This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

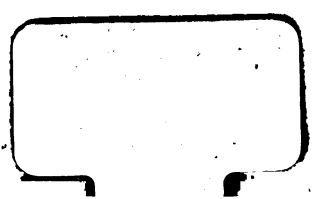
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

27524 f. 167°



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BERQUIN.

TOME XV.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

SANDFORD

ET

MERTON,

imité de l'anglois, par BERQUIN.

TOME I.

A PARIS

CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.

XI. — 1803.

BODL. LIBR.
30 MAY 1916
OXFORD

SANDFORD

ET

MERTON.

Dans la partie occidentale de l'Angleterre, vivoit un Gentilhomme d'une fortune immense. Son nom étoit Merton. Il avoit passé plus de la moitié de sa vie à la Jamaïque, où il possédoit une habitation considérable, avec un nombre infini d'esclaves noirs, pour cultiver, à son profit, les cannes de sucre, et d'autres plantations précieuses.

Les soins qu'il se proposoit de donner à l'éducation d'un fils unique, l'objet de sa plus vive tendresse, l'avoient déterminé à venir s'établir pour quelques années en Angleterre.

Tommy Merton, à peine âgé de six ans, lorsque son père arriva en Europe, étoit né avec des dispositions très-heureuses, que l'on parvint bientôt à corrompre par un excès aveugle de complaisance. On l'avoit entouré, dès le berceau, d'une foule d'esclaves, auxquels il avoit été défendu de le contrarier dans aucune de ses fantaisies. Dès qu'il faisoit un pas hors de la maison, il étoit suivi de deux negres, dont l'un portoit un large parasol pour le garantir du soleil, et l'autre étoit toujours prêt à le prendre dans ses bras au moindre signe de fatigue. Il avoit aussi une espèce de litière dorée que ses deux negres chargeoient sur leurs épaules, lorsqu'il alloit rendre visite aux enfans des habitations voisines. Sa mère avoit conçu pour lui une tendresse si excessive, qu'elle ne lui refusoit rien de tout ce qu'il paroissoit desirer. Les larmes de son fils lui causoient des évanouissemens; et jamais elle ne voulut consentir qu'on lui montrât à lire, parce qu'il s'étoit plaint d'un violent mal de tête au premier essai de son alphabet.

Les suites naturelles de cette foiblesse fu-

rent que malgré tous les soins qu'on pre-
' de lui plaire, le petit Merton devint
heureux. Tantôt il mangeoit des
jusqu'à s'en rendre malade; et
it de vives douleurs, parce
prendre des médecines
lui auroit fallu pour guérir.
euroit pour des choses qu'il étoit
e de lui procurer; et comme il
ccoutumé à voir flatter tous ses ca-
ces, il se passoit des heures entières
avant qu'on pût parvenir à lui faire enten-
dre raison.

Lorsque son père donnoit à dîner à ses amis, il falloit le servir le premier, et lui donner les morceaux les plus délicats; autrement il faisoit un bruit à étourdir toute la compagnie. Si sa mère prenoit le thé avec d'autres femmes, au lieu d'attendre que son tour vînt d'être servi, il grimpoit sur une chaise, s'élançoit sur la table, s'emparoit des rôties au beurre et du gâteau, et renversoit les tasses à droite et à gauche en se relevant. Par des manières aussi sauvages, non-seulement il se rendoit importun à tout le monde, mais encore il s'ex-

posoit tous les jours à des accidens fâcheux. Ses mains étoient continuellement ensanglantées des blessures qu'il se faisoit avec les couteaux. En voulant examiner tout ce qu'il voyoit hors de sa portée, il lui tomboit quelquefois de lourds paquets sur la tête ; et il faillit un jour s'échauder tout le corps, en maniant sans précaution une théière d'eau bouillante.

Elevé dans l'inaction et la mollesse, il éprouvoit des langueurs continuelles. C'étoit assez de quelques gouttes de pluie, ou d'un souffle de vent pour l'enrhumer ; et le moindre rayon de soleil lui donnoit la fièvre. Au lieu de courir et de sauter en plein air comme les autres enfans, on l'avoit instruit à rester assis, de peur de gâter ses habits de soie brodés, et à garder la chambre, de peur de hâler son teint ; ensorte que, lorsque Tommy Merton débarqua sur les côtes de l'Angleterre, il ne savoit ni lire, ni écrire, et ne pouvoit faire aucun usage de ses membres pour se servir lui-même ; mais en revanche il ne le cédoit à personne pour les impatiences, les caprices et l'orgueil.

Non loin de l'endroit que M. Merton avoit choisi pour sa résidence, vivoit un honnête fermier, qui s'appeloit Sandford. Il avoit, comme M. Merton, un fils unique âgé d'environ six ans, nommé Henri.

Henri, accoutumé de bonne heure à courir dans les champs, à suivre les laboureurs lorsqu'ils conduisoient la charrue, et les bergers lorsqu'ils menoient les troupeaux au pâturage, s'étoit rendu robuste, actif et courageux. Son teint étoit animé des couleurs les plus vermeilles. Il n'avoit pas, à la vérité, les traits aussi délicats, ni la taille aussi élégante que Tommy; mais il avoit une physionomie de candeur et de bonté, et un maintien plein de graces naturelles, qui le faisoient aimer au premier regard. Jamais il ne paroissoit de mauvaise humeur; et il prenoit le plus grand plaisir à obliger tout le monde. S'il rencontroit un pauvre malheureux qui manquât de pain, il lui donnoit avec joie la moitié de son déjeûner. On ne le voyoit point, comme les petits garçons du village, grimper sur les arbres pour enlever les nids des pauvres oiseaux. Il étoit loin de se faire un

amusement cruel d'arracher les aîles des mouches et des papillons, ou de jetter des pierres aux chiens. Au contraire, il se plaisoit à caresser les chevaux, à faire manger les brebis dans sa main, et à nourrir les oiseaux du voisinage, lorsque la terre étoit couverte de neige et de frimas.

Ces sentimens de bienveillance et d'humanité le faisoient chérir de tout le monde, et lui valurent les marques les plus tendres d'amitié de la part de M. Barlow, Curé de la paroisse, qui lui apprit à lire et à écrire, et qui le menoit toujours avec lui dans ses promenades.

Il ne faut pas s'étonner si M. Barlow avoit pris pour cet enfant une affection si particulière. Outre que Henri apprenoit ses leçons avec la plus grande facilité, il ne lui échappoit aucun murmure sur les devoirs qu'on lui donnoit à remplir. On pouvoit le croire avec confiance, sur tout ce qu'il assuroit. Il y auroit eu un gâteau à gagner pour dire un mensonge, qu'il n'auroit pas voulu en manger à ce prix. La crainte des reproches et même des châtimens ne lui faisoit point chercher à déguiser la vérité.

Il ne balançoit jamais à la déclarer dans toute sa franchise. Du reste, il étoit d'une sobriété à toute épreuve. Avec un morceau de pain pour son dîner, il n'auroit pas jeté un œil d'envie sur des fruits ou des pâtisseries placés à sa portée, quand il n'y auroit eu personne pour le surveiller.

On est sans doute impatient d'apprendre comment Tommy parvint à faire connoissance avec cet aimable petit garçon : je vais vous le raconter.

Tommy se promenoit un jour avec sa bonne, pendant une belle matinée d'été. Il s'amusoit à cueillir des fleurs des champs, et à courir après des papillons, lorsqu'un serpent qu'il avoit effarouché, s'élança tout-à-coup de dessous l'herbe, et vint s'entortiller autour de sa jambe. Je vous laisse à penser quelle fut sa frayeur, et celle de sa bonne. Celle-ci se mit à courir, en criant au secours, tandis que le jeune Merton, saisi d'effroi, n'osoit bouger de sa place, et n'avoit pas même la force de faire entendre ses plaintes. Par bonheur Henri Sandford se promenoit dans le champ voisin. Il accourut aux cris qu'il entendoit,

pour s'informer de l'accident. Il n'eut besoin que d'un seul coup d'œil pour s'en instruire ; et saisissant aussi-tôt le cou du serpent, avec autant d'adresse que de courage, il le déroula de la jambe de Tommy, au moment où il alloit la déchirer, et le jetta à une grande distance. Un moment après madame Merton et toutes ses femmes, attirées par les lamentations de la gouvernante, arrivèrent hors d'haleine à l'endroit où Tommy reprenoit ses esprits, et remercioit son libérateur. Le premier mouvement de madame Merton, fut de prendre son fils dans ses bras ; et après lui avoir donné mille baisers, elle lui demanda s'il n'avoit point été blessé.

TOMMY.

Non, Maman, je ne le suis pas, dieu merci ; mais je crois que le maudit serpent alloit me déchirer, si ce brave petit garçon ne fût venu à mon secours, et ne l'eût arraché de ma jambe.

mad. MERTON.

Et qui es-tu, mon cher ami, toi à qui nous avons de si grandes obligations ?

HENRI.

Henri Sandford, madame.

mad. MERTON.

Tu es un petit homme bien courageux, et tu viendras dîner avec nous.

HENRI.

Oh, madame, je vous remercie. Mon père a besoin de moi.

mad. MERTON.

Et qui est ton père, je te prie?

HENRI.

Le fermier Sandford, madame. Il demeure au pied de cette colline là-bas.

mad. MERTON.

O mon cher ami, tu m'as sauvé mon enfant. Je veux que tu sois mon second fils.

HENRI.

De tout mon cœur, madame, mais pourvu que j'aie aussi toujours mon père et ma mère.

Madame Merton dépêcha aussi-tôt un domestique au fermier, pour le prévenir sur l'invitation qu'elle faisoit à son fils. Elle prit ensuite Henri par la main, et le conduisit au château, où elle fit à M. Merton le récit du danger qu'avoit couru Tommy, et du

HENRI.

Parce qu'ils ne nous mettent jamais en colère.

mad. MERTON.

Que veux tu dire par-là?

HENRI.

Oh, madame, quand cet homme a laissé tomber une grande chose qui est faite comme celle-ci, *(montrant du doigt une cuvette)* j'ai bien vu que vous en étiez fâchée, et que vous aviez un air comme si vous alliez vous trouver mal; au lieu que les nôtres peuvent, sans risque, nous échapper des mains; et personne n'y fait attention.

Je vous avoue, dit tout bas mad. Merton à son mari, que je ne sais plus que dire à ce petit garçon, il fait des observations si étranges!

Le fait est que pendant le dîner, un domestique avoit laissé tomber une cuvette d'argent d'un travail très-précieux; que madame Merton avoit paru fort sensible à cet accident, et n'avoit pu s'empêcher de faire au domestique une réprimande assez violente sur sa mal-adresse.

Après le dessert, madame Merton versa de la liqueur dans un petit verre, et invita Henri à la boire; mais il la remercia, en lui disant qu'il n'avoit plus soif.

MAD. MERTON.

N'importe, mon ami. C'est une boisson très-agréable, et comme tu es un bon enfant, je serois fâchée que tu n'en eusses pas goûté.

HENRI.

Je vous demande pardon, madame; mais M. Barlow m'a appris qu'il ne faut manger que lorsqu'on a faim, et ne boire que lorsqu'on a soif, et encore que nous ne devons boire et manger que de ces choses qu'on trouve aisément; autrement nous aurions du chagrin, quand nous ne pourrions plus en trouver; qu'il faut justement faire comme les oiseaux, qui ne boivent que de l'eau pure, et qui malgré cela vont toujours chantant.

Sur ma parole, dit M. Merton, ce petit-homme est un grand philosophe. Nous serions bien obligés à M. Barlow, s'il vouloit donner ses soins à Tommy; car le voilà qui

devient grand garçon, et il seroit temps qu'il apprît quelque chose.

Qu'en dis-tu, Tommy, aimerois-tu à être un philosophe?

TOMMY.

Je ne sais pas trop, mon papa, ce que c'est que d'être un philosophe. Mais je sais bien que j'aimerois à être un roi, parce qu'il est plus riche et mieux habillé que les autres, qu'il n'a rien à faire, et que chacun lui obéit et a peur de lui.

mad. MERTON.

(Se levant et courant à Tommy pour l'embrasser.)

A merveille, mon fils. Tu mériterois bien un royaume avec une si grande élévation d'esprit. Tiens, voici un verre de liqueur pour avoir fait une si noble réponse. *(Pendant que Tommy boit).* Et toi, Henri, n'aimerois-tu pas aussi à être roi?

HENRI.

En vérité, madame, je crois que je ne m'en soucierois guère. J'espère que je serai bientôt assez grand pour labourer, et gagner ma vie. Alors je n'aurai besoin de personne qui s'embarrasse autour de moi.

mad. MERTON.

(Bas à son mari, en jetant un regard de dédain sur Henri.)

Voyez quelle différence entre les enfans de fermiers et les enfans de nobles.

M. MERTON.

Encore plus bas, ma femme, je vous prie; car je ne suis pas bien sûr que l'avantage soit du côté de notre fils. *(A Henri.)* Mais ne serois-tu pas fort aise d'être riche, mon petit ami ?

HENRI.

Non, en vérité, Monsieur.

mad. MERTON.

Et pourquoi donc, s'il te plaît ?

HENRI.

C'est que le seul homme riche que j'aie connu avant vous, est le Chevalier Tayaut, qui court à travers les bleds des gens, renverse leurs haies, tire sur leurs poules, tue leurs chiens, estropie leur bétail : et l'on dit qu'il fait tout cela parce qu'il est riche. Mais chacun le hait, quoiqu'on n'ose pas le lui dire en face; et je ne voudrois pas être haï pour rien au monde.

mad. MERTON.

Est-ce que tu serois fâché d'avoir un bel habit pour te parer, un carrosse pour te porter à l'aise, et des domestiques pour t'obéir?

HENRI.

Tenez, madame, un habit est aussi bon qu'un autre, s'il est propre, et s'il me tient chaud. Je n'ai pas besoin d'un carrosse tant que je puis aller à pied par-tout où il me plaît. Pour ce qui est des domestiques, je vois, malgré le nombre que vous en avez, qu'il vous manque toujours quelque chose; et moi je ne saurois à quoi les employer, si j'en avois deux seulement à mes ordres.

Madame Merton continua de le regarder avec une surprise dédaigneuse, mais elle ne lui fit plus de questions.

Le soir, Henri fut renvoyé chez son père, qui lui demanda ce qu'il avoit vu au château, et comment il y avoit passé la journée.

HENRI

Oh! ils ont eu bien des bontés pour moi, et je leur en suis fort obligé: mais j'aurois mieux aimé dîner ici, car je ne me suis jamais vu si embarrassé pour mettre un morceau à ma bouche. Il y avoit un homme

pour lever les assiettes, un autre pour verser à boire, et un autre encore pour être derrière ma chaise, comme si j'eusse été aveugle ou manchot, et que je n'eusse pas eu la force de me servir. Il y avoit tant de façons pour emporter une chose, et en mettre une autre à sa place, que je n'aurois jamais cru qu'on pût en venir à bout. Après le dîner, j'ai été obligé de rester assis pendant deux heures, tandis que madame Merton me parloit, non de bonne amitié, comme M. Barlow, mais en haussant les épaules de ce que je n'aimois pas les beaux habits, et que je ne voulois pas être riche, pour être haï comme le chevalier Tayaut.

Pendant qu'ils discouroient ainsi dans la ferme, on s'occupoit au château à examiner le mérite du petit Henri. Madame Merton reconnoissoit sa bravoure et sa franchise : elle convenoit aussi de la bonté de son cœur et de sa bienveillance naturelle. Mais elle observoit qu'il y avoit dans ses idées une roideur et un défaut de délicatesse, qui mettent toujours les enfans de la basse et de la moyenne classe du peuple au-dessous des enfans de gens comme il faut. M.

Merton au contraire soutenoit qu'il n'avoit jamais vu un enfant dont les sentimens et les qualités dussent faire autant d'honneur, même aux conditions les plus relevées. Je ne puis, dit-il, m'empêcher d'assurer très-sérieusement que ce petit paysan porte dans son âme le caractère de la véritable noblesse. Quoique je desire avec ardeur que mon fils possède les qualités qui doivent honorer sa naissance, je serois fier de penser qu'à aucun égard il ne descendra jamais au-dessous du fils du fermier Sandford.

Si madame Merton accéda pleinement aux observations de son mari, c'est ce que je ne puis décider; mais, sans attendre son suffrage, il continua ainsi : Si je vous parois aujourd'hui plus animé qu'à l'ordinaire sur ce point, vous devez me le pardonner, ma chère amie, et n'attribuer cette chaleur qu'à l'intérêt que je prends au bonheur de notre cher Tommy. Je sens que, par une tendresse mal éclairée, nous l'avons traité jusqu'à ce jour avec trop d'indulgence. Le soin que nous avons pris d'écarter de lui toute impression pénible n'a servi qu'à le

rendre foible et pusillanime. En cherchant à prévenir tous ses desirs, nous avons rempli son imagination de fantaisies et de caprices; et, pour lui épargner quelques contrariétés légères, nous l'avons empêché d'acquérir les connoissances de son âge, et de se mettre sur la voie de celles qui conviendront un jour à sa situation. Il y a déjà long-temps que j'ai fait ces remarques en silence; mais la crainte de vous causer de la peine m'a retenu. Cependant la considération de ses vrais intérêts doit à la fin prévaloir sur tout autre motif. Elle m'a fait embrasser, en ce moment, une résolution qui, je l'espère, ne vous sera pas désagréable, c'est de le confier aux soins de M. Barlow, s'il veut bien se charger de son éducation. Je pense que la liaison accidentelle qui vient de se former entre ces deux enfans peut devenir, pour le nôtre, l'évènement le plus heureux de sa vie. Je veux proposer au fermier de me charger, pour quelques années, de tous les frais de l'entretien de son fils, afin qu'il puisse être élevé auprès de Tommy, et lui fournir un sujet d'émulation continuelle.

Comme M. Merton tint ce discours avec un certain degré de fermeté, et que la proposition en elle-même n'avoit rien que de raisonnable, madame Merton n'y fit point d'objection, et consentit, quoiqu'avec peine, à se séparer de son fils.

M. Barlow ayant été invité à dîner au château le dimanche suivant, M. Merton le prit en particulier après le repas, et lui fit part, avec franchise, des vues qu'il avoit formées sur lui pour l'éducation de Tommy.

M. Barlow, après l'avoir remercié d'une marque si flatteuse d'estime et de confiance, voulut s'excuser sur les difficultés de cette entreprise ; mais le discours dans lequel il les exposa fut si plein d'éloquence et de raison, que M. Merton n'en devint que plus ardent à le solliciter de consacrer au bonheur de son fils le fruit de ses réflexions et de ses lumières. Il lui protesta que cet objet étoit à ses yeux d'une si grande importance, que le sacrifice d'une partie de ses richesses ne lui coûteroit rien pour le remplir.

M. Barlow l'arrêta à ces mots, et lui dit : Pardonnez, monsieur, si je prends la li-

berté de vous interrompre pour vous déclarer mes principes sur le sujet où vous allez vous engager.

Je veux bien, pendant quelques mois, essayer tous les moyens qui seront en mon pouvoir pour tâcher de répondre à vos vues paternelles; mais j'y mets une condition indispensable. C'est que vous me permettiez de vous servir avec tout le désintéressement dont je fais profession. Si le plan que je me propose de suivre s'accorde avec vos idées, je continuerai mes soins à votre fils aussi long-temps que vous le desirerez. En attendant, comme je crois avoir aperçu dans son caractère plusieurs défauts enfantés par une indulgence trop aveugle, il me semble que je serai plus libre d'exercer l'autorité qui m'est nécessaire pour les réformer, si je puis prendre à ses yeux, et à ceux de votre famille, le titre d'un ami, plutôt que celui d'un gouverneur.

Quelque résistance que la générosité naturelle de M. Merton lui fit employer pour combattre une proposition si désintéressée, il fut enfin obligé d'y souscrire; et deux jours aprés, Tommy fut conduit à la mai-

son de M. Barlow, qui n'étoit éloignée que d'environ deux milles du château.

Le lendemain de son arrivée, M. Barlow, après avoir déjeûné avec Henri Sandford et lui, les fit entrer tous deux dans son jardin. Il prit en main une bêche; et, en ayant donné une plus légère à Henri, ils commencerent à travailler l'un et l'autre avec une extrême activité. Tous ceux qui mangent, dit-il à Tommy, doivent concourir à faire naître les fruits qui les nourissent; c'est pourquoi Henri et moi, nous nous faisons un devoir de cultiver la terre. Voici le carreau qui m'est échu en partage. Cet autre est le sien. Chaque jour nous y donnons une heure ou deux de travail. Si vous voulez vous joindre à nous, je vais vous assigner un petit coin de terre que vous cultiverez, et tout ce qu'il produira sera pour vous.

Non en vérité, répondit Tommy, d'un air dédaigneux. Je suis gentilhomme, et je ne me sens pas fait pour travailler ainsi qu'un paysan. Tout comme il vous plaira, M. le gentilhomme, répliqua M. Barlow, mais Henri et moi qui ne rougissons pas de

nous rendre utiles, nous allons nous occuper de notre ouvrage.

Au bout de deux heures, M. Barlow dit qu'il étoit temps de se reposer ; et prenant Henri par la main, il le conduisit dans un très-joli pavillon, où il le fit asseoir. Ensuite il alla cueillir des cerises, qu'ils partagèrent ensemble. Tommy étoit accouru dans l'espérance d'être en tiers avec eux. Mais, lorsqu'il les vit manger tout seuls, sans faire aucune attention à lui, il ne put retenir son dépit, et se mit à pleurer. Qu'avez-vous donc, lui dit froidement M. Barlow ? Tommy le regarda d'un air fier, et ne lui fit point de réponse. Oh, monsieur, reprit M. Barlow, si vous ne voulez pas me répondre, vous êtes libre de garder le silence. Personne ici n'est obligé de parler. Tommy demeura encore plus déconcerté à ces paroles ; et ne pouvant cacher sa colère, il sortit du pavillon, également surpris et confus de se trouver dans un endroit où personne ne se mettoit en peine de son humeur.

Lorsque toutes les cerises furent mangées, M. Barlow proposa à Henri d'aller

se promener dans la forêt voisine. Henri, comme on peut le croire, se rendit sans peine à une invitation aussi agréable. Le temps étoit charmant ce jour-là. Ils eurent une joie infinie à jouir de la fraîcheur de l'air, et des parfums que répandoit de tous côtés le chèvre-feuille sauvage. M. Barlow savoit toujours allier l'instruction au plaisir. Il fit remarquer à Henri un grand nombre de jolies plantes qu'il ne connoissoit pas, et dont il lui apprit la nature et les propriétés.

Pendant ce temps, Tommy erroit tristement dans le jardin, sans trouver personne avec qui il pût s'amuser. Il attendoit, dans un ennui profond, que M. Barlow et Henri fussent de retour de leur promenade. Ils arrivèrent enfin, et se rendirent dans la salle à manger. Tommy qui avoit un grand appétit, alloit tout bonnement prendre sa place à table. M. Barlow l'arrêta, et lui dit: Non, monsieur, s'il vous plait; comme vous êtes trop gentilhomme pour travailler pour vous, nous qui ne le sommes pas, nous ne nous soucions point du tout de travailler pour les paresseux. Tommy se retira dans un

coin, et poussa des sanglots, comme si son cœur eût été prêt à se fendre. Mais Henri qui ne pouvoit supporter de voir son ami si malheureux, tourna tendrement vers M. Barlow ses yeux humides de larmes, et lui demanda s'il pouvoit faire ce qu'il lui plairoit de la portion de son diner. Certainement, mon ami, lui dit M. Barlow: vous l'avez assez gagnée. Eh bien, reprit-il avec vivacité, je vais la donner au pauvre Tommy, qui en a plus besoin que moi. En disant ces mots, il courut lui porter son assiete dans le coin où il étoit assis. Tommy la prit et le remercia, sans oser lever ses yeux, qu'il tenoit fixés vers la terre. Je vois, dit M. Barlow, que si les gentilshommes trouvent au-dessous de leur dignité de travailler pour eux-mêmes, ils ne croient point s'avilir de prendre le pain pour lequel les autres ont tant travaillé. A ce reproche piquant, Tommy versa plus de larmes amères qu'il n'en eût encore répandu.

Le lendemain, M. Barlow et Henri étoient allés de bonne heure dans le jardin reprendre leur défrichement de la

veille. A peine avoient-ils commencé, que Tommy courut auprès d'eux, et voulut avoir aussi une petite bêche, que M. Barlow lui donna. Comme c'étoit la première fois qu'il s'avisoit d'en faire usage, il la manioit avec assez de gaucherie ; et peu s'en fallut qu'il ne s'en donnât plusieurs fois de rudes coups dans les jambes. M. Barlow eut la complaisance de suspendre son travail pour lui montrer comment il devoit se servir de cet instrument. Il s'y prit alors un peu mieux, puis un peu mieux encore. Enfin il fit si bien, qu'au bout d'une heure, il auroit pu lui-même donner des leçons à un apprenti jardinier.

Leur ouvrage de la matinée étant achevé, ils se rendirent tous les trois dans le pavillon. On servit des cerises ; et Tommy ressentit une vive alégresse de se voir invité cordialement à en prendre sa part. Il les trouva les plus délicieuses qu'il eût mangées de sa vie, parce que l'exercice qu'il avoit fait en plein air lui avoit donné de l'appétit. Après ce repas joyeux, M. Barlow tira un livre de sa poche, et pria Tommy de vouloir bien leur faire

la lecture d'une historiette. Tommy rougit, en avouant d'un air confus qu'on ne lui avoit jamais appris à lire. J'en suis bien fâché pour vous, dit M. Barlow, car vous y perdez un grand plaisir. En ce cas, je vais céder cet honneur au brave Henri. Alors Henri prit le livre et lut ce qui suit.

LE VANNIER.

Dans un pays fort éloigné de celui-ci, il y avoit un homme riche, qui employoit la plus grande partie de son temps à manger, à dormir ou à boire, et le reste à rechercher de frivoles plaisirs. Entouré continuellement de domestiques empressés à exécuter aveuglément tous ses ordres, et à le servir avec des marques trompeuses de respect, il devint orgueilleux, insolent et capricieux. On l'avoit si peu accoutumé dès l'enfance à entendre la vérité, qu'il s'imaginoit avoir le droit de commander à tout le monde ; et il s'étoit persuadé que les pauvres n'avoient

d'autre destination que de servir de jouet à ses fantaisies.

Presque sous les murs du château de cet homme opulent, habitoit un homme pauvre, mais honnête et industrieux, qui se faisoit chérir et respecter de tous ses voisins. Il gagnoit péniblement sa vie à faire des corbeilles, avec des joncs qui croissoient dans une terre marécageuse à côté de sa chaumière. Mais quoiqu'il fût obligé de travailler depuis le matin jusqu'au soir pour gagner son entretien, quoiqu'il ne prît pour toute nourriture que du riz, des pois ou d'autres légumes, et qu'il n'eût d'autre lit que les faisceaux de jone dont il se servoit pour faire ses corbeilles, il ne laissoit pas d'être toujours satisfait et joyeux. Son travail lui donnoit assez d'appétit pour lui faire trouver délicieux les mêts les plus grossiers; et il s'endormoit tous les soirs d'un si bon sommeil, que le lit le plus dur ne l'empêchoit pas d'en goûter les douceurs.

L'homme riche, au contraire, étendu mollement la nuit sur un fin duvet, ne pouvoit dormir, parce qu'il avoit passé toute la

journée assoupi dans sa mollesse. Il goûtoit sans plaisir les mêts friands dont sa table étoit chargée, parce qu'il ne faisoit pas assez d'exercice pour se procurer de l'appétit; et il se trouvoit souvent indisposé, parce que son estomac, affoibli par sa gloutonnerie, refusoit de digérer ses alimens. Comme il ne faisoit de bien à personne, il n'avoit point d'amis. En revanche, il étoit détesté par tous ses vassaux, qu'il tenoit dans l'oppression; et jusqu'à ses domestiques, il n'y avoit personne qui put prononcer son nom, sans le mépriser ou le maudire.

Incapable de trouver en lui-même rien qui pût dissiper sa noire mélancolie, il prenoit de l'humeur contre tous ceux qu'il croyoit plus joyeux que lui. Dans les promenades qu'il faisoit en palanquin, porté servilement sur les épaules de ses domestiques, il passoit tous les jours devant la chaumière du pauvre vannier, qui, paisiblement assis sur le seuil de sa porte, chantoit à plein gosier en faisant ses corbeilles. L'homme riche ne put le voir long-temps sans envie. Quoi! se disoit-il, un vil artisan, qui travaille toute la journée pour gagner une

misérable subsistance, je le vois toujours satisfait; et moi qui possède de grandes richesses, moi qui suis d'une plus grande importance qu'un million de créatures comme lui, je ne me trouve jamais heureux! Cette réflexion s'éleva si souvent dans son esprit, qu'il sentit bientôt contre cet homme les mouvemens de la haine la plus violente. Peu accoutumé à vaincre ses passions, quelque injustes qu'elles pussent être, il résolut de punir son pauvre voisin de l'audace qu'il avoit d'être plus heureux que lui-même. Après avoir cherché tous les moyens d'assouvir sa barbare vengeance, il ordonna à un de ses indignes valets d'aller au milieu de la nuit mettre le feu aux joncs qui environnoient la chaumière du vannier. C'étoit pendant l'été. La chaleur excessive qui règne dans cette contrée, avoit desséché les plantes. En un moment la flamme s'étendit sur tout le marais, et non-seulement consuma les joncs, mais alla même embrâser la triste chaumière; ensorte que le malheureux vannier, réveillé en sursaut par les charbons enflammés qui tomboient sur lui fut obligé de s'échapper presque sans vêtemens pour sauver sa vie.

Je vous laisse à penser quelle fut sa douleur, lorsqu'il se vit ainsi privé de tout moyen de subsistance, par la méchanceté d'un homme qu'il n'avoit jamais offensé.

Hors d'état de le punir de son injustice, il se mit en marche dès le lendemain et courut se jeter aux pieds du grand Juge de ce pays, auquel il raconta la violence qu'on avoit exercée à son égard. Le magistrat qui étoit un homme juste et compatissant, ordonna tout de suite que le malfaiteur fût amené devant son tribunal. Après l'avoir fait convenir du crime dont il étoit accusé, et lui avoir adressé les reproches les plus sévères, il se tourna vers le pauvre vannier, et lui dit: puisque cet homme vain et méchant s'est laissé entraîner à un attentat aussi cruel, par une fausse idée de son importance, il est nécessaire de lui apprendre de combien peu de valeur il est pour le reste du monde, et à quel degré vous l'emportez sur lui pour la véritable utilité. Cet exemple doit être éclatant, pour servir de leçon à la nation entière. Je ne veux vous contraindre par aucune violence à servir le projet que j'ai

formé. Je ne vous cache pas même que vous aurez quelque risque à courir dans son exécution. Mais s'il réussit, comme je l'espere, je vous promets au bout de quelques mois une aisance assurée pour le reste de votre vie; et vous aurez l'honneur d'avoir contribué à établir une grande vérité pour l'instruction de vos concitoyens.

Le pauvre homme répondit:

Je n'ai jamais possédé que bien peu de chose au monde; mais ce peu que j'avois suffisoit à ma subsistance; et je l'ai perdu par la méchanceté de cet homme orgueilleux. Je suis entièrement ruiné. Il ne me reste aucun espoir de me procurer un morceau de pain, au premier moment où la faim se fera sentir. C'est pourquoi je suis prêt à tout ce que vous ordonnerez de mon sort. Je m'en rapporte à votre sagesse. Quoique je sois bien loin de vouloir traiter cet homme comme il m'a traité, je ne serai pas fâché de servir à lui faire apprendre la justice, et d'empêcher les riches, par son exemple, d'opprimer à l'avenir ceux qui sont pauvres comme moi.

Alors le magistrat ordonna qu'on les fit

monter tous deux sur un vaisseau, et qu'on les transportât sur les côtes d'une île habitée par des sauvages, à qui toutes les distinctions de la richesse étoient inconnues, et qui ne vivoient uniquement que de leur pêche.

Aussitôt qu'ils furent débarqués sur le rivage, les matelots remirent à la voile; et les habitans du pays se rassemblerent en grand nombre autour des deux étrangers. L'homme riche, se voyant exposé sans défense au milieu d'un peuple barbare dont il n'entendoit pas le langage, se prosterna le visage contre terre, en tendant les mains de la manière la plus suppliante, pour demander qu'on lui fît grace de la vie. Mais le vannier, accoutumé dès l'enfance à ne pas s'effrayer de la mort, garda tout son courage, et fit signe aux insulaires qu'il vouloit être leur ami, et travailler pour leur service. Ceux-ci comprirent à merveille ses démonstrations, et lui en firent d'autres pour lui exprimer qu'ils acceptoient ce traité. En conséquence on le conduisit dans la forêt prochaine avec monseigneur, qui se tenoit caché derriere lui, et qui dans cette cir-

constance ne rougissoit point de lui céder les honneurs du pas. Le chef des sauvages leur montra de grosses souches d'arbres qu'il falloit déraciner et transporter dans sa cabane. Ils se mirent aussitôt en besogne. Le vannier, qui étoit robuste et actif, eut bientôt rempli sa tâche. Monseigneur, au contraire, dont les bras énervés n'avoient jamais été accoutumés au travail, ne savoit guère comment s'y prendre, et succomboit déjà de fatigue sans avoir de beaucoup avancé son ouvrage. Les sauvages, témoins de leurs opérations, voyant qu'ils pourroient tirer un grand avantage des services du premier, s'empressèrent de lui présenter un grand morceau de poisson avec quelques-unes de leurs racines choisies, tandis qu'ils jeterent avec mépris à l'autre des morceaux de rebut, le jugeant incapable de leur être de la moindre utilité. Quoi qu'il en soit, comme celui-ci étoit depuis quelques heures à jeun, et qu'il n'avoit jamais fait tant d'exercice, il dévora cette nourriture grossière de meilleur appétit qu'il n'auroit mangé à sa table les ragoûts les plus friands.

Le lendemain on les mit encore à l'ouvrage. Le vannier, montrant toujours la même supériorité sur son compagnon, reçut des insulaires autant de nouveaux témoignages de bienveillance, que l'autre en reçut de marques de dédain. En dépit de toute sa fierté, l'homme riche commença dès ce moment à s'apercevoir avec combien peu de raison il avoit pris une si haute idée de lui-même, et méprisé ses semblables. Un évènement qui arriva bientôt après, acheva de mettre le comble à son humiliation.

Dans les intervalles de son travail, le vannier, ennemi mortel de l'indolence, trouvoit assez de loisir pour s'occuper d'un métier qu'il chérissoit encore, parce qu'il lui avoit dû long-temps les moyens de soutenir ses jours. Jaloux aussi de témoigner sa reconnoissance aux sauvages pour les bons traitemens qu'il recevoit de leur humanité, il résolut d'employer en leur faveur son ancienne industrie. Les joncs croissoient en abondance autour de sa nouvelle demeure. Il cueillit les plus fins, et s'en servit en cachette pour tresser une

espèce de couronne de la forme la plus élégante qu'il put lui donner. Un jour que les sauvages étoient assemblés autour de lui, il courut chercher la couronne qu'il plaça sur la tête de leur chef. Le bon sauvage fut si enchanté de sa nouvelle parure, qu'il se mit à danser et à sauter de joie au milieu de ses compatriotes; et ceux-ci ne pouvoient se lasser d'admirer en silence un chef-d'œuvre si parfait.

Le vannier s'étant ainsi fait connoître par un ouvrage frivole, montra bientôt qu'il savoit employer son talent à des objets d'une plus grande utilité. Il s'occupa le lendemain à former des paniers et des corbeilles, dont il apprit l'usage aux femmes sauvages pour y déposer leurs racines et leur poisson. Vous jugez bien qu'on ne tarda guère à le retirer de ses emplois serviles pour des travaux plus doux. Tout le monde voulut apprendre de lui à tresser le roseau, le jonc et l'osier. En récompense de ses leçons, les sauvages reconnoissans lui apportoient de toutes les espèces de fruits que produisoit la contrée. Chaque jour il étoit accablé de leurs pré-

sens. Enfin on lui construisit une hutte commode, comme au bienfaiteur du pays ; et après le chef, il n'étoit personne qui reçut des hommages aussi distingués.

Pendant ce temps l'homme riche, qui n'avoit ni forces pour travailler, ni talens pour plaire, menoit la vie la plus déplorable, au milieu des insultes et des affronts. On alloit même délibérer si on ne le laisseroit pas mourir de faim comme une créature inutile; mais le vannier, attendri sur son sort, et voulant ne se venger qu'avec noblesse des injures qu'il avoit reçues de lui, trouva le moyen de lui faire accorder sa grace. Il fit comprendre aux sauvages l'intérêt qu'il prenoit à la destinée du compagnon de sa fortune ; mais tout ce qu'il put obtenir en sa faveur, ce fut d'être condamné à lui servir de domestique, et à lui aller couper les joncs dont il avoit besoin pour les demandes continuelles qu'on lui faisoit de ses corbeilles et de ses paniers.

Le magistrat n'avoit pas oublié l'objet d'instruction qu'il vouloit retirer de sa sentence. Au bout de trois mois, il envoya chercher dans l'île sauvage les deux exilés;

et, les ayant fait amener devant lui, il regarda d'un œil sévère l'homme riche et lui dit: Maintenant que vous avez dû apprendre par l'expérience, combien vous êtes inutile sur la terre, et combien votre incapacité vous met au-dessous de l'homme que vous avez insulté, je dois procéder à la réparation qui lui est due pour l'oppression dont vous vous êtes rendu coupable à son égard. Si je vous traitois ainsi que vous le méritez, je vous dépouillerois des richesses que vous possédez, comme vous avez méchamment privé cet homme de tous les moyens qu'il avoit de pourvoir à sa subsistance. Mais comme j'espère que l'épreuve du malheur vous rendra plus humain à l'avenir, je vous rends la moitié de votre fortune, sous la condition de donner l'autre moitié à ce pauvre homme, dont vous avez causé la ruine.

Le vannier remercia le magistrat de la justice qu'il lui faisoit rendre, mais il ajouta: J'ai été élevé dans la misère, et toute ma vie s'est passée dans le travail. Je n'ambitionne point des richesses dont je ne saurois faire usage. Tout ce que je desire de cet homme,

c'est qu'il me mette dans la même situation où j'étois auparavant, et qu'il apprenne à être désormais plus humain envers les malheureux.

L'homme riche ne put s'empêcher de témoigner son admiration pour une si grande générosité. Comme il avoit acquis de la sagesse par ses infortunes, non seulement il traita le vannier comme son bienfaiteur et son ami durant le reste de sa vie, mais encore il employa ses trésors à faire du bien à tous ses semblables.

L'histoire étant achevée, Tommy s'écria qu'elle étoit fort jolie; mais que s'il avoit été à la place du bon vannier, il auroit pris la moitié de la fortune du méchant homme, que le magistrat lui avoit adjugée, et qu'il l'auroit retenue pour lui. Je m'en serois bien gardé, dit Henri, de peur de devenir peut-être aussi vain, aussi méchant et aussi paresseux.

Depuis ce jour, M. Barlow et ses deux éleves prirent l'habitude d'employer une partie de la matinée à travailler dans le jardin. Lorsqu'ils étoient fatigués, ils se retiroient dans le pavillon, où le petit Henri,

qui, par son application constante faisoit de rapides progrès dans ses études, les amusoit par la lecture de quelque histoire agréable. Tommy prenoit de jour en jour un nouveau plaisir à l'écouter. Mais Henri étant allé passer une semaine chez ses parens, Tommy fut obligé de rester seul avec M. Barlow. Le lendemain, lorsqu'après leur travail ordinaire, ils furent allés se reposer dans le pavillon, Tommy s'attendoit que M. Barlow lui feroit la lecture de quelque jolie historiette; mais il arriva que ce jour-là précisément il survint à M. Barlow plusieurs affaires de la dernière importance, qui ne lui permettoient pas de procurer ce plaisir à son petit ami. Il en fut de même le lendemain, et encore le jour d'après. Jamais M. Barlow n'avoit eu malheureusement tant d'occupations. Tommy perdit alors patience, et se dit à lui-même: ah, si je savois lire comme Henri! je n'aurois pas besoin de prier les autres de lire pour moi, et je saurois m'amuser tout seul. Et pourquoi ne pourrois-je pas faire ce qu'un autre a fait? Henri a de l'esprit sans doute; mais il n'auroit jamais su lire, s'il

n'avoit appris de quelqu'un. Et si quelqu'un veut me l'apprendre, j'ose croire que je saurai bientôt lire aussi-bien que lui. Bon. Lorsqu'il sera de retour, je veux lui demander comment il a fait, afin de m'y prendre de la même manière.

Henri revint quelques jours après; et aussi-tôt que Henri se trouva seul avec lui, Henri, lui dit-il, comment as-tu fait pour apprendre à lire?

HENRI.

C'est M. Barlow qui a eu la bonté de m'enseigner à connoître les lettres, puis à les épeller, puis à assembler les syllabes, ensuite à lire des mots entiers. Voilà tout mon secret.

TOMMY.

Et voudrois-tu me l'apprendre?

HENRI.

Je ne demande pas mieux, mon-ami.

Henri prit alors un alphabet; et Tommy fut si attentif à ses instructions, que dès la première leçon il fut en état de distinguer toutes les lettres. Il se trouva très-satisfait de cet heureux effort de son esprit; et il eut toutes les peines du monde à s'em-

pêcher de courir auprès de M. Barlow, pour lui étaler ses connoissances. Mais il fit réflexion qu'il l'étonneroit bien davantage, s'il ne lui disoit rien de ses études, jusqu'à ce qu'il fût capable de lire une histoire d'un bout à l'autre. Il s'appliqua donc avec tant de diligence, et Henri, qui ne ménageoit pas ses peines pour son ami, se montra un si bon maître, qu'au bout de trois mois il se crut assez fort pour surprendre M. Barlow par l'exercice de ses talens. Un jour qu'ils étoient tous les trois dans le pavillon, Henri avoit déjà pris le livre, Tommy se leva, et dit gravement que, si M. Barlow vouloit le permettre, il essayeroit de lire à la place de son ami. Très-volontiers, répondit M. Barlow; mais je crois que vous seriez en état de voler dans les airs autant que de lire dans ce livre. Tommy, dans la confiance de ses forces, ne répliqua que par un sourire; et, prenant le livre des mains de Henri, il lut tout courrament l'histoire suivante.

LES DEUX CHIENS.

Dans une province de France, un berger avoit élevé deux jeunes chiens de l'espèce la plus estimée pour la grandeur, la force et le courage. Lorsqu'il les vit assez grands pour n'avoir plus besoin du lait de leur mère, il crut faire un présent agréable à son seigneur, qui étoit un riche habitant d'une grande ville, en lui donnant le plus beau de ses deux éleves. Son cadeau fut reçu avec autant de plaisir qu'il en avoit à le faire; et il n'y eut de triste dans cette circonstance que les jeunes doguins, qui, étant accoutumés à jouer ensemble, eurent beaucoup de peine à se séparer.

Dès ce moment la manière de vivre des deux frères se trouva bien différente. Le nouvel habitant de la ville, qu'on s'empressa de nommer *la Faveur*, fut admis dans une excellente cuisine, où il gagna bientôt les bonnes graces de tous les domestiques qui se divertissoient de ses cabrioles, et le récompensoient de tant de gentillesse par une grande abondance de

restes de viandes et de potages. Employant, comme il le faisoit, sa journée à manger depuis le matin jusqu'au soir, il prit en peu de temps une grosseur monstrueuse; et son poil devint gras et luisant. Il étoit à la vérité paresseux à l'extrême, et si poltron, qu'il s'enfuyoit devant un chien qui n'étoit pas la moitié si gros que lui. Il étoit aussi fort abonné à la gloutonnerie; et il fut souvent battu pour les vols qu'il commettoit dans l'office. Mais comme il avoit appris à jouer familièrement avec les domestiques, qu'il savoit fort bien se tenir sur ses pieds de derrière, aller querir et rapporter au premier commandement, il étoit caressé par tous les gens de la maison; et sa faveur s'étendoit même assez loin dans le voisinage.

L'autre chien, qu'on avoit appellé *la Garde*, élevé durement à la campagne, étoit bien loin d'avoir le poil si brillant et le ventre si arrondi. Il ignoroit tous les jolis tours de souplesse qui composoient le mérite de son frère. Son maître n'étoit pas assez riche pour lui donner au-delà de ce qui étoit absolument nécessaire à sa subsistance.

Obligé de vivre continuellement en plein air, de souffrir toutes les intempéries des saisons, et de travailler sans relâche pour gagner sa nourriture, il se rendit robuste, actif et diligent. Les combats qu'il avoit à soutenir contre les loups, lui avoient donné une si grande intrépidité, qu'aucun de ses ennemis ne pouvoit se flatter de lui avoir fait tourner le derrière. Il en avoit quelquefois reçu de cruelles morsures; mais il s'honoroit de ces nobles cicatrices; et il pouvoit dire à sa gloire qu'il ne manquoit pas une seule brebis au troupeau, depuis qu'il avoit été mis sous sa protection. Son honnêteté d'ailleurs étoit si éprouvée, qu'aucune tentation n'étoit capable de le séduire. Il se seroit vu tout seul en face du morceau de lard le plus appétissant, qu'il ne lui seroit pas même venu dans la pensée qu'il y auroit du plaisir à s'en régaler. Il se contentoit de manger ce qu'il plaisoit à son maître de lui servir, et il ne le recevoit qu'avec une tendre reconnoissance. La pluie, la neige, le tonnerre, la grêle ne lui auroient pas fait chercher un abri, lorsque son devoir le retenoit auprès du troupeau; et, au moindre

signe du berger, il plongeoit tête baissée dans les rivières les plus rapides au milieu des glaçons..

Il arriva dans ce temps que le seigneur du pauvre berger vint à la campagne pour examiner l'état de ses terres. Il avoit amené *la Faveur* avec lui. Au premier coup-d'œil qu'il jetta sur *la Garde*, il ne put se défendre d'un sentiment de dédain que lui inspiroit son extérieur rude et grossier. Aucune de ces manières brillantes, rien de cet embonpoint fleuri qui prévenoient pour *la Faveur*. Quoi qu'il en soit, monseigneur ne tarda guère à revenir de l'opinion qu'il s'étoit formée du caractère des deux frères. Comme il se promenoit un jour au fond d'un bois épais, accompagné de son favori, un loup affamé, dont les yeux étinceloient de rage, sortit d'un bois voisin, en poussant des hurlemens affreux, et vint droit à lui pour le dévorer. Monseigneur se crut perdu, sur-tout lorsqu'il vit son bien aimé *la Faveur*, au lieu de voler à son secours, s'abandonner lâchement à des cris d'effroi, et s'enfuir bientôt de toute sa vîtesse, la queue basse

entre les jambes. Mais, en ce moment de désespoir, l'intrépide *la Garde* qui l'avoit humblement suivi à une certaine distance, sans qu'il daignât le remarquer, accourut avec la rapidité d'un éclair, et se jetta sur le loup avec une telle impétuosité, qu'il l'obligea d'excercer toute sa force en sa propre défense. Le combat fut long et opiniâtre. Enfin *la Garde* étendit le loup mort à ses pieds. Ce ne fut pas, il est vrai, sans avoir les oreilles un peu déchirées; mais il sembloit qu'il oublioit ses maux, pour ne sentir que les caresses dont il fut accablé. Monseigneur apprit ainsi, par sa propre expérience, qu'il ne faut pas toujours s'en fier à la mine des gens, et que les grandes vertus peuvent se signaler dans les pauvres, tandis qu'elles se trouvent en défaut chez les riches.

Tommy s'arrêta en cet endroit pour reprendre haleine. Fort bien, en vérité, mon ami, dit M. Barlow. Je vois que, lorsque les jeunes gentilshommes veulent prendre la peine de s'appliquer, ils peuvent réussir aussi bien que ceux qu'ils appellent les gens du peuple. Mais que peu-

sez-vous, Tommy, de l'histoire que vous venez de lire ? Lequel aimez-vous le mieux de ce brillant *la Faveur*, qui laisse son maître en danger d'être dévoré, ou de ce modeste *la Garde*, qui expose sa propre vie pour le défendre ? Je crois, répondit Tommy, que j'aurois mieux aimé *la Garde*. Oui, en effet, il auroit eu la préférence ; mais je l'aurois lavé, j'aurois fait tondre son poil, et j'aurois pris soin de le bien nourrir, jusqu'à ce qu'il fût devenu aussi brillant que *la Faveur*. Peut-être alors, répliqua M. Barlow, seroit-il devenu paresseux et poltron comme lui. Mais il reste encore quelque chose à lire. Voyons la fin de l'histoire. Tommy continua ainsi :

Monseigneur fut si charmé de la bravoure de *la Garde*, qu'il ne voulut plus s'en séparer. Ce ne fut qu'avec un extrême regret que le berger consentit à lui en faire présent. *La Garde*, dès le lendemain, fut emmené à la ville pour y prendre le poste de *la Faveur* ; et celui-ci fut remis au berger, avec l'ordre exprès de le faire mourir, comme un indigne et lâche mâtin.

Le berger, aussi-tôt après le départ de son maître, alloit exécuter la sentence qu'il avoit prononcée; mais en considérant la haute taille et l'air prévenant de *la Faveur*, ému sur-tout d'un sentiment de pitié pour le pauvre animal, qui remuoit la queue et lui léchoit les mains, au moment même où il lui passoit une corde au cou pour le jeter à la rivière, il résolut de lui sauver la vie, et d'essayer si un nouveau genre de vie ne produiroit pas en lui d'autres sentimens. Dès ce moment, *la Faveur* fut traité exactement de la même manière que *la Garde* l'avoit été. Une vie frugale et laborieuse le rendit bientôt plus sobre et plus vigilant. A la première pluie qu'il essuya, il s'enfuit, il est vrai, selon sa coutume, et courut se réfugier au coin du feu, mais la femme du berger le mit à la porte, et le força de supporter la rigueur de la saison. Cette épreuve coûta un peu à sa mollesse; mais au bout de quelques jours, il ne fit pas plus d'attention au froid et à la pluie, que s'il avoit été continuellement élevé au milieu des champs.

Malgré les nouvelles qualités qu'il avoit acquises, il ne laissoit pas de conserver une frayeur mortelle des bêtes sauvages. Un jour qu'il erroit seul dans une forêt, il fut attaqué par un loup énorme, qui, s'élançant d'un buisson, ouvrit sa large gueule pour le déchirer. *La Faveur* auroit bien voulu s'enfuir; mais son ennemi étoit trop agile pour lui laisser le temps de s'échapper. La nécessité donne quelquefois du courage aux plus lâches. *La Faveur*, ne voyant point de jour à la retraite, se tourna contre son ennemi; et, le saisissant heureusement par le cou, il l'étrangla dans un instant. Le berger accouroit pour le secourir; il n'arriva que pour être témoin de sa victoire; et il le caressa avec une tendresse qu'il n'avoit pas encore ressentie. Animé par ce succès, et par l'approbation de son maître, *la Faveur*, depuis cette aventure, se montra, dans toutes les occasions, aussi brave qu'il avoit été poltron jusqu'à ce jour; et bientôt il n'y eut pas, à dix lieues à la ronde, un chien dont la renommée inspirât aux loups une aussi grande terreur.

Dans cet intervalle, au lieu de chasser les bêtes sauvages, ou de veiller sur les troupeaux, *la Garde* ne faisoit plus que manger et dormir; ce qu'on lui permettoit de faire à son aise, en mémoire de ses services passés. Comme toutes les qualités, soit de l'esprit, soit du corps, se perdent insensiblement, si l'on néglige l'occasion de les exercer, il cessa bientôt de posséder ce courage, cette hardiesse et cette vigilance qui l'avoient tant distingué, pour prendre à leur place tous les vices attachés à la paresse et à la gloutonnerie.

L'année suivante, monseigneur, ayant appris que des loups ravageoient ses terres, résolut d'aller à leur poursuite et de mener avec lui *la Garde*, pour lui faire encore exercer sa prouesse contre ses anciens ennemis. Il y en avoit un que les gens de la campagne venoient de rencontrer dans une forêt voisine. Monseigneur y courut avec *la Garde*, dans l'espérance de le voir triompher avec autant de gloire que l'année d'auparavant. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'à la première rencontre il vit son héros s'enfuir avec toutes

les marques d'une lâche frayeur ! Dans le même instant arriva un autre chien, qui défiant le loup de l'air le plus intrépide, lui livra un combat sanglant, et au bout de quelques minutes le jeta sans vie sur le champ de bataille. Monseigneur ne put s'empêcher de déplorer la poltronnerie de son favori, et d'admirer la valeur du champion étranger. Il ne tarda guère à le reconnoître pour ce même *la Faveur* qu'il avoit condamné l'année précédente à une mort honteuse. Je vois bien, dit-il au berger, que c'est en vain qu'on attendroit du courage de ceux qui passent leur vie dans une indolente mollesse, et qu'un exercice habituel, une vie sobre et active, peuvent porter les caractères les plus foibles à des prodiges de force et de valeur.

En vérité, dit M. Barlow, lorsque la lecture fut achevée, je suis charmé de voir que Tommy ait fait l'acquisition de ce talent. Il ne dépendra maintenant de personne pour ses plus grands plaisirs; et il sera en état de s'amuser au moment où il lui plaira. Tout ce que l'on a écrit dans notre langue est aujourd'hui à sa disposi-

tion, soit qu'il veuille lire de petites avantures agréables comme celle que nous venons d'entendre, soit qu'il veuille s'instruire, dans l'histoire, des actions des grands hommes et des vertus des gens de bien, soit qu'il veuille connoître la nature de toutes les espèces d'animaux et de plantes qui se trouvent sur la terre. En un mot, je ne connois rien qui ne puisse être l'objet de ses études et je ne désespère pas de le voir devenir un homme très-sensé, capable de contribuer un jour à l'instruction de ses semblables.

Oui, c'en est fait, répondit Tommy, un peu exalté par cet éloge, me voilà résolu à me rendre aussi habile qu'aucun autre; et, quoique je sois encore tout petit, je ne doute pas que je ne sois déjà plus instruit que beaucoup de personnes plus grandes que moi. Je suis sûr, par exemple, que de tous les negres que nous avons laissés à la Jamaïque sur notre habitation, il n'en est pas un seul qui sache lire aussi couramment une histoire. M. Barlow prit une contenance un peu grave à cet éclat soudain de vanité, et lui de-

manda froidement si l'on avoit pris le soin de leur apprendre quelque chose. Non, monsieur, je ne le crois pas, répondit Tommy. Où est donc la grande merveille s'ils sont ignorans, répliqua M. Barlow? Vous n'auriez probablement rien appris encore, si votre ami n'avoit eu la complaisance de vous instruire; et ce que vous savez même à présent est bien peu de chose, n'en doutez pas.

C'est de cette manière que M. Barlow commença l'éducation de Tommy Merton, naturellement doué des dispositions les plus heureuses, quoiqu'on lui eût laissé contracter de mauvaises habitudes qui les empêchoient quelquefois de se montrer. Il étoit d'une humeur un peu colère; et il s'imaginoit qu'il avoit le droit de commander à tous ceux qu'il ne voyoit pas aussi bien vêtus que lui. Cette folle idée le fit tomber en plusieurs fautes, et fut pour lui la source de mille cruelles mortifications.

Un jour qu'il poussoit une balle avec sa raquette, elle passa sur une haie, et alla tomber dans un champ voisin. Ayant

aperçu un petit garçon tout déguenillé qui se promenoit dans le champ, il lui cria, d'un ton de maître, de lui renvoyer sa balle. Le petit garçon, sans se mettre en peine d'un tel commandement, continua sa promenade, et laissa la balle se reposer. Tommy l'apostropha d'une voix encore plus impérieuse, et lui demanda s'il n'avoit pas entendu ce qu'on lui avoit ordonné.

LE PETIT GARÇON.

Oh! je l'ai bien entendu. Je ne suis pas sourd, dieu merci.

TOMMY.

Eh bien, si tu n'es pas sourd, renvoie-moi ma balle tout de suite.

LE PETIT GARÇON.

Voilà précisément ce que je ne ferai pas.

TOMMY.

Si je vais à toi, coquin, je te le ferai bien faire.

LE PETIT GARÇON.

Peut-être que non, mon petit monsieur.

TOMMY.

Voyez-moi cet insolent! Tiens, je t'en avertis, ne me donne pas la peine de pas-

ser de ton côté ; ou je te battrai si fort qu'il ne te restera qu'un souffle de vie.

Le petit garçon ne répondit à cette bravade que par un grand éclat de rire, ce qui provoqua tellement Tommy, qu'il s'avança précipitamment vers la haie pour la franchir. Mais par malheur le pied lui glissa, et il tomba en roulant dans un fossé profond, tout plein d'une eau bourbeuse. Il y barbotta quelque temps pour tâcher d'en sortir. Ce fut en vain. Son pied s'enfonçoit de plus en plus dans la fange à mesure qu'il vouloit gagner le bord. Tout son bel habit fut couvert de vase ; et une eau verdâtre dégouttoit le long de sa culotte. Le riche galon à point d'Espagne, qui bordoit son chapeau, avoit disparu sous une croute épaisse de limon ; et pour comble de détresse il perdit l'un après l'autre ses deux souliers. Il ne seroit de long-temps sorti de l'embarras où il se trouvoit, si le petit garçon n'eût pris pitié de lui, et ne fût venu le retirer de sa fatale baignoire. Tommy, tout bouffi de honte et de colère, n'eut pas la force de proférer une seule parole. Il se mit à marcher lentement vers la maison dans un équi-

âge si déplorable, que M. Barlow, qui le rencontra, craignit qu'il ne se fût blessé. Mais, lorsqu'il eut entendu le récit de son aventure, il ne put s'empêcher de rire et il conseilla à Tommy de prendre un peu mieux ses mesures à l'avenir dans les querelles qu'il auroit avec les petits garçons déguenillés.

Le lendemain, lorsqu'ils furent dans le pavillon, M. Barlow, s'adressant à Henri, le pria de lire l'histoire suivante.

ANDROCLÈS.

Il y avoit un pauvre esclave, nommé Androclès, qui étoit si maltraité par son maître, que la vie lui devint insupportable. Ne trouvant point de remède à ses maux, il se dit à lui-même : il vaut mieux mourir que de vivre dans les souffrances continuelles que je suis obligé d'endurer. Je n'ai d'autre parti que de me sauver de chez mon maître. S'il me reprend, je sais qu'il me punira d'un supplice affreux ; mais ces tourmens finiront ma misère. Si je parviens à m'é-

M. BARLOW,

Ensorte que les gens qu'on achete de son argent sont esclaves, n'est-ce-pas?

TOMMY.

Oui, sans doute.

M. BARLOW.

Et ceux qui lès achetent, ont le droit de les égratigner, de les battre, et de leur faire tout ce qu'ils veulent?

TOMMY.

Certainement.

M. BARLOW.

Ainsi donc si je vous prenois, et que j'allasse vous vendre au fermier Sandford, il auroit le droit de vous faire tout ce qu'il voudroit?

TOMMY.

Non, Monsieur, vous n'avez pas le droit de me vendre, et il n'a pas le droit de m'acheter.

M. BARLOW.

Et ceux qui ont vendu les negres à votre père, quel droit avoient-ils de lés vendre? Quel droit votre père avoit-il de les acheter?

TOMMY.

Je ne le sais pas. Tout ce que je sais, c'est

qu'ils sont amenés sur des vaisseaux, d'un pays qui est bien loin d'ici; et par-là ils sont vendus comme esclaves.

M. BARLOW.

Mais si je vous emmenois sur un vaisseau dans un pays qui seroit bien loin d'ici, je pourrois donc vous vendre comme esclave par la même raison?.

TOMMY.

Non, monsieur, vous ne le pourriez pas, parce que je suis né gentilhomme.

M. BARLOW.

Et qu'entendez-vous, par-là, s'il vous plaît?

TOMMY, *(un peu embarrassé.)*

C'est d'avoir une belle maison, de beaux habits, un carrosse, et beaucoup d'argent comme en a mon papa.

M. BARLOW.

Mais votre père peut perdre tous ses biens. On voit tous les jours les personnes les plus riches tomber dans la pauvreté. Alors est-ce qu'il seroit permis de vous faire esclave et de vous maltraiter?

TOMMY.

Non, sans doute, ce n'est pas le droit que personne au monde me maltraite.

M. BARLOW.

Et pourquoi donc vous arrogez-vous ce droit envers vos negres? Ne vous souvenez-vous pas du précepte qui doit régler la conduite de tous les hommes entre eux. » Ne faites pas à un autre ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fit. »

TOMMY.

Oui, monsieur, je me le rappelle, et vous me faites sentir que j'ai eu bien des torts. Je vous promets de ne plus maltraiter à l'avenir notre negre Congo, comme j'avois coûtume de le faire.

M. BARLOW.

Vous serez alors un très-bon enfant; mais continuons notre histoire.

A peine ce malheureux commençoit-il à goûter les douceurs du repos, qu'il fut réveillé par le bruit horrible des rugissemens d'une bête féroce. Saisi de frayeur, il se leva précipitamment pour se sauver. Il étoit déjà parvenu à l'entrée de la caverne, lorsqu'il vit venir à lui un lion d'une grandeur

prodigieuse, qui lui ôta l'espérance de toute retraite. Dès ce moment sa perte lui parut inévitable ; mais, à sa grande surprise, le lion s'avança vers lui sans aucun signe de rage, poussant au contraire des cris plaintifs comme pour implorer du secours. Androclès, naturellement intrépide, reprit assez de courage pour examiner cet animal monstrueux, qui lui laissoit tout le loisir nécessaire pour ses observations. Sa démarche étoit lente. Il ne pouvoit s'appuyer que sur trois jambes, et la quatrième, qu'il relevoit sous lui, paroissoit extrêmement enflée. Rassuré de plus en plus par le maintien paisible de l'animal, Androclès osa marcher à sa rencontre, et lui prendre la patte comme un chirurgien prendroit le bras de son malade. Il vit alors qu'une épine d'une grosseur extraordinaire avoit pénétré la plante du pied, et y causoit l'enflure qu'il avoit remarquée. Au lieu de s'offenser de cette familiarité, le lion la recevoit avec la plus grande douceur, et sembloit même l'inviter, d'un regard caressant, à le soulager. Androclès aussi-tôt enleva l'épine, et, pressant mollement la plaie, il en fit sortir

une grande abondance de sang corrompu. Dès que l'animal se sentit soulagé par cette opération, il se mit à témoigner sa reconnoissance pour son bienfaiteur, par toutes les démonstrations qu'il pût imaginer. Il sautoit autour de lui comme un épagneul folâtre, secouoit de joie son épaisse crinière, et lui léchoit les pieds et les mains. Il ne s'en tint pas à ces expressions d'amitié. Depuis ce jour, il ne regarda plus Androclès que comme un hôte chéri ; et il n'alloit plus à la chasse sans rapporter sa proie toute entière dans la caverne pour la partager avec son ami.

Androclès, pendant quelque temps, ne s'éloigna guère de la caverne, vivant tranquille dans cet état d'hospitalité sauvage. Mais un jour qu'il erroit inconsidérément dans le désert, il trouva une troupe de soldats envoyés à sa poursuite. Il fut pris et traîné vers son maître. Les loix de ce pays étoient fort séveres contre les esclaves fugitifs. On le jugea coupable d'avoir osé s'échapper de sa chaîne; et, en punition de ce crime prétendu, il fut condammé à être mis en pièces par un lion furieux qu'on

venoit de prendre, et qu'on devoit garder plusieurs jours sans nourriture, pour accroître sa rage par le tourment de la faim.

Lorsque le jour marqué pour son supplice fut arrivé, on le conduisit tout nud dans une arène spacieuse, fermée de tous côtés par des barrières. Une foule immense de peuple accourut de tous côtés pour assouvir ses regards de cet horrible spectacle. Déjà l'on entendoit d'affreux rugissemens. Une porte s'ouvrit; et l'on vit s'élancer un lion monstrueux qui courut en avant, la crinière hérissée, les yeux enflammés, et la gueule béante comme un sépulcre ouvert. L'air fut soudain rempli de mille cris perçans auxquels succéda un silence profond. Tous les yeux étoient tournés sur la victime, dont on déploroit la destinée. Mais la pitié de la multitude fut bientôt changée en surprise, lorsqu'on vit l'animal féroce, au lieu de s'acharner sur sa proie, s'étendre d'un air soumis à ses pieds, jouer avec elle comme un chien fidele avec son maître, ou plutôt la caresser, comme une mère, qui, après de vaines recherches, retrouve son fils qu'elle a perdu. Le gouverneur de l'

ville, qui étoit présent, fit appeller à haute voix Androclès, et lui ordonna d'expliquer comment une bête sauvage, de la nature la plus féroce, avoit en un moment oublié sa rage, pour se changer en un animal doux et caressant. Androclès raconta à l'assemblée jusqu'aux moindres détails de son aventure. Il n'y eut personne qui ne fut étonné de ce récit, et enchanté de voir que les animaux les plus furieux sont capables d'être adoucis par le sentiment de la reconnoissance. Toutes les voix se réunirent pour implorer du gouverneur le pardon du malheureux esclave. Sa grace lui fut sur le champ accordée ; et on lui fit présent du lion qui avoit deux fois épargné sa vie.

Oh, s'écria Tommy, voilà une bien belle histoire ! Mais je n'aurois jamais cru que les lions pussent devenir si traitables. Je croyois qu'ils étoient comme les loups et les tigres qui mettent en pièces tout ce qu'ils rencontrent.

Lorsqu'ils sont affamés, dit M. Barlow, ils tuent tous les animaux qu'ils peuvent atteindre ; mais c'est pour s'en nourrir, car ils sont destinés à vivre de chair ainsi que

les chiens et les chats, et plusieurs autres espèces d'animaux. Mais dès que leur faim est assouvie, rarement font-ils une boucherie inutile. C'est en cela qu'ils sont moins cruels que bien des hommes, et même que certains enfans, qui tourmentent les animaux sans aucun sujet.

HENRI.

Je pense tout-à-fait comme vous, monsieur; et je me souviens que, me promenant, il y a quelques jours, sur le grand chemin, je vis un petit garçon qui traitoit son âne avec bien de la cruauté. Le pauvre animal étoit si boiteux, qu'il se traînoit à peine; et son conducteur le frappoit de toutes ses forces avec un grand bâton, pour le faire aller plus vîte qu'il ne pouvoit.

M. BARLOW.

Est-ce que vous ne lui en dîtes rien?

HENRI.

Pardonnez-moi, monsieur. Je lui représentai combien c'étoit méchant. Je lui demandai s'il aimeroit à être traité de cette manière par quelqu'un qui seroit plus fort que lui?

M. BARLOW.

Et quelle réponse vous fit-il, Henri ?

HENRI.

Il me répondit que c'étoit l'âne de son père, qu'ainsi il avoit droit de le battre, sans que personne y trouvât à redire, et que s'il m'échappoit un mot de plus, il me battroit aussi.

M. BARLOW.

Ha, ha! cela me paroît violent.

HENRI.

Je lui répliquai, que quoique ce fût l'âne de son père, ce n'en étoit pas moins une grande méchanceté de le traiter si durement; que, pour ce qui étoit de me battre, s'il s'avisoit de m'attaquer, je saurois bien me défendre; et que je ne le craignois pas, quoiqu'il fût beaucoup plus grand que moi.

M. BARLOW.

Est-ce qu'il eut l'audace de vous frapper?

HENRI.

Vraiment, oui, monsieur : il vint avec son grand bâton pour m'en donner sur la tête; mais j'esquivai si bien, que je le parai de mon épaule. Il voulut y revenir. Je ne lui en donnai pas le temps. Je m'élan-

çai sur lui, et le renversai par terre. Alors il se mit à pleurer, et me supplia de ne pas lui faire de mal.

M. BARLOW.

Il est assez ordinaire de voir les plus méchans montrer le plus de poltronnerie. Et que fites-vous ensuite ?

HENRI.

Je lui dis que ce n'étoit pas mon dessein de le gourmer ; mais, que puisqu'il m'avoit attaqué sans raison, je ne lui permettrois pas de se relever, qu'il ne m'eût promis de ne plus battre la pauvre bête, qui reprenoit haleine pendant notre combat. Il m'en donna sa parole ; et je le laissai aller à ses affaires.

M. BARLOW.

J'approuve extrêmement votre conduite. Je suppose que le petit coquin, en se relevant, avoit l'air tout aussi confus que Tommy devoit l'avoir l'autre jour, lorsque le petit garçon qu'il vouloit battre, l'aida à sortir du fossé.

TOMMY.

Mais, monsieur, je ne lui cherchois pas querelle. Je ne l'aurois seulement pas me-

nacé, s'il n'eût refusé de me renvoyer ma balle.

M. BARLOW.

Et quel droit aviez-vous de l'y contraindre ?

TOMMY.

C'est qu'il étoit tout en guenilles, et que moi j'étois bien habillé.

M. BARLOW.

Voilà ce qui s'appelle d'excellentes raisons. Ainsi donc, si vos habits venoient à tomber en guenilles, tout homme bien habillé auroit le droit de vous donner ses ordres ?

Tommy sentit à merveille qu'il venoit de lui échapper une sottise ; et il tâcha de la réparer, en disant :

Mais il ne lui en coûtoit rien de le faire, puisqu'il étoit du même côté que la balle.

M. BARLOW.

Et c'est aussi ce qu'il auroit fait, selon toutes les apparences, si vous l'en aviez prié civilement. Mais les gens qui parlent toujours d'un air impérieux, trouvent peu de personnes disposées à les servir. Au reste, comme le petit garçon étoit dans une pa-

rure si délabrée, je suppose que vous lui offrîtes de l'argent pour l'engager à vous rendre service

TOMMY.

Non vraiment, monsieur.

M. BARLOW.

Ah! j'entends. C'est que vous n'aviez pas d'argent dans votre bourse.

TOMMY.

Je vous demande pardon. J'avois tout celui que j'ai encore.

(Montrant quelques pièces d'argent.)

M. BARLOW.

C'est donc que vous pensiez qu'il étoit en fonds aussi-bien que vous-même?

TOMMY.

Comment aurois-je pu le penser? Il n'avoit point d'habit sur son corps, ni de bas à ses jambes. Sa veste et sa culotte étoient tout en lambeaux, et ses souliers rapetassés?

M. BARLOW.

Je vois clair maintenant ce que c'est qu'un vrai gentilhomme. C'est celui qui, pourvu abondamment de toutes choses, les garde pour lui seul, menace les pauvres gens de

les battre, s'ils ne le servent pour rien; et lorsqu'il se trouve réduit, malgré sa fierté, à leur devoir des services essentiels, n'en ressent point de reconnoissance, et ne leur fait aucun bien en retour. Je parierois que le lion d'Androclès n'étoit pas gentilhomme.

Tommy fut si vivement affecté de ce reproche, qu'il eut peine à retenir ses larmes. Comme il étoit d'un caractère naturellement généreux, il résolut dans son cœur de faire quelques présens au petit garçon, la première fois qu'il auroit le plaisir de le rencontrer. En se promenant l'après-midi du même jour, il le vit à quelque distance qui cueilloit des mûres sauvages sur les buissons. Il courut à lui, et, le regardant avec bonté, il lui dit:

Je voudrois bien savoir, mon petit ami, pourquoi tu es si mal vêtu? Est-ce que tu n'aurois pas d'autres habits?

LE PETIT GARÇON.

Non; en vérité, monsieur. J'ai sept frères et sœurs, et ils ne sont pas mieux habillés que moi. Mais ce seroit la moindre de nos peines, si nous avions toujours de quoi manger.

TOMMY.

Et pourquoi en manquez-vous ?

LE PETIT GARÇON.

C'est que mon père est malade de la fièvre, et qu'il ne pourra travailler de toute la moisson. Ma mère dit que nous ne pouvons pas manquer de mourir de faim, si le bon Dieu ne vient à notre secours.

Tommy ne prit pas le temps de lui répondre, et courut de toutes ses forces vers la maison, d'où il repartit aussi-tôt, chargé d'un gros morceau de pain, et d'un paquet de ses propres habits. Tiens, dit-il, mon petit ami, tu m'as rendu service, voilà du pain. Je te donne aussi ces habits, parce que je suis gentilhomme, et que j'en ai beaucoup d'autres encore.

Rien ne peut égaler la joie qui éclata dans les yeux du petit garçon en recevant ce cadeau, si ce n'est le plaisir que Tommy ressentit en goûtant, pour la première fois, la douceur de satisfaire les mouvemens de la reconnoissance et de la générosité. Sans attendre la fin des remerciemens qu'on lui prodiguoit, il s'en retourna tout joyeux; et, ayant rencontré M. Barlow, il lui raconta

sommes arrivés. Ils sont convenus de me prendre pour juge de leur querelle. J'ai décidé que le petit garçon se contenteroit de la petite robe, et que le grand garderoit la plus longue. Voilà le jugement pour lequel mon gouverneur m'a puni. Comment, lui dit Cambyse, est-ce que la robe courte ne convenoit pas mieux au petit garçon, et la plus longue au plus grand? Oui, mon père, répondit Cyrus: mais mon gouverneur m'a fait sentir que je n'avois pas été nommé pour décider laquelle des deux robes alloit le mieux à la taille de chacun des jeunes garçons; mais s'il étoit juste que l'un osât s'emparer de la robe de l'autre sans son consentement. C'est pourquoi je reconnois que ma sentence étoit d'une grande injustice, et que j'ai bien mérité d'être repris.

Au moment où cette histoire venoit de finir, ils furent surpris de voir un petit garçon déguenillé s'avancer vers eux avec un paquet de hardes sous le bras. Ses yeux étoient meurtris, son nez enflé, et sa chemise, teinte de sang, tenoit à peine sur son corps, tant elle étoit déchirée. Il vint droit à Tommy, et jeta le paquet à ses pieds

en lui disant : Tenez, mon petit monsieur, reprenez vos habits. Je souhaiterois qu'ils fussent au fond du fossé d'où je vous ai retiré, plutôt que d'avoir été sur mon dos. Je vous promets bien de ne me couvrir de ma vie de ces malheureux vêtemens, quand je devrois rester nud. Que veut dire cela, lui demanda M. Barlow, qui comprit aussi-tôt qu'il lui étoit arrivé quelque mésaventure au sujet du présent de Tommy ? Monsieur, reprit le petit garçon, ce petit monsieur s'étoit mis en tête de me battre, parce que je ne voulois point lui renvoyer sa balle. Ce n'est pas que je ne l'eusse renvoyée de tout mon cœur, s'il m'en eût prié poliment; mais quoique je sois pauvre, je n'entends pas qu'il me parle en maître, et qu'il s'avise de me traiter, comme l'on dit qu'il traite son negre Congo. Une haie nous séparoit. Il a voulu l'enjamber pour arriver jusqu'à moi. Mais au lieu de sauter pardessus, il a roulé dans un fossé où il seroit encore, si je ne lui avois donné la main pour en sortir. C'est pour cela qu'il m'a donné ses habits, sans que je lui eusse rien demandé pour ma peine. Sot que je suis,

de les avoir mis sur mon corps ! Je devois bien sentir que des habits de soie n'étoient pas faits pour un paysan. Tous les petits garçons du village se sont mis à me suivre avec des huées, en m'appelant *Faraud*. Le fils du tanneur m'a jeté une poignée de boue qui m'a éclaboussé de la tête aux pieds. J'ai voulu le punir. Ils se sont tous mis après moi, et m'ont accommodé de la manière que vous voyez. Ceci n'est rien ; mais je ne voudrois pas être une seconde fois appellé *Faraud* pour les plus beaux habits du monde. C'est pourquoi je suis venu chercher ce petit monsieur, pour lui rendre ses hardes. Les voilà : qu'il les reprenne. Je craindrois d'y toucher du bout de l'ongle.

M. Barlow questionna le petit garçon sur la maladie et la pauvreté de son père, et lui demanda où il habitoit. Il dit ensuite à Henri qu'il enverroit des vivres à ce pauvre homme, s'il vouloit se charger de les lui porter. Je ne demande pas mieux, répondit Henri, quand ce seroit dix fois plus loin encore. M. Barlow rentra dans la maison pour donner des ordres à ce sujet.

Dans cet intervalle, Tommy, qui avoit

regardé quelque temps en silence le petit garçon, lui dit: Ainsi donc, mon pauvre enfant, tu as été battu, parce que je t'ai donné mes habits? J'en suis bien fâché, je t'assure. Je vous remercie, mon cher monsieur, mais il n'y a plus de remède. Je sens bien que vous ne vouliez pas me faire de la peine; et je ne suis pas une poule si mouillée, que je me lamente pour quelques coups de poing. Ainsi, je vous souhaite le bon soir. Adieu. C'est sans rancune.

Tommy, après l'avoir suivi quelque temps des yeux, dit à Henri: Je voudrois bien avoir des habits que le petit garçon pût porter, sans se faire encore des affaires. Il a tout l'air d'un bon enfant, et j'aurois, je crois, du plaisir à l'obliger. Tu peux le faire aisément, lui répondit Henri. Il y a ici tout près, dans le village voisin, une boutique où l'on vend des habits tout faits pour les pauvres. Tu as de l'argent; tu peux en acheter.

Tommy vouloit y courir dans l'instant même; mais, comme la nuit s'approchoit, Henri le fit consentir, malgré son impatience, à remettre ses projets de bienfaisance au lendemain.

Le soleil venoit à peine de paroître sur l'horison, que nos deux amis se levèrent, pour aller aussi-tôt faire les emplettes qu'ils avoient projettées le jour précédent. Ils se mirent en effet en marche avant le déjeûner; et ils avoient déjà fait la moitié du chemin, lorsqu'ils entendirent les aboiemens d'une meute qui sembloit courir à quelque distance. Tommy, un peu étonné, demanda à Henri s'il savoit d'où provenoit ce bruit? Je m'en doute, lui répondit Henri. C'est le chevalier Tayaut et ses chiens qui poursuivent un malheureux lievre. Il faut être bien lâche d'attaquer un pauvre animal, qui n'a pas la force de se défendre! S'ils ont la fureur de chasser, que ne vont-ils dans les pays où il se trouve des lions, des tigres, et d'autres bêtes féroces!

TOMMY.

Est-ce que tu sais comment se fait la chasse de ces animaux, celle du lion, par exemple?

HENRI.

Oui, je l'ai vu dans un livre de M. Barlow.

TOMMY.

Oh, conte-moi un peu cela, je t'en prie.

HENRI.

Je le veux bien, mon ami : je me le rappelle à merveille.

Tu sauras d'abord qu'il y a loin d'ici des pays très-chauds, où les hommes sont dans l'usage d'aller presque nuds. Ils sont si exercés à la course dès leur plus tendre enfance, qu'ils vont presqu'aussi vite que des cerfs. Lorsqu'un lion vient dans le voisinage pour leur enlever quelque pièce de leur bétail, ils se mettent cinq ou six à sa poursuite, armés de plusieurs javelots. Ils parcourent la forêt jusqu'à ce qu'ils aient découvert sa retraite. Alors ils font du bruit, et poussent des cris affreux pour l'exciter à les attaquer. Le lion commence à écumer, à rugir, et à se battre les flancs de sa queue ; puis tout-à-coup il s'élance sur l'homme qui est le plus près de lui.

TOMMY.

Hélas ! je tremble de tout mon corps. En voilà déjà un mis en pièces.

HENRI.

Oh, ne crains pas. Cet homme qui s'y

attend, se detourne adroitement de son chemin, tandis qu'un de ses camarades lance un javelot au lion. Le lion devient plus furieux, et se retourne contre l'ennemi qui vient de le blesser; mais celui-ci fait comme le premier; et le lion reçoit du troisième un second javelot dans le flanc. Il en est de même des autres, jusqu'à ce que le pauvre animal tombe épuisé des blessures qu'il a reçues.

Que cela doit être beau à voir, s'écria Tommy! Je voudrois bien assister à l'un de ces combats, du haut d'une fenêtre, où je serois en sûreté. Oh, pour moi, non, répondit Henry, j'aurois trop de peine de voir déchirer un si noble animal. Mais on est obligé de le faire pour sa défense; au lieu qu'un pauvre lievre ne fait que manger un peu de grain aux fermiers, et ne leur cause sûrement pas en cela tant de dommage que les chasseurs qui le poursuivent, en passant à cheval sur leurs terres.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi, Henri, tournant d'un autre côté ses regards, s'écria tout-à-coup: Tiens, tiens, Tommy, vois donc: voici le lievre qui vient à nous.

Oh! il est déjà bien loin. J'espère que ses ennemis ne sauront pas le chemin qu'il a pris; et, s'ils viennent me le demander, je me garderai bien de leur donner de ses nouvelles. Aussi-tôt il virent arriver les chiens qui avoient perdu les traces de leur proie. Un homme qui les suivoit, monté sur un beau cheval, demanda à Henry s'il avoit vu le lievre passer. Henri ne lui fit pas de réponse. Le chasseur ayant réitéré sa question d'un ton de voix plus haut, Henri répondit qu'il l'avoit vu, ... Et de quel côté s'en va-t-il?... C'est ce que je ne veux pas vous dire. Tu ne le veux pas? dit le chasseur, en sautant à bas de son cheval, je vais bien te le faire vouloir; et, s'avançant vers Henri, qui n'avoit pas bougé de la place où il étoit, il se mit à le frapper avec son fouet de la manière la plus brutale, en répétant à chaque coup: Eh bien, petit drôle, me le diras-tu maintenant? Mais Henri se contenta de lui répondre: Si je n'ai pas cru devoir vous le dire tout-à-l'heure, je ne vous le dirai pas davantage, quand vous m'assommeriez. Ni la généreuse fermeté de cet enfant ni

les larmes de l'autre, qui pleuroit amèrement de voir les souffrances de son ami, ne firent aucune impression sur le barbare. Il auroit poussé plus loin sa brutalité, si un chasseur, qui couroit à toute bride, ne fût survenu, et ne lui eût dit: Que faites-vous donc, chevalier? vous allez tuer ce petit garçon. Il le mérite bien, répondit le méchant. Il vient de voir passer le lievre; et il ne veut pas me dire de quel côté il s'en va. Prenez garde, lui répliqua l'autre à voix basse, de ne pas vous engager dans une affaire désagréable. Je reconnois l'autre enfant pour le fils d'un gentilhomme d'une immense fortune, qui demeure dans le voisinage. Se tournant alors vers Henri, et lui adressant la parole: Eh bien, mon petit ami, pourquoi ne veux-tu pas dire à monsieur quel chemin a pris le lievre, puisque tu l'as vu passer? Pourquoi? lui répondit Henri, lorsqu'il eut repris assez de voix pour parler, c'est que je ne veux pas trahir ce pauvre animal. Cet enfant, s'écria le nouveau chasseur, est un prodige. Il est heureux pour vous, chevalier, que ses forces ne répondent pas encore à son courage. Mais rien ne peut

vaincre votre emportement. En ce moment les chiens reprirent la voie, et firent entendre leurs cris. Le chevalier remonta brusquement à cheval, et se mit au galop, accompagné de toute sa suite.

Aussi-tôt qu'ils furent partis, Tommy, qui s'étoit tenu un peu à l'écart, courut prendre la main de Henri de la manière la plus affectueuse, et lui demanda comment il se trouvoit. Un peu moulu, répondit Henri, mais cela n'est plus rien. Oh, répondit Tommy, j'aurois bien voulu avoir un pistolet ou une épée.

HENRI.

Bon! et qu'en aurois-tu fait?

TOMMY.

J'aurois tué ce méchant homme, qui t'a battu si cruellement.

HENRI.

Cela auroit été fort mal, Tommy; car je suis sûr qu'il ne vouloit pas me tuer. Il est vrai que si j'avois été de sa taille, il ne m'auroit pas traité de cette manière: mais le mal est passé maintenant; et nous devons pardonner à nos ennemis. Ils peuvent en venir à nous aimer, et à se repentir de leur faute.

TOMMY.

Mais comment as-tu fait pour recevoir tous ces coups sans pleurer?

HENRI.

C'est que cela ne m'auroit servi de rien. Et puis, s'il faut te le dire, pendant qu'on me battoit, je songeois à l'histoire d'un peuple de petits garçons, qu'on avoit exercés à ne pousser jamais une plainte, ni même un murmure. Et vraiment ils avoient encore à endurer bien plus que moi.

TOMMY.

Il me semble pourtant qu'on ne peut guère être traité plus cruellement que tu ne l'as été.

HENRY.

Bon, ce n'est que des douceurs en comparaison de ce que les jeunes Spartiates savoient souffrir.

TOMMY.

Et qui étoient ces gens-là?

HENRI.

M. Barlow m'a fait lire des morceaux de leur histoire. Je vais t'en raconter quelque chose. Il faut que tu saches qu'il y avoit une brave nation qui vivoit il y a bien long-

temps. Comme elle n'étoit pas fort nombreuse, et qu'elle se voyoit au contraire environnée d'un grand nombre d'ennemis, elle prenoit soin de rendre tous ses enfans hardis et courageux. Ces enfans étoient accoutumés à coucher sur la dure, à courir presque nuds en plein air, et à faire plusieurs exercices qui leur donnoient de la force et de l'adresse. On les nourrissoit tous absolument de la même façon; et leur nourriture étoit fort grossière. Ils mangeoient dans de grandes salles, où on leur apprenoit l'ordre et la sobriété. Lorsque leurs repas étoient finis, ils alloient jouer tous ensemble; et s'ils commettoient quelque faute, ils étoient châtiés sévèrement; mais il ne leur échappoit jamais le moindre signe de foiblesse. On ne leur permettoit aucune fantaisie; et leurs petites injustices étoient punies comme des crimes. Aussi cette éducation les rendit si forts, si braves et si vertueux, qu'on n'a jamais vu de peuple aussi redoutable.

La suite de cette conversation les conduisit au milieu du village, où Tommy devoit faire ses emplettes. Il dépensa tout ce

qu'il avoit dans sa bourse (c'étoit un peu plus de quinze francs) à faire provision d'habits pour le petit garçon déguenillé, et pour ses frères. On en fit un paquet qu'on lui remit. Il pria Henri de s'en charger. Je le veux bien, dit-il; mais pourquoi ne veux-tu pas le porter toi-même? Il n'est pas bien lourd.

TOMMY.

C'est qu'il ne sied pas à un gentilhomme de porter un paquet.

HENRI.

Et pourquoi donc, s'il est assez fort?

TOMMY.

Je ne sais, mais c'est pour n'avoir pas l'air d'un enfant du peuple.

HENRI.

Il ne devroit donc avoir ni pieds, ni mains, ni bouche, ni oreilles, parce que les gens du peuple en ont aussi.

TOMMY.

Ils ont de tout cela, parce que c'est utile.

HENRI.

Et n'est-il pas utile de pouvoir se servir soi-même?

TOMMY.

Oh, les gentilshommes ont des gens à leurs gages pour les servir.

HENRI.

Mais je ne suis pas à tes gages, moi, pour te porter ton paquet.

TOMMY.

Je le sais bien, ce n'est que par amitié.

HENRI.

A la bonne heure. Tiens, avec tout cela, je pense que c'est une triste chose que d'être gentilhomme.

TOMMY.

Et en quoi donc ?

HENRI.

C'est que si tout le monde l'étoit, personne ne voudroit rien faire ; et alors tous les gentilshommes de la terre seroient réduits à mourir de faim.

TOMMY.

De faim ?

HENRI.

Oui, sans doute. Ne faut-il pas du pain pour vivre ?

TOMMY.

Je le sais bien.

HENRI.

Et sais-tu bien que le pain est fait du grain d'une plante qui croît dans la terre, et qu'on appelle bled ?

TOMMY.

Eh bien alors, ce bled, je le ferois cueillir.

HENRI.

Et par qui ? Si tout le monde étoit gentilhomme, tu n'aurois personne à tes gages.

TOMMY.

En ce cas-là, je le cueillerois moi-même.

HENRI.

Tu commencerois donc à te servir ? Mais tu vas bien vîte en besogne. Tu cueilles le bled, avant de l'avoir semé ; avant d'avoir labouré la terre, avant d'avoir fait les instrumens du labourage. Passons encore sur tout cela. Je te donne la moisson toute prête. Tu n'en serois guère plus avancé.

TOMMY.

Comment donc ?

HENRI.

Le bled est un petit grain dur à-peu-près comme l'avoine, que je donne quelquefois au cheval de M. Barlow. Voudrois-tu le manger dans cet état ?

TOMMY.

Non certes. Mais comment donc le pain se fait-il ?

HENRI.

Il faut d'abord faire moudre le grain en farine ; et pour cela il faut envoyer le bled au moulin.

TOMMY.

Et qu'est-ce qu'un moulin ?

HENRI.

Est-ce que tu n'en as jamais vu.

TOMMY.

Non, jamais. Je voudrois bien en voir un, pour savoir comment le pain peut se faire.

HENRI.

Il y en a quelques-uns dans les environs. Si tu en parles à M. Barlow, il se fera un plaisir de t'y mener.

TOMMY.

Oh, j'en meurs d'envie. J'aimerois beaucoup à savoir l'histoire du pain.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi, en sortant du village, ils entendirent tout-à-coup des cris plaintifs. Ils tournerent aussitôt la tête. Ils apperçurent un cheval trai-

nant après lui son cavalier, qui venoit de perdre la selle, et dont le pied se trouvoit engagé dans l'étrier. Par bonheur c'étoit sur un terrein humide et fraîchement labouré; ce qui empêchoit le cheval d'aller bien vîte, et qui en même-temps préserva le cavalier d'être mis en pièces. Henri, doué d'un courage et d'une agilité extraordinaires, et toujours prêt à faire un acte d'humanité, même au péril de sa vie, courut vers un fossé profond, dont il vit le cheval approcher; et, justement comme il plioit sur ses jarrets pour le franchir, il le saisit, et l'arrêta tout court. Au même instant survint un autre chasseur avec deux domestiques, qui dégagèrent le malheureux cavalier, et le remirent sur ses jambes. Celui-ci regarda quelque temps autour de lui d'un air égaré: mais comme il n'étoit pas blessé dangereusement, il reprit bientôt ses esprits; et le premier usage qu'il en fit, fut de pester contre son cheval, et de demander qui avoit arrêté cette maudite bête. Voyez, lui dit son ami, c'est le même petit garçon que vous avez traité si cruellement tout-à-l'heure. Sans lui, c'en

étoit fait de votre vie. Le chevalier jeta sur Henri un regard où la honte et l'humiliation sembloient combattre encore avec son insolence naturelle. Enfin, il mit la main dans sa bourse, et en tira une pièce d'or, qu'il offrit à son bienfaiteur, en lui disant qu'il étoit bien honteux de la manière dont il en avoit usé envers lui dans la matinée. Mais Henri, avec un air dédaigneux, tel qu'on ne lui en avoit jamais vu prendre, rejetta le présent sans répondre; et, courant ramasser son paquet, qu'il avoit laissé tomber pour courir plus lestement après le cheval, il s'en alla suivi de son compagnon.

Il ne falloit pas se détourner beaucoup de leur route pour gagner la chaumière du pauvre malheureux, auquel ils apportoient des habits pour ses enfans. Ils le trouvèrent beaucoup mieux, parce que M. Barlow, qui étoit allé le voir la veille, lui avoit donné des remèdes propres à calmer ses maux. Tommy fit appeller le petit garçon; et, dès qu'il le vit approcher, il courut à sa rencontre, et lui dit qu'il lui apportoit des habits dont il pourroit se vêtir, sans crainte d'être appellé *Faraud*, et qu'il y en avoit

aussi d'autres pour ses petits frères. Le plaisir avec lequel les enfans reçurent ses dons, fut si vif, les remerciemens de leur mère, et les bénédictions du malade furent si touchans, que Tommy ne put s'empêcher de verser des larmes d'attendrissement, en quoi il fut secondé par Henri. Après avoir joui pendant quelques minutes de la joie de ces bonnes gens, ils les quittèrent fort joyeux eux-mêmes. Tommy convint qu'il n'avoit jamais dépensé son argent avec autant de plaisir, qu'il en avoit éprouvé à secourir cette honnête famille; et il se promit bien de réserver tout ce qu'on lui donneroit à l'avenir, pour le consacrer à ce digne usage, au lieu de l'employer à des friandises et à des joujoux.

Quelques jours après, M. Barlow et ses deux élèves, se promenant ensemble dans la campagne, vinrent à passer devant un moulin à vent. Tommy demanda ce que c'étoit que ce petit château, et ce que signifioient ces grandes ailes qui tournoient avec tant de force? Henri lui répondit que c'étoit un de ces moulins dont il lui avoit parlé dernièrement. Tommy témoigna le plus

grand desir d'en voir l'intérieur. M. Barlow connoissoit le meunier, qui les fit entrer, et leur en montra toutes les parties dans le plus grand détail. Tommy vit avec surprise que les ailes qu'il avoit vues au-dehors, servoient, par le moyen de plusieurs rouages, à-peu-près comme ceux d'un tournebroche, à faire mouvoir en-dedans une grande pierre plate, qui, en tournant sur une autre pierre, écrasoit tout le grain qui se trouvoit entre elles, et le réduisoit en poudre. Quoi! s'écria-t-il, c'est la manière dont on fait le pain? Non, pas tout-à-fait, lui répondit M. Barlow. Ce n'est que la première préparation que l'on fait subir au bled. Il y en a bien d'autres encore avant qu'il devienne du pain. Vous voyez que ce qui sort de dessous la meule n'est qu'une poudre menue, au lieu que le pain est une substance ferme et assez solide. Nous en apprendrons davantage un autre jour.

En s'en retournant à la maison, Henri dit à Tommy: tu vois maintenant que si personne ne vouloit rien faire, nous n'aurions pas de pain à manger. Tu ne sais pas combien il en coûte de travaux seulement pour faire venir le bled.

TOMMY.

Est-ce qu'il ne vient pas sur la terre ?

HENRI.

Oui bien, lorsqu'on l'y a semé ; mais avant tout, il faut rudement labourer son champ.

TOMMY.

Et qu'est-ce donc que labourer ?

HENRI.

N'as-tu jamais vu dans la campagne des chevaux tirer une grande machine, tandis qu'un homme, placé par derrière, la conduit en s'y appuyant ?

TOMMY.

Oui, je l'ai vu ; mais sans y faire beaucoup d'attention.

HENRI.

Tu sauras que sous cette machine, qu'on appelle charrue, il y a un fer tranchant qui s'enfonce dans la terre, l'entr'ouvre et la retourne ; ce qui fait un sillon.

TOMMY.

Fort bien. Et alors qu'en arrive-t-il ?

HENRI.

Lorsque la terre est ainsi préparée, on y seme le grain : ensuite on y fait passer un

autre instrument, armé de pointes, qu'on appelle la herse, et qui recouvre la semence. Bientôt le grain, après avoir jeté des racines, commence à pousser une tige. Peu-à-peu elle s'élève, et devient plus haute que nous. Enfin, l'épi se forme; le bled mûrit; on le moissonne; on le lie en gerbes, et on l'emporte dans la grange pour le battre et l'envoyer au moulin.

TOMMY.

J'imagine que tout cela doit être fort curieux. Je voudrois bien semer du bled moi-même, et le voir croître. Penses-tu que je le pourrois?

HENRI.

Oui certainement; et si tu veux demain prendre la peine de bêcher un petit coin de terre en façon de labourage, moi, j'irai chez mon père lui demander pour toi du grain à semer.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Tommy se leva pour aller travailler dans un coin du jardin. Il fit jouer sa bêche avec une grande persévérance jusqu'à l'heure du déjeûner. Son premier soin, en rentrant, fut de dire à M. Barlow ce qu'il venoit de

faire, et de lui demander s'il n'étoit pas un bon enfant de travailler avec tant de courage, pour faire venir du grain? Cela dépend, dit M. Barlow, de l'usage que vous voulez en faire, lorsqu'il sera venu. Voyons, qu'en ferez-vous ?

TOMMY.

Ce que j'en ferai, monsieur? Je prétends l'envoyer au moulin que nous vîmes hier, et le faire moudre en farine. Alors je vous prierai de me montrer comment on en fait du pain. Ensuite je le mangerai, pour pouvoir dire à mon papa que j'ai mangé du pain fait avec du bled que j'ai cultivé moi-même.

M. BARLOW.

Voilà qui est à merveille ; car les gentilshommes sont obligés de manger comme les autres : et il n'est pas moins intéressant pour eux que pour ceux qu'ils appellent gens du peuple, de savoir se procurer de la nourriture.

TOMMY.

Oh non pas tant, monsieur, s'il vous plaît. Ils peuvent avoir d'autres personnes qui leur fassent venir du bled, sans avoir besoin de travailler eux-mêmes.

M. BARLOW.

Et comment donc, je vous prie?

TOMMY.

Ils n'ont qu'à payer des travailleurs, ou bien acheter du pain tout fait, autant qu'ils en ont besoin.

M. BARLOW.

Mais dans l'un et l'autre cas, il faut de l'argent.

TOMMY.

Sans doute, monsieur.

M. BARLOW.

Et tous les gentilshommes en ont-ils?

Tommy hésita quelques momens pour répondre à cette question. Enfin il dit:

Je ne crois pas qu'ils en aient tous, monsieur; car on m'en a fait voir qui étoient absolument ruinés.

M. BARLOW.

Mais ceux qui n'ont pas d'argent, comment pourroient-ils se procurer du bled, à moins qu'ils ne le fissent venir eux-mêmes?

TOMMY.

Je ne vois pas qu'ils aient d'autre parti à prendre; autrement ils seroient obligé

d'aller mendier, ce qui est fort vilain ; et encore ne seroient-ils pas sûrs de trouver toujours d'assez braves gens pour les secourir.

M. BARLOW.

Puisque nous en sommes sur cette matière, je pourrois vous dire une histoire que j'ai lue, il y a quelque temps. Il y est question de plusieurs gentilshommes, qui même avec de l'or ne trouvoient pas de pain à se procurer.

Tommy témoigna un si grand desir d'apprendre cette histoire, que M. Barlow la lui raconta de la manière suivante.

LES DEUX FRÈRES.

Dans le temps où les Espagnols s'embarquoient en foule pour le Pérou, à dessein d'exploiter les mines d'or et d'argent qu'on venoit d'y découvrir, un jeune gentilhomme, nommé Pizarre, s'empressa, comme les autres, de chercher la fortune par cette voie. Il avoit un frère aîné pour lequel il avoit toujours eu une extrême affection. Il fut le trouver, lui communiqua

son projet, et le conjura instamment de le suivre, en lui promettant la moitié des richesses qu'ils parviendroient à se procurer. Alonzo, son frère, étoit un homme sage et modéré dans ses desirs. Cette entreprise lui parut une folie ; et il n'épargna rien pour en dissuader son frère, en lui peignant les dangers auxquels il s'exposoit, et l'incertitude de ses succès. Enfin, voyant que toutes les représentations étoient inutiles, il lui promit de l'accompagner ; mais en protestant qu'il ne prétendoit aucune portion dans les trésors qu'on pourroit acquérir. Il ne demanda d'autre faveur que d'avoir une place dans le vaisseau pour son bagage et pour ses domestiques. Pizarre alors vendit tout ce qu'il possédoit en Espagne, fit construire un navire, et s'y embarqua avec d'autres aventuriers, animés par l'espérance d'une rapide fortune. Alonzo n'avoit pris avec lui que des charrues, des herses, et d'autres instrumens de labourage, avec des pommes-de-terre, du bled, et quelques semences de divers légumes. Pizarre trouva que c'étoient d'étranges préparatifs pour une pareille expédition ; mais

comme il ne vouloit pas avoir de différend avec son frère, il se garda bien de lui en rien dire. Après avoir navigué quelques jours avec un vent favorable, ils relâchèrent dans un port, où l'on s'arrête ordinairement pour renouveller ses provisions. Pizarre y acheta une grande quantité de pioches et de pelles pour creuser la terre, avec d'autres ustensiles, propres à fondre et à rafiner l'or qu'il s'attendoit à trouver. Il fit aussi une nouvelle recrue d'ouvriers pour le seconder dans son travail. Alonzo au contraire se contenta d'acheter quelques moutons, deux paires de bœufs, et assez de fourage pour les nourrir jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au terme de leur voyage. Leur navigation fut très-heureuse; et ils débarquèrent tous en parfaite santé sur les côtes de l'Amérique. Alonzo dit alors à son frère que, n'ayant eu d'autre dessein que de lui tenir compagnie dans la traversée, il vouloit rester sur le bord de la mer avec ses domestiques et son troupeau, tandis que lui et ses compagnons iroient à la recherche de l'or. Il ajouta que, lorsqu'ils en auroient amassé autant qu'ils le desiroient,

ils le trouveroient toujours disposé à s'en retourner avec eux dans leur patrie. Pizarre se mit en marche le lendemain. La résolution de son frère lui inspiroit un si grand mépris, qu'il ne put s'empêcher de l'exprimer à ses compagnons. J'avois toujours pensé, leur dit-il, que mon frère étoit un homme de sens. Il jouissoit même de cette réputation en Espagne. Je vois maintenant qu'on s'étoit étrangement trompé sur son compte. Il vient ici s'occuper de ses moutons et de ses bœufs, comme s'il vivoit tranquillement sur sa ferme, et qu'il n'eût rien à faire qu'à tracer des sillons. Pour nous, j'espère que nous saurons mieux employer notre temps. Venez, venez, mes amis: nous serons bientôt riches pour le reste de notre vie. Tous les aventuriers applaudirent à son discours. Il n'y eut qu'un vieux Espagnol qui branla la tête, en lui disant que son frère n'étoit peut-être pas si fou qu'il se l'étoit imaginé.

Ils s'avancèrent par des marches forcées dans le pays, obligés quelquefois de traverser des rivières à la nage, de gravir sur des montagnes, et de s'enfoncer dans des

forêts qui n'avoient point de routes frayées, tantôt dévorés par l'ardeur brûlante du soleil, et tantôt mouillés jusqu'aux os par des pluies orageuses. Quoi qu'il en soit, ces difficultés ne les empêchèrent point de fouiller en plusieurs endroits. Leurs recherches furent long-temps inutiles. Ils eurent enfin le bonheur de trouver une mine d'or abondante. Ce succès ranima leur courage ; et ils continuèrent de travailler jusqu'à ce que leurs vivres fussent consommés. Ils ramassoient chaque jour une grande quantité d'or ; mais ils n'avoient que bien peu de chose pour appaiser leur faim. Ils étoient réduits à se nourrir de racines et de fruits sauvages. Cette triste ressource vint même bientôt à leur manquer. La plupart moururent, épuisés de fatigues et de besoins. Les autres eurent à peine la force de se traîner jusqu'à l'endroit où ils avoient laissé Alonzo, portant avec eux cet or qui leur avoit fait souffrir tant de misère.

Dans cet intervalle, Alonzo, qui avoit prévu lés suites naturelles de leur entreprise, s'étoit occupé sans relâche d'un travail bien plus heureux. Il avoit découvert

une plaine, dont le sol étoit extrêmement fertile et qu'il avoit labourée avec ses bœufs, aidé du secours de ses domestiques. Toutes ses semences avoient prospéré au-delà de son espoir; et il venoit de recueillir une riche moisson. Il avoit conduit son troupeau dans une belle prairie sur le bord de la mer. Chacune de ses brebis lui avoit donné deux agneaux. Dans ses momens de loisir, il avoit employé ses domestiques à pêcher du poisson, qu'ils avoient ensuite préparé avec du sel recueilli sur le rivage; ensorte qu'au retour de Pizarre, ils se trouvoient abondamment fournis de toutes sortes de provisions.

Alonzo reçut son frère avec la joie la plus vive, et lui demanda quel étoit le succès de ses travaux. Pizarre lui répondit qu'il avoit ramassé une quantité d'or immense; mais qu'il avoit perdu la plus grande partie de ses compagnons; que le reste étoit près de mourir de faim, et que lui-même depuis deux jours n'avoit pris d'autre nourriture que des racines et de l'écorce d'arbre: il finit, en le priant de leur faire servir tout de suite à manger. Alonzo répliqua froide-

ment qu'il avoit expressément déclaré ne vouloir aucune part dans les trésors que Pizarre pourroit acquérir, et qu'il étoit fort étonné que Pizarre prétendît avoir la sienne dans les fruits qu'il avoit eu tant de peine à tirer du sein de la terre. Mais, ajouta-t-il, si vous voulez échanger de votre or contre mes provisions, nous pourrons nous arranger ensemble. Pizarre trouva cette condition bien dure dans la bouche de son frère. Cependant, comme ses compagnons et lui mouroient de faim, il fut obligé d'y souscrire. Le prix qu'exigeoit Alonzo pour la moindre fourniture étoit si exorbitant, que Pizarre eut bientôt dépensé tout l'or qu'il avoit recueilli, à se procurer seulement les choses les plus nécessaires à sa subsistance. Son frère alors lui proposa de se rembarquer pour l'Espagne dans le vaisseau qui les avoit amenés, d'autant mieux que les vents et la saison se trouvoient extrêmement favorables. Mais Pizarre, en lui lançant un regard furieux, lui dit, que puisqu'il avoit eu la barbarie de dépouiller un frère du fruit de ses travaux, il pouvoit s'en retourner tout seul;

que pour lui, il aimoit mieux périr sur ce rivage désert, que de s'embarquer avec un homme si dénaturé. Au lieu de s'offenser de ces reproches, Alonzo jeta tendrement les bras autour du cou de son frère, et lui tint le discours suivant: Avez-vous pu croire, mon cher Pizarre, que je voulusse réellement vous priver de ce qui vous a coûté tant de peines et de périls. Périsse tout l'or de l'univers, avant que je sois capable d'une telle conduite envers mon frère. Je n'ai voulu que vous guérir de votre ardeur aveugle pour les richesses. Vous méprisiez ma prévoyance et mon industrie. Vous imaginiez follement que rien ne pouvoit manquer à celui qui avoit de l'or. Vous avez vu cependant que tout celui que vous avez amassé ne pouvoit vous empêcher de périr de besoin. J'espère que vous êtes devenu plus sage. Reprenez donc ces trésors, dont vous avez appris à connoître aujourd'hui la méprisable valeur.

La sagesse d'Alonzo porta la lumière dans l'esprit de Pizarre; et une générosité si peu attendue pénétra son cœur de la plus vive reconnoissance. Il sentit, par l'épreuve

qu'il venoit de faire, combien l'industrie l'emporte réellement sur une vaine richesse. Ce fut inutilement qu'il sollicita plusieurs fois son frère d'accepter la moitié de ses trésors : Alonzo les refusa toujours, en disant que celui qui savoit forcer la terre à lui donner tous les fruits dont il avoit besoin pour se nourrir, n'avoit rien de plus à desirer.

En vérité, dit Tommy, lorsque l'histoire fut achevée, il me semble que cet Alonzo étoit un homme bien sensé. Sans lui, son frère et tous ses compagnons alloient mourir de faim. Mais ils ne se sont vus réduits à cette extrêmité que parce qu'ils étoient dans un pays désert. Un tel malheur ne leur seroit jamais arrivé en Angleterre. Ici, pour la moindre partie de leur or, ils auroient pu se procurer autant de pain qu'il leur en auroit fallu pour vivre.

M. BARLOW.

Est-ce qu'on est sûr d'être toujours en Angleterre, ou dans tel autre pays où l'on puisse acheter du pain ?

TOMMY.

Je le crois, monsieur.

M. BARLOW.

Comment, est-ce qu'il n'y a pas de pays dans le monde où il n'y ait pas d'habitans, et où il ne vienne pas de bled?

TOMMY.

Vous avez raison; quand il n'y auroit que celui où nous avons vu tout-à-l'heure ces deux frères dans votre histoire.

M. BARLOW.

Et il y en a beaucoup d'autres comme celui-là, je vous assure.

TOMMY.

Oui; mais on n'a pas besoin d'y aller. On n'a qu'à rester chez soi.

M. BARLOW.

Il ne faut donc jamais mettre le pied dans un vaisseau. Or, qui peut répondre de n'y être pas obligé une fois en sa vie? Vous êtes bien jeune encore, et cependant vous avez fait un grand voyage sur mer. Il pouvoit vous arriver un malheur tout comme à un autre, quelque gentilhomme que vous puissiez être.

TOMMY.

Et quel malheur, monsieur, je vous prie?

M. BARLOW.

Celui de voir briser votre vaisseau sur une côte inhabitée. Et alors quand vous seriez échappé au naufrage, comment auriez-vous fait pour vous nourrir?

TOMMY.

Quoi! j'ai couru ce danger? Est-ce que de pareils accidens arrivent quelquefois?

M. BARLOW.

Il y en a des exemples sans nombre. Je ne vous citerai que celui d'un nommé Selkirk, dont on nous a raconté les aventures sous le nom de Robinson. Il ne tient qu'à vous de les lire. Vous y verrez comment il fut obligé de vivre plusieurs années dans une île déserte.

TOMMY.

Voilà qui est extraordinaire. Et comment fit-il pour soutenir sa vie?

M. BARLOW.

Il fut d'abord réduit à se nourrir de racines et de fruits sauvages, puis, avec quelques grains de bled qu'il trouva dans les débris du vaisseau, il se procura au bout de quelques mois de belles moissons. Enfin il se fit un troupeau de chèvres sauvages,

qu'il étoit venu à bout de prendre, et dont il apprivoisa les petits.

TOMMY.

Est-ce qu'une manière de vivre si triste ne le fit pas bientôt mourir ?

M. BARLOW.

Au contraire, il ne se porta jamais si bien de sa vie. Vous le verrez un jour en lisant ses aventures. Mais une histoire encore plus extraordinaire, c'est celle de quatre matelots Russes, qui se virent abandonnés sur la côte du Spitzberg, où ils furent obligés de vivre plusieurs années.

TOMMY.

Qu'est-ce que le Spitzberg, monsieur, je vous prie?

M. BARLOW.

C'est un pays bien reculé dans le nord, qui est toujours couvert de neiges et de glaces, tant le froid y est rigoureux. Il ne croît que de la mousse sur ce sol aride; et à peine la terre y nourrit-elle quelques animaux. Outre cela, il y règne une obscurité continue pendant une partie de l'année, et l'abord en est presque interdit aux vaisseaux. Il est impossible de concevoir un séjour plus affreux,

et où il soit plus difficile de supporter les misères de la vie. Cependant quatre hommes ont lutté victorieusement pendant plusieurs années contre toutes ces horreurs, et trois d'entre eux sont retournés sains et saufs dans leur pays.

TOMMY.

Cela doit composer une histoire bien étrange. Je donnerois tout au monde pour la savoir.

M. BARLOW.

Il ne vous en coûtera pas tout-à-fait si cher. La première fois que je la lus, elle me fit tant d'impression, que j'en recueillis les particularités les plus intéressantes. Je me fais un plaisir de vous les communiquer. Les voici. Mais il faut d'abord vous apprendre que le froid est si âpre sous ces climats, que la mer est couverte de glaces énormes, qui menacent quelquefois les vaisseaux de les écraser dans leur choc, ou de les envelopper si étroitement de toutes parts, qu'ils ne soient plus capables de s'en tirer. Vous pouvez maintenant vous former une idée de la situation désastreuse où se trouva un vaisseau Russe, qui naviguoit sur ces mers,

et qui se vit tout-à-coup emprisonné entre des montagnes de glaces, qui s'élevoient plus haut que ses mâts. C'est ici que commence mon extrait; et vous pouvez le lire.

EXTRAIT

Du récit des aventures de quatre Matelots Russes, abandonnés sur la côte déserte du Spitzberg oriental.

DANS cet état allarmant (c'est-à-dire, lorsque le vaisseau fut entouré de glaces) on tint un conseil général. Le contre-maître Himkoff déclara qu'il se souvenoit d'avoir oui-dire que quelques particuliers de Metzen, ayant formé, il y a quelques années, le projet de passer l'hiver sur cette île, y avoient apporté les matériaux nécessaires pour construire une hutte, et qu'ils y en avoient en effet élevé une à quelque distance du rivage. Cette information leur fit prendre, d'une voix unanime, la résolution de passer l'hiver dans le même endroit, si la hutte, comme ils l'espéroient, subsi-

stoit encore. Ils voyoient clairement de quel danger ils étoient menacés, et que leur perte étoit inévitable ; s'ils restoient plus long-temps dans le vaisseau. En conséquence, ils convinrent d'envoyer aussi-tôt quatre hommes choisis de l'équipage, pour aller à la découverte de la hutte, et reconnoître exactement les lieux. Ces quatre personnes furent le contre-maître Alexis Himkoff, Iwan Himkoff son fils, Stephen Scharassoff, et Féodor Weregin. Comme la contrée sur laquelle il falloit descendre, étoit inhabitée, ils étoient obligés de se munir de quelques provisions pour leur entreprise. D'un autre côté cependant ils avoient présque deux milles de chemin à faire sur des bancs de glaces, qui, étant élevés et abaissés tour-à-tour par les vagues, et poussés l'un contre l'autre par le vent, rendoient ce trajet également difficile et dangereux. La prudence leur défendoit de se charger de fardeaux trop lourds, de peur qu'étant accablés sous leur poids, il ne leur fût impossible de franchir les intervalles qui séparoient les glaçons. Après avoir mûrement considéré tous ces obstacles, ils

trouvèrent à propos de n'emporter que ce qui leur seroit absolument nécessaire pour passer une nuit à terre s'ils y étoient obligés. Ils prirent donc seulement un mousquet, un cornet à poudre, contenant douze charges, avec autant de balles, une hache, un petit chaudron, un sac d'environ vingt livres de farine, un couteau, une boîte d'amadou, une vessie pleine de tabac, et chaque homme sa pipe de bois. C'est dans cet équipage que les quatre matelots, après bien des périls, descendirent enfin dans l'île, soupçonnant peu les malheurs qu'ils y devoient éprouver. Ils commencèrent par visiter à grands pas le pays; et ils découvrirent bientôt la hutte qu'ils cherchoient, à un mille et demi du rivage. Elle avoit trente-six pieds de longueur, dix-huit de largeur, et autant, à-peu-près, de hauteur. Elle étoit précédée d'une petite antichambre d'environ douze pieds en carré, avec deux portes, l'une qui s'ouvroit sur le dehors, et l'autre qui formoit une communication avec l'intérieur de la hutte. Dans celle-ci, étoit un poële de terre, construit à la manière Russe. C'étoit une espèce de

four sans cheminée, qui servoit à la fois à échauffer la chambre et à cuire les alimens. Les paysans russes, dans les grands froids, ont aussi coutume de se coucher dessus, pour y jouir de la chaleur.

La hutte avoit beaucoup souffert depuis le temps qu'elle avoit été abandonnée. Cependant nos aventuriers se trouvèrent trop heureux de pouvoir y passer la nuit. Le lendemain matin de bonne heure, ils s'empressèrent de retourner au rivage, dans l'impatience d'instruire leurs compagnons de leur découverte, et de tirer du vaisseau toutes les provisions nécessaires pour hiverner dans l'île. Je vous laisse à penser quels furent et leur surprise et leur désespoir, lorsqu'en arrivant à l'endroit du débarquement, ils ne virent plus le vaisseau, et que la mer, dans toute son immense étendue, s'offrit à leurs yeux, dégagée des glaçons dont elle étoit hérissée la veille. Une tempête qui s'étoit élevée durant la nuit, avoit causé cet événement désastreux. Soit que des glaces énormes eussent été poussées par les vagues contre les flancs du vaisseau, et l'eussent mis en pièces, soit qu'il eût été

emporté dans la haute mer par la violence des courans, c'est vainement qu'ils le cherchèrent au loin d'un œil avide : il ne devoit plus se montrer à leurs regards. Comme on n'a jamais pu en avoir de nouvelles, il est probable qu'il fut englouti, et que tous ceux qui le montoient y trouverent une fin déplorable.

Une si cruelle disgrace ne laissant plus à nos malheureux aucune espérance de quitter jamais cet horrible séjour, ils s'en retournèrent vers la hutte, saisis de toutes les convulsions du trouble et du désespoir.

Oh, monsieur, s'écria Tommy, en s'interrompant à ce passage, dans quelle affreuse situation ces pauvres gens vont se trouver ! Jettés sur un pays tout couvert de neiges et de glaces, sans avoir personne pour leur donner du secours, et leur fournir de la nourriture, il me semble qu'à chaque instant je vais les voir mourir. Vous serez mieux instruit, lui répondit M. Barlow, quand vous aurez lu le reste de l'histoire. Dites-moi cependant une chose avant d'aller plus avant. Ces quatre hommes étoient de pauvres matelots, accoutumés à braver

les périls, à mener une vie agitée, et à travailler sans relâche pour gagner leur subsistance. Pensez-vous qu'il eût mieux valu pour eux en ce moment d'avoir été élevés en gentilshommes, c'est-à-dire à ne rien faire, et à payer des gens pour les servir? Oh, vraiment non, répliqua Tommy, ils sont bien plus heureux à présent d'avoir été de bonne heure exercés au travail. J'espère que cette habitude va les mettre en état d'imaginer et d'entreprendre quelque chose pour se tirer d'embarras. S'ils cessent un moment de travailler, ils vont nécessairement périr. Mais voyons la suite.

Leurs premières réflexions, comme on peut aisément l'imaginer, furent employées à chercher les moyens de se procurer les nécessités les plus pressantes de la vie. Les douze charges de poudre, avec les balles dont ils s'étoient munis, leur servirent à tuer le même nombre de rennes, espèce d'animaux très-abondante dans l'île. Ils songèrent ensuite à réparer les dommages que la hutte avoit eu à souffrir. Un des rares avantages de ces climats glacés, c'est que le bois s'y conserve plusieurs années

sans être rongé par les vers. Ainsi les planches dont la hutte étoit fermée, se trouvoient en très-bon état. Elles n'avoient fait que se relâcher dans leur jointure; ce qui formoit des fentes assez larges pour donner un libre passage au souffle perçant de l'aquilon. Il ne fut pas difficile, au moyen de la hache, de remédier à cet inconvénient; et la mousse, dont les rochers de l'île sont couverts, servit à boucher les moindres ouvertures. Ces réparations coûterent d'autant moins de peine à nos solitaires, que les paysans russes sont très-excellens charpentiers, et bâtissent eux-mêmes leurs maisons.

Le froid excessif qui rend l'air de ces contrées si peu favorable à la population des animaux, en rend aussi le sol absolument contraire à la production des plantes. On ne trouve aucune espèce d'arbre, ni de buisson dans certaines parties du Spitzberg. Cette rigueur de la nature jetoit les plus vives alarmes dans l'esprit des matelots. Sans un bon feu pour se réchauffer, il leur étoit impossible de résister à l'âpreté du climat; et comment entretenir du feu, si le bois leur manquoit? Par bonheur, en se prome-

nant le long du rivage, ils trouvèrent quelques débris de vaisseaux, et ensuite des arbres entiers, productions d'un sol plus heureux, que les débordemens de quelques rivières lointaines avoient entrainés dans la mer, et qu'elle repoussoit sur ses bords. Mais rien ne leur fut d'un service plus essentiel, durant la première année de leur infortune, que des planches qu'ils trouvèrent entre les rochers du rivage, avec un croc de fer, des cloux de cinq à six pouces de long, et d'autres pièces de ferrure, qui tenoient à ces débris. Ils reçurent ce secours imprévu au moment où, près de consommer les derniers restes de tous les rennes qu'ils avoient tués, le défaut de poudre ne leur laissoit envisager d'autre sort que de devenir la proie de la faim. Cette heureuse rencontre fut suivie d'une autre également fortunée. Ils trouvèrent sur le sable de la mer, la racine d'un sapin. Comme la nécessité fut toujours la mère de l'invention, ils imaginèrent de profiter de la courbure naturelle de cette racine pour en faire un arc. Mais comme il leur manquoit pour le présent une corde et des flèches, et qu'ils ne

savoient comment s'en procurer, ils résolurent, en attendant, de se fabriquer deux lances, pour se défendre contre les ours blancs, les plus féroces de leur espèce, dont ils avoient continuellement à redouter les attaques. Voyant bien qu'ils ne pourroient faire l'armure de leurs lances, ni de leurs flèches, sans le secours d'un marteau, ils ne songèrent plus qu'à se forger un instrument si nécessaire. Ils mirent rougir au feu ce long croc de fer dont nous avons parlé, puis en y enfonçant au milieu le plus gros de leurs clous, ils y pratiquèrent un trou assez large pour recevoir un manche; et d'un bouton arrondi, qui terminoit l'un de ses bouts, ils firent, tant bien que mal, la tête du marteau. Un large caillou leur avoit tenu lieu d'enclume; deux morceaux de cornes de rennes leur firent à merveille l'office de tenailles. Avec ces outils grossiers, ils eurent bientôt façonné quelques clous en pointes de lances, qu'ils aiguisèrent sur des pierres, et qu'ils lièrent ensuite avec des lanières de peau de renne à des morceaux de branches d'arbre, que la mer avoit jetés sur la plage. La confiance que leur

inspiroient ces nouvelles armes, leur fit aussi-tôt prendre la résolution d'aller eux-mêmes à leur tour attaquer les ours blancs. Après un combat dangereux, ils tuèrent un de ces terribles animaux, dont la chair leur fournit des provisions toutes fraîches. Ils la trouvèrent excellente, ayant à-peu-près l'odeur et le goût de la chair de bœuf. Il virent, non sans un extrême plaisir, qu'avec le tranchant de leur couteau, ils pouvoient diviser les nerfs et les tendons en filamens de la grosseur qu'ils voudroient leur donner. Ce fut peut-être la plus heureuse découverte qu'ils pussent faire dans leur situation; car, outre les avantages dont nous allons bientôt parler, ils se virent pourvus tout-à-coup d'une bonne corde pour leur arc. Les pointes de leurs flèches leur coûtèrent encore moins à façonner que l'armure de leurs lances. Ils les attachèrent avec des fils tirés des tendons de l'ours à des branches de sapin, qu'ils garnirent à l'autre bout de plumes d'oiseaux de mer; et dès ce moment, ils se virent en possession d'un bon arc avec ses flèches.

On sentira aisément combien ils durent

s'applaudir du succès de leur industrie, en apprenant que, durant leur séjour dans l'île, ils ne tuèrent pas moins de deux cents cinquante rennes avec leurs flèches, outre un grand nombre de renards bleus et blancs. La chair de ces animaux leur servit de nourriture, et leurs peaux de fourrure pour se couvrir, de lits pour se coucher, ou de tapisseries pour rendre plus close leur habitation. Ils ne tuèrent en tout que dix ours blancs; et ce ne fut pas sans un extrême danger : car ces animaux pourvus d'une force prodigieuse, se débattoient avec une furie incroyable contre leurs armes. Ils avoient attaqué à dessein le premier ; ils tuèrent les neuf autres, en se défendant de leurs attaques. Il y eut quelques-uns de ces animaux qui se hasardèrent à pénétrer jusques à l'entrée de la hutte. Il est vrai qu'ils ne montroient pas tous la même intrépidité, soit qu'ils fussent moins pressés par la faim, soit qu'ils fussent de leur nature moins voraces que les autres. La plûpart de ceux qui entrèrent dans la hutte, prirent la fuite au premier effort des matelots pour les repousser. Cependant, des assauts si ré-

pétés ne laissoient pas que de leur donner de l'inquiétude, par la vigilance continuelle dont ils avoient besoin pour se garantir d'être dévorés.

De l'inquiétude, monsieur, s'écria Tommy, en s'interrompant! Dites plutôt des frayeurs horribles. Oh, que ces pauvres gens doivent avoir été malheureux!

M. BARLOW.

Vous voyez cependant qu'il ne leur est pas arrivé de malheur.

TOMMY.

Il est vrai, parce qu'ils forgèrent des armes pour se défendre.

M. BARLOW.

Peut-être donc n'est-on pas malheureux uniquement pour être exposé au danger, car on peut en échapper; mais parce qu'on ne sait comment s'en garantir.

TOMMY.

Je ne comprends pas bien votre pensée, monsieur.

M. BARLOW.

Je vais vous donner un exemple qui vous l'éclaircira. Lorsque le serpent s'entortilla autour de votre jambe, n'étiez-vous pas

malheureux, parce que vous craigniez qu'il ne vous mordît ?

TOMMY.

Oui, monsieur.

M. BARLOW.

Mais Henri n'étoit pas malheureux, lui ?

TOMMY.

Cela est encore vrai.

M. BARLOW.

Cependant il étoit plus en danger d'être mordu que vous, puisqu'il saisit le serpent avec sa main.

TOMMY.

Oh, sans doute.

M. BARLOW.

Mais il comprit qu'en le prenant hardiment par le cou, et le jetant au loin, il pouvoit se délivrer du péril. Si vous aviez fait la même réflexion, probablement vous n'auriez pas eu tant de crainte, et vous n'auriez pas été aussi malheureux que vous l'étiez.

TOMMY.

Oui, monsieur, vous me le faites bien sentir : et si le même accident m'arrivoit

encore, je crois que j'aurois assez d'avisement pour en faire autant que Henri.

M. BARLOW.

Et seriez-vous alors aussi malheureux que vous l'avez été la première fois?

TOMMY.

Non certainement, parce que j'aurois plus de courage.

M. BARLOW.

Ainsi donc les personnes qui ont du courage, ne sont pas aussi malheureuses dans le danger que celles qui n'en ont point?

TOMMY.

Certainement non, monsieur.

M. BARLOW.

Et cela est-il vrai de toute espèce de danger?

TOMMY.

Cela doit être. J'ai vu quelquefois maman toute tremblante, lorsqu'elle avoit à traverser dans sa voiture un petit ruisseau, tandis que mon papa n'y trouvoit pas le moindre péril.

M. BARLOW.

Ainsi avec du courage, elle n'y auroit pas trouvé plus de péril que votre papa?

TOMMY.

Je le crois comme vous ; car je la voyois se moquer elle-même de sa poltronnerie, lorsque le ruisseau étoit traversé.

M. BARLOW.

Il est donc possible que nos matelots se trouvant si bien en état de se défendre contre les ours, n'en eussent plus de frayeur, et par conséquent ne fussent pas aussi malheureux que vous l'aviez d'abord imaginé.

TOMMY.

En vérité, je le crois à présent.

M. BARLOW.

Continuons donc, s'il vous plaît. La chair des trois espèces d'animaux dont nous avons parlé, savoir les ours blancs, les rennes, les renards blancs et bleus, fut le seul aliment dont nos malheureux solitaires eurent à se nourrir pendant le cours de six années. Nous ne voyons pas à la fois toutes nos ressources. La nécessité peut seule aiguiser l'invention. C'est elle qui fécondant par degrés notre esprit, lui fait concevoir des expédiens dont il n'auroit jamais eu l'idée. La vérité de cette observation fut éprouvée par nos matelots en plus d'une cir-

constance. C'étoit peu de manger leur viande sans pain ni sel, dont ils étoient absolument dépourvus, ils étoient réduits à la manger demi crue, parce que leur four n'étoit pas propre à la faire rotir, et que le bois étoit trop précieux par sa rareté, pour allumer du feu hors de la hutte. Pour remédier à cet inconvénient, ils imaginèrent d'exposer à l'air pendant l'été une partie de leurs provisions, et de les suspendre ensuite dans la partie supérieure de la hutte, où la fumée qui s'y élevoit sans cesse, achevoit de les dessécher. Cette viande ainsi préparée, avoit le double avantage de se conserver long-temps, et de leur tenir lieu de pain pour manger avec la viande fraîche, qu'ils n'en trouvoient que meilleure. Le succès de cette expérience ayant rempli parfaitement leurs vues, ils continuèrent de la pratiquer pendant tout le temps de leur séjour dans l'île; et par ce moyen ils conservèrent toujours un fonds suffisant de provisions. Pendant l'été, l'eau ne leur manquoit point, graces à quelques petits ruisseaux qui couloient des rochers; et pendant l'hiver ils s'en procuroient aisément, en fai-

sant fondre de la neige ou de la glace dans leur petit chaudron.

Je vous ai fait observer plus haut qu'ils avoient apporté avec eux un petit sac de farine. Ils en avoient consommé environ la moitié pour leur nourriture. Ils employèrent le reste d'une manière bien différente, mais qui leur fut également utile. Ils n'avoient pas tardé long-temps à sentir la nécessité d'entretenir, sous un climat si froid, un feu continuel, en réfléchissant que s'il venoit malheureusement à s'éteindre, ils n'auroient plus de moyens de le rallumer. Ce n'est pas qu'ils n'eussent un briquet et des pierres à fusil, mais ils manquoient de mèches et d'allumettes. Ils avoient trouvé dans leurs promenades une terre argileuse. Ils s'en servirent pour fabriquer une espèce de lampe, où ils se proposèrent d'entretenir constament de la lumière, en y brûlant la graisse des animaux qu'ils pourroient tuer. Ce fut certainement une idée dont ils eurent bien à s'applaudir; car la privation de la lumière dans un pays où la nuit dure plusieurs mois de suite pendant l'hiver, auroit mis le comble à toutes les misères dont ils étoient accablés.

Tommy ne put s'empêcher d'interrompre ici M. Barlow. Excusez-moi, monsieur, lui dit-il, mais est-ce qu'il y a des pays dans le monde, où il regne une nuit continuelle pendant plusieurs mois de suite ?

M. BARLOW.

Oui, vraiment, il y en a.

TOMMY.

Et comment cela se peut-il faire ?

M. BARLOW.

Comment se peut-il qu'il fasse nuit ici pendant quelques heures à la fin de chaque journée ?

TOMMY.

Comment, monsieur ? c'est que sans doute cela doit naturellement arriver.

M. BARLOW.

C'est ne dire aucune chose, sinon que vous n'en savez pas la raison. Mais n'observez-vous pas ici de différence entre la nuit et le jour ?

TOMMY.

Il y en a une bien grande. Le jour il fait clair, et la nuit il fait obscur.

M. BARLOW.

Et pourquoi fait-il obscur dans la nuit?

TOMMY.

Voilà ce que je ne sais pas.

M. BARLOW.

Est-ce que le soleil brille pendant toutes les nuits?

TOMMY.

Non certainement, monsieur.

M. BARLOW.

Il brille donc seulement pendant quelques-unes, et non pendant les autres.

TOMMY.

Il ne brille jamais dans la nuit.

M. BARLOW.

Et brille-t-il dans le jour?

TOMMY.

Oui, monsieur.

M. BARLOW.

Quoi, chaque jour?

TOMMY.

Oui, chaque jour, excepté seulement que les nuages nous le dérobent quelquefois.

M. BARLOW.

Et que devient-il dans la nuit?

TOMMY.

Il va se coucher, ensorte que nous ne pouvons pas le voir.

M. BARLOW.

Ainsi donc, tant que vous pouvez voir le soleil, il n'est jamais nuit?

TOMMY.

Non, monsieur.

M. BARLOW.

Et tant qu'il demeure couché, jamais il n'est jour?

TOMMY.

C'est la vérité.

M. BARLOW.

Et quand il reparoît?

TOMMY.

Le jour aussitôt recommence. J'ai vu quelquefois le jour naître, et le soleil se lever tout de suite après.

M. BARLOW.

Mais si le soleil ne se levoit pas durant plusieurs mois de suite, qu'arriveroit-il?

TOMMY.

Qu'il feroit nuit pendant tout ce temps.

M. BARLOW.

Voilà précisément le cas où se trou-

vent les pays dont nous parlions tout-à-l'heure.

TOMMY.

Voudriez-vous bien, monsieur, je vous prie, m'en faire connoître la raison ?

M. BARLOW.

Je vous l'expliquerai dans un autre moment. Revenons à nos pauvres matelots.

Ayant donc fabriqué leur lampe, ils la remplirent de graisse de renne, et y allumèrent du linge effilé, dont ils avoient réuni les brins en forme de mèche. Mais ils eurent le chagrin de voir que la graisse fut à peine fondue, que non-seulement elle pénétra l'argile, mais qu'elle filtra même de tous les côtés. Cet inconvénient ne provenoit d'aucune fêlure, mais de ce que la terre étoit trop poreuse. Instruits par cette épreuve, ils fabriquèrent une nouvelle lampe qu'ils laissèrent d'abord sécher entièrement à l'air. Puis ils la firent rougir au feu, et en cet état la plongèrent dans leur chaudron, où ils avoient fait bouillir de la farine détrempée, jusqu'à la consistance d'une colle légère. Cette lampe ayant été soumise à l'essai, ils virent avec une joie inexpri-

mable, qu'elle ne laissoit point échapper la graisse fondue. Par surcroit de précaution, ils trempèrent dans leur colle des morceaux de linge, et les appliquèrent aux parois extérieurs de la lampe. Ils en fabriquèrent ensuite une seconde pour suppléer à la première, en cas d'accident, afin que dans aucun malheur la lumière ne vînt à leur manquer. Ils crurent devoir aussi réserver pour cet usage le peu qui leur restoit de farine.

Comme ils avoient soin de ramasser tous ce que les vagues poussoient sur la côte, ils avoient trouvé parmi des débris quelques bouts de cordage, et une petite quantité d'étoupe, espèce de filasse dont on se sert pour calfater les vaisseaux. Ils eurent ainsi une bonne provision de mèches; et, lorsqu'elle vint à leur manquer, ils y suppléerent avec leurs chemises et les grandes culottes de toile, dont se servent presque tous les paysans de la Russie. Ils entretinrent par ce moyen leur lampe toujours allumée depuis le jour qu'ils l'eurent fabriquée, ce qui arriva peu de temps après leur arrivée dans l'île, jusqu'au moment où ils s'embarquèrent pour leur pays.

Cependant l'hiver approchoit, et leurs souliers, leurs bottes, ainsi que toutes les autres parties de leur habillement, prêts à tomber en lambeaux, alloient les exposer presque nuds à la rigueur du climat. Ils furent donc obligés d'avoir de nouveau recours à cet esprit d'invention, que la nécessité réveille toujours dans les extrêmités de la détresse. Ils avoient une quantité de peaux de rennes et de renards, qui ne leur avoient jusques alors servi que pour leurs lits. Ils pensèrent à en tirer un service plus essentiel. La difficulté principale étoit de savoir comment les tanner. Après avoir délibéré sur ce point, ils imaginèrent la méthode suivante. Ils mirent tremper durant quelques jours leurs peaux dans de l'eau fraiche, pour que le poil pût s'en détacher plus facilement. Ils frottèrent ensuite le cuir humide entre leurs mains, jusqu'à ce qu'il fût presque sec, et alors ils versèrent dessus un peu de graisse de renne fondue, et recommencèrent à le frotter. Au moyen de ce procédé, le cuir devint doux, maniable, onctueux, et propre enfin à tout ce qu'ils en vouloient faire. Les peaux qu'ils

destinoient à leur servir de fourrures, ils ne les firent tremper qu'un jour, uniquement pour les mettre en état d'être travaillées. Ils les préparèrent ensuite de la manière que je viens d'exposer, excepté seulement qu'ils se gardèrent bien d'en faire tomber le poil.

Ils se trouvèrent ainsi pourvus de tout ce qu'il leur falloit pour se faire des vêtemens. Mais alors il se présenta une nouvelle difficulté. Ils n'avoient ni alêne pour percer le cuir de leurs souliers et de leurs bottes, ni aiguilles pour coudre leurs habits. Heureusement il leur restoit encore quelques morceaux de fer, et toute leur industrie pour les fabriquer. Le trou de leur aiguille fut ce qui leur donna le plus d'embarras; mais ils en vinrent à bout avec la pointe de leur couteau qu'ils rendirent bien aiguë, et qu'ils firent ensuite entrer, en frappant, dans le fer lorsqu'il fut rouge. Pour la pointe de l'aiguille, il ne fut pas difficile de la former, en l'aiguisant sur des cailloux. Ils auroient bien voulu pouvoir se forger aussi des ciseaux pour couper le cuir. Mais comment l'entreprendre! Leur couteau du moins servit à cet usage; et quoiqu'il n'y eut parmi

eux ni cordonnier, ni tailleur, ils taillèrent leur cuir et leurs fourrures avec toute la justesse convenable à leurs besoins. Les nerfs des ours et des rennes, qu'ils avoient trouvé le moyen de diviser, comme je l'ai dit ci-dessus, leur tinrent lieu de fil, et, au bout de quelques jours de travail, chacun d'eux se vit pourvu d'un vêtement tout complet.

Tels sont, dit M. Barlow, les principaux détails que j'ai recueillis de cette aventure vraiment extraordinaire. Ils suffisent pour vous montrer tout-à-la-fois à quels étranges accidens les hommes sont exposés, et quelles inventions merveilleuses la nécessité peut suggérer à leur esprit.

TOMMY.

Mais dites-moi, je vous prie, monsieur, que devinrent à la fin ces pauvres gens ?

M. BARLOW.

Après avoir vécu plus de six ans sur cette plage désastreuse, ils virent un jour aborder par hasard un vaisseau, qui voulut bien se charger des trois hommes qui vivoient encore, et les transporta dans leur pays.

TOMMY.

Vous ne parlez que de trois, monsieur. Et qu'étoit devenu le quatrième?

M. BARLOW.

Il avoit été attaqué d'une maladie dangereuse qu'on appelle le scorbut. Comme il étoit d'une humeur indolente, et qu'il ne voulut pas faire l'exercice dont il avoit besoin pour guérir, après avoir langui quelque-temps, il mourut, et fut enterré dans la neige par ses compagnons.

Ils furent interrompus en cet endroit par l'arrivée de Henri, qui revenoit de chez son père, à qui il étoit allé demander du bled pour ensemencer la terre de son ami. Une jeune colombe le suivoit, ramassant fort adroitement avec son bec les grains qu'il laissoit tomber exprès de son mouchoir.

Dans une de ses promenades avec M. Barlow, Henri avoit sauvé cette colombe des serres d'un épervier qui commençoit à la mettre en pièces pour la dévorer. Il avoit pris un soin infini de ses blessures, et l'avoit nourrie chaque jour de ses propres mains. Le pauvre oiseau, qui se trouvoit alors entièrement rétabli, avoit conçu une affec-

si tendre pour son bienfaiteur, qu'il

suivoit tous ses pas, alloit se percher sur son épaule, se tapir dans son sein, et béqueter des miettes de pain sur ses lèvres. Tommy fut extrêmement surpris de les voir si bien ensemble; et il demanda à Henri par quel moyen il avoit su rendre cet oiseau si familier. Henri lui répondit qu'il ne s'étoit point donné de peines particulières pour y parvenir; mais que la pauvre petite créature, ayant reçu de lui des secours pendant qu'elle étoit malade, l'avoit pris d'elle-même en amitié.

En vérité, dit Tommy, cela me paroît bien surprenant; car j'ai toujours vu les oiseaux s'enfuir à tire-d'aîles, dès qu'on les vouloit approcher. Ils sont si sauvages!

M. BARLOW.

Quoi! parce qu'ils s'enfuient? J'imagine que vous prendriez le même parti à l'aspect d'un lion ou d'un tigre.

TOMMY.

Oh, je vous en réponds.

M. BARLOW.

Et cependant vous ne vous croyez pas un animal sauvage?

Tommy ne put s'empêcher de sourire à cette question, et répondit qu'il étoit bien loin d'avoir de lui cette idée.

M. BARLOW.

Vous voyez donc que les animaux ne sont sauvages, comme vous les appellez, que parce qu'ils craignent qu'on ne leur fasse du mal; et il est tout naturel qu'ils s'enfuient par le sentiment de cette crainte. Mais ceux dont vous prendriez soin, et que vous sauriez traiter avec douceur, n'auroient plus peur de vous; au contraire, ils viendroient vous chercher, et vous prendroient en affection.

HENRI.

Ce que vous dites-là, monsieur, est bien vrai; car j'ai vu un petit garçon prendre soin d'un serpent qui vivoit dans le jardin de son père. Lorsqu'on lui donnoit du lait pour déjeûner, il alloit s'asseoir sous un arbre, et se mettoit à siffler. Aussi-tôt le serpent venoit droit à lui, et buvoit sans façon dans son écuelle.

TOMMY.

Et il ne le mordoit pas?

HENRI.

Oh que non! Le petit garçon s'émancipoit quelquefois jusqu'à lui donner de sa cuiller

sur la gueule, lorsqu'il le voyoit manger trop goulument. Jamais le serpent ne l'a mordu.

Tommy fut enchanté de cette conversation. Comme il étoit au fond d'un bon naturel, et qu'il étoit de plus très-curieux de faire des expériences, il voulut, dès ce jour essayer, d'apprivoiser des animaux. En conséquence, il prit un gros morceau de pain et courut chercher dans la campagne quelque sujet à former. Le premier qui s'offrit à ses regards, fut un cochon de lait, qui s'étoit écarté de sa mère, et se rouloit au soleil. Tommy ne crut pas devoir négliger une si belle occasion de faire son apprentissage. Il s'arrêta un moment pour donner à sa physionomie l'expression la plus tendre; puis s'avançant sur la pointe du pied, il appela d'une voix flûtée: Petit! Petit! Petit! mais le petit qui ne comprenoit pas bien exactement ses intentions, au lieu de se laisser amadouer par ces mignardises, se mit à grogner et à s'enfuir. Ingrat, lui cria Tommy, en grossissant tout-à-coup sa voix pateline, est-ce la manière dont tu dois me répondre, lorsque je veux te nourrir? Si tu ne veux pas connoître tes amis, je vais te l'apprendre.

En disant ces mots, il courut vers le fuyard; et d'une main le saisit par la jambe de derrière, pour lui offrir de l'autre main le pain qu'il tenoit. Peu accoutumé à une si étrange contenance, le petit animal se débattoit de toutes ses forces; et ses cris furent si perçans, que la truie, qui n'étoit pas éloignée, accourut à son secours, suivie de la moitié de ses camarades. Tommy, dans le doute si elle seroit contente ou non des civilités qu'il faisoit à son fils, trouva plus sage de lâcher le cochon de lait, qui, cherchant la voie la plus courte pour s'échapper, s'embarrassa malheureusement entre ses jambes, et le fit tomber de toute sa hauteur. Le lieu de la scène étoit un peu plus qu'humide. Aussi Tommy n'eut-il pas à se plaindre de s'être fracassé les os dans sa chûte. Un lit de plume n'auroit pas été si douillet que le bourbier dans lequel il s'étendit. Pour comble d'infortune, au moment où il cherchoit à se relever, la truie vint trébucher étourdiment sur lui, et le fit rouler avec elle dans la fange. La patience, comme on l'a déjà observé, n'étoit pas la vertu naturelle de notre héros. Outré d'indignation de se

voir terrassé par une si vile ennemie, il s'attacha des deux mains à sa queue. Plus elle s'efforçoit de lui échapper, plus il la tirailloit; et plutôt que de lâcher prise, il aima mieux se vautrer à travers toute la marre.

Au milieu de ce grave débat, une troupe d'oies vint justement à passer par le même chemin. La truie, de plus en plus effrayée, et, traînant toujours l'opiniâtre Tommy sur ses talons, se jeta au milieu de la bande, qui se dispersa soudain, en agitant ses lourdes ailes. Il n'y eut qu'un jar d'une force et d'un courage au-dessus du commun de la troupe, qui, voulant se venger de l'alarme qu'on avoit donnée à sa famille, fondit impétueusement sur Tommy; et, reconnoissant une place que sa culotte, en glissant, avoit laissée un peu à découvert, l'assaillit de rudes coups de bec. C'étoit le moment que la fortune attendoit pour changer de parti. Tommy, dont la valeur avoit été jusqu'alors indomptable, se voyant ainsi attaqué à l'improviste par un nouvel ennemi; et, ne connoissant pas encore l'étendue précise de son danger, laissa tout-à-coup la

palme de la victoire s'échapper de ses mains avec la queue de la truie, et joignit ses clameurs lamentables aux criaillemens des oies, et aux grognemens des cochons. Ce triste concert alla retentir jusqu'aux oreilles de M. Barlow, qui, accourant aussi-tôt sur le champ de bataille, trouva son élève dans la situation la plus piteuse qu'on puisse imaginer, tout couvert de boue de la tête aux pieds, les mains et le visage aussi noirs que ceux d'un ramoneur.

Dans quel état vous vois-je, s'écria-t il, après qu'il eut reconnu sa physionomie à travers le masque dont elle étoit chargée.

TOMMY.

Hélas! monsieur, tout cela vient de ce que vous m'avez appris sur la manière d'apprivoiser les animaux, et de m'en faire aimer. Vous en voyez les conséquences.

M. BARLOW.

Si cet accident vous est arrivé pour quelque chose que je vous aie dit, j'en aurai d'autant plus de peine. Mais êtes-vous blessé?

TOMMY.

Non, monsieur, je ne puis pas dire que j'aie beaucoup de mal.

M. BARLOW.

En ce cas là, vous n'avez rien de mieux à faire que d'aller vous débarbouiller. Quand vous serez un peu plus propre, nous pourrons nous entretenir à fond de votre aventure.

A son retour, M. Barlow lui demanda comment s'étoit passé cet évènement; et, lorsqu'il en eut entendu l'histoire: Je suis bien fâché, dit-il, de votre disgrace; mais je ne vois point que j'en aie été la cause. Je ne me souviens point de vous avoir jamais recommandé de saisir les cochons de lait par les pieds de derrière, ni les truies par la queue.

TOMMY.

Il est bien vrai, monsieur; mais vous m'avez dit que de prendre soin des animaux, c'étoit un moyen de s'en faire aimer. C'est pour cela que je voulois donner à manger au cochon de lait.

M. BARLOW.

Voilà de bonnes intentions. Il est dommage que vous vous y soyez pris d'une si étrange manière. Le pauvre animal ne s'attendoit pas d'abord à votre bienveil-

lance. Lorsque vous avez ensuite empoigné sa jambe si brusquement, il avoit encore moins sujet de s'en douter. Je vous demande à vous-même si vous auriez beaucoup de plaisir à un repas où l'on vous tiendroit de force un pied en l'air.

Tommy n'eut pas beaucoup de peine à sentir le ridicule de sa conduite; et M. Barlow reprit ainsi: Tout ce qui vous est arrivé ne vient que de votre étourderie. Avant de lier commerce avec aucun animal, vous devriez d'abord vous instruire de sa nature et de ses dispositions. Autrement vous pourriez éprouver le sort de ce petit garçon qui, voulant attraper indistinctement les mouches, fut piqué jusqu'au vif par une guêpe, ou de celui qui, voyant une couleuvre endormie sur le gazon, la prit pour une anguille, et en fut mordu si cruellement, qu'il faillit lui en coûter la vie.

TOMMY.

Mais, monsieur, Henri vous a parlé d'un petit garçon qui avoit nourri un serpent sans en recevoir jamais aucune morsure?

M. BARLOW.

Cela peut être. Il n'y a presque point d'animaux qui veuillent faire du mal si on ne les attaque, ou s'ils ne sont pressés par la faim. Il en est cependant dont la familiarité est dangereuse; ainsi le meilleur moyen est de ne vous jouer jamais à aucun, sans le connoître parfaitement. Si vous aviez observé ce principe, vous n'auriez jamais eu l'idée de vous mesurer avec une truye, en la tiraillant par la queue. Il est fort heureux pour vous de n'avoir pas fait votre apprentissage sur un animal plus dangereux. Vous auriez pu en être traité comme un tailleur le fut autrefois par un éléphant.

TOMMY.

Oh, monsieur, racontez-moi, je vous prie, cette histoire, pour me consoler de mon infortune. Mais ayez d'abord la bonté de m'apprendre, s'il vous plaît, ce que c'est qu'un éléphant.

M. BARLOW.

L'éléphant est l'animal le plus considérable que nous connoissions sur la terre. Il est plusieurs fois aussi gros qu'un bœuf.

Il croît jusqu'à la hauteur de treize, quatorze pieds, et même davantage. Sa force, comme on l'imagine aisément, est prodigieuse ; mais il est en même temps d'un caractère si doux, qu'il n'attaque jamais les autres animaux, qui vivent dans les forêts où il habite. Il ne mange point de chair. Il se nourrit uniquement d'herbes, de feuilles et de bois tendre. Ce qu'il y a de plus singulier en lui, c'est sa conformation. Vous ne pouvez en prendre une idée, qu'en voyant sa figure dans une estampe où je vous la ferai observer. Son nez est un tuyau creux et de forme ronde, qu'il allonge ou qu'il raccourcit à sa fantaisie, et qu'il est libre de tourner en tout sens. C'est ce qu'on appelle sa trompe. Il la jete autour des branches qu'il veut arracher, et les brise sans effort. Lorsqu'il veut boire, il la plonge dans l'eau, et, en aspirant, il en remplit toute la cavité, puis il la recourbe en-dessous pour la porter à sa bouche, et la décharge dans son gosier. Sa bouche n'est armée, pour broyer sa nourriture, que de huit dents, quatre à la mâchoire inférieure, et quatre à la supérieure ; mais de celle-ci

il sort deux autres dents, qu'on appelle ses défenses, parce qu'elles lui servent à se défendre contre ses ennemis. Elles sont longues de quelques pieds, et un peu recourbées en haut. Ces deux dents, dont nous tirons l'ivoire, sont si fortes qu'elles peuvent renverser les arbres, et percer des murailles.

TOMMY.

Mais, monsieur, puisque cet animal est si grand et si fort, comment est-il possible de le prendre et de le dompter?

M. BARLOW.

Ce seroit effectivement fort difficile, si l'on n'y employoit ceux qui sont déjà apprivoisés.

TOMMY.

Et comment s'y prend-on, je vous prie?

M. BARLOW.

Lorsqu'on a découvert une forêt qui sert de retraite à ces animaux, on y fait une grande enceinte, fermée de tous côtés par une forte palissade. On n'y ménage qu'une entrée avec une porte qu'on laisse ouverte; puis on lâche un éléphant apprivoisé, qui va

chercher l'éléphant sauvage, et l'engage insensiblement à pénétrer avec lui dans l'enceinte. Aussi-tot qu'il y est entré, un homme, qui se tient tout prêt, ferme la porte. L'animal, se trouvant ainsi renfermé, entre en fureur, et cherche à s'échapper en renversant la palissade. On ne lui en donne pas le temps. Deux autres éléphants apprivoisés, qu'on a choisis exprès parmi les plus forts, viennent à lui de chaque côté, le serrent entre eux, et le frappent à grands coups de leur trompe, jusqu'à ce qu'il devienne plus tranquille. Alors un homme s'approche doucement, et lui passe un gros cable à chacun de ses pieds de derrière, et va attacher l'autre bout à des arbres. Le prisonnier demeure en cet état, seul et sans nourriture, pendant quelques jours; et au bout de ce temps, il est devenu si docile, qu'il se laisse conduire sans résistance à la loge qu'on lui a préparée. Il ne faut pas ensuite plus de quinze jours pour le dresser à tous les services qu'on attend de lui.

TOMMY.

Voudriez-vous, maintenant, monsieur, me dire ce que l'éléphant fit au tailleur?

M. BARLOW.

A Surate, ville de l'Inde, où les éléphans servent aux mêmes emplois que les chevaux en Europe, il y avoit un tailleur qui travailloit sur son établi, près de l'endroit où l'on menoit chaque jour boire ces animaux. Il avoit pris l'un d'eux en amitié ; et toutes les fois qu'il le voyoit passer devant sa porte, il avoit coutume de lui donner quelque chose à manger. Un jour que l'éléphant étoit venu, comme à l'ordinaire, présenter sa trompe à la fenêtre pour recevoir sa petite ration, le tailleur, qui s'ennuyoit apparemment de cette visite, au lieu de lui faire ses présens accoutumés, imagina de le piquer de son aiguille. L'éléphant retira sa trompe ; et, sans montrer aucun signe de ressentiment, il continua sa route, et alla boire avec ses compagnons. Mais, après avoir appaisé sa soif, il ramassa dans sa trompe toute l'eau qu'elle pouvoit contenir ; et, lorsqu'il repassa devant la boutique du tailleur, il lui déchargea toute son eau sur le visage, avec tant de violence, qu'il faillit le suffoquer. L'ingrat n'avoit-il pas bien mérité cette peine, pour avoir violé

si indignement les devoirs de l'amitié? Il la méritoit sans doute, répondit Henri; et je trouve l'éléphant bien généreux de s'être contenté de cette vengeance, lorsqu'il n'avoit qu'à allonger sa trompe pour le saisir et l'étouffer. Il me semble que c'est une grande honte pour les hommes, que de traiter cruellement des animaux qui leur témoignent de la confiance et de l'affection.

Vous avez raison, réprit M. Barlow, et je me rappelle une autre histoire d'éléphant, qui est encore plus extraordinaire, si le récit en est véritable.

Un éléphant, dans un excès de colère, auquel ces animaux sont sujets, venoit d'écraser sous les pieds son conducteur. La femme et les enfans du malheureux, craignant le même sort pour eux-mêmes, se mirent à fuir de toute leur vîtesse pour échapper à l'éléphant. Il étoit près de les atteindre lorsque la femme, s'étant retournée brusquement, mit devant lui l'enfant qu'elle portoit dans ses bras, en lui criant: Ingrat, tu veux donc nous détruire, nous qui depuis tant d'années avons pris soin de te nourrir? Puisque tu viens de tuer mon

mari, ôte-moi donc la vie ainsi qu'à ces pauvres enfans. L'éléphant s'arrêta tout-à-coup, oublia sa fureur; et, comme s'il eut été touché de regret, au lieu d'écraser les enfans sous ses pieds, il prit l'aîné avec sa trompe, le posa sur son cou, l'adopta pour conducteur, et n'en voulut point souffrir d'autre depuis ce moment.

Tommy remercia M. Barlow de ses deux jolies histoires, et lui promit d'être à l'avenir plus doux et plus avisé dans sa conduite envers les animaux.

Le lendemain il descendit de bonne heure dans le jardin, pour y semer, sur un carreau de terre préparé dès la veille, le bled que Henri lui avoit apporté. Son ami le secondoit dans cette opération, et l'aidoit de ses avis. Lorsqu'ils eurent fini leur ouvrage, Tommy prenant la parole: Écoute, Henry, lui dit-il, as-tu jamais entendu l'histoire de ces hommes qui furent obligés de vivre pendant six ans dans un vilain pays, où il n'y a que de la neige et de la glace, et des ours affamés, toujours prêts à vous dévorer?

HENRI.

Oui, mon ami, M. Barlow me l'a donnée à lire cet hiver.

TOMMY.

Et tu n'as pas été bien épouvanté de cette aventure ?

HENRI.

Épouvanté, c'est un peu fort.

TOMMY.

Comment ! est-ce que tu aimerois à vivre dans ce pays-là ?

HENRI.

Non certainement. Je me trouve fort heureux d'être né dans un pays comme le nôtre, où l'on ne souffre que rarement de grands froids et de grandes chaleurs. Mais je crois aussi qu'un homme doit savoir supporter avec patience tout ce qui lui arrive dans ce monde.

TOMMY.

Ne mourrois-tu pas de désespoir si tu étois abandonné dans une si affreuse contrée ?

HENRI.

Je serois sûrement bien chagrin, si je m'y trouvois tout seul, d'autant mieux que

je ne suis encore ni assez grand, ni assez fort pour me défendre contre des ours. Mais j'aurois beau me désespérer, cela ne me serviroit de rien. Il seroit, je crois, plus sage de chercher à faire quelque chose pour me secourir moi-même.

TOMMY.

Cela vaudroit mieux, sans doute; mais que ferois-tu?

HENRI.

Je travaillerois d'abord à me bâtir une maison, si je pouvois trouver des matériaux.

TOMMY.

Mais pour bâtir une maison, il faut, ce me semble, un grand nombre d'ouvriers.

HENRI.

Oui bien, si c'étoit une maison comme celle de ton père. Les maisons qu'habitent les paysans, ne demandent pas tant de façon.

TOMMY.

Aussi sont-elles petites, mal-propres et vilaines. J'aurois peur d'y tomber malade, et d'y mourir.

HENRI.

Tu vois cependant que les pauvres ont pour le moins autant de force et de santé que les riches.

TOMMY.

Malgré tout cela, je ne voudrois pas y demeurer.

HENRI.

Tu en parles bien à ton aise. Et si tu n'en avois pas d'autre ? N'aimerois tu pas mieux encore habiter une cabane, que de rester exposé aux injures de l'air ?

TOMMY.

Il est vrai ; mais une cabane même, comment pourrois-tu la faire ?

HENRI.

Il ne me faudroit que des arbres et une hache.

TOMMY.

Oui da !

HENRI.

J'irois couper de grosses branches, et je les planterois dans la terre l'une près de l'autre.

TOMMY.

Ensuite ?

HENRI.

Je couperois d'autres branches plus menues, et celles-là, je les entrelacerois dans les grosses.

TOMMY.

Et comment?

HENRI.

Tiens, à peu près comme ces claies que je te fis remarquer l'autre jour, dont on se sert pour enfermer les troupeaux lorsqu'on les fait parquer.

TOMMY.

Et tu crois que cette cabane seroit assez close, pour te garantir du vent et du froid?

HENRI.

Attends-donc. Tu ne me donnes pas le emps. Il faut que je la revête en dedans et n dehors d'une couche d'argille.

TOMMY.

Et qu'est ce que l'argille?

HENRI.

C'est une terre grasse qui s'attache aux ouliers lorsqu'on marche dessus et qui este aux mains lorsqu'on la pétrit. Elle me erviroit à faire une bonne muraille.

TOMMY.

Je n'aurois jamais imaginé qu'il fût si aisé de se bâtir une maison. Et tu penses qu'on pourroit y habiter ?

HENRI.

Si je le crois ? il y a ici beaucoup de gens qui en ont de pareilles, et j'ai oui dire qu'il n'y en avoit pas d'autres dans plusieurs parties du monde.

TOMMY.

Je voudrois bien essayer d'en faire une. Toi et moi, par exemple, pourrions-nous en venir à bout ?

HENRI.

Qui nous en empêcheroit ? Nous avons une petite hache à la maison. Pour le bois et l'argille, ils ne nous manqueront pas.

M. Barlow arriva près d'eux en ce moment. Il venoit les appeller pour faire leur lecture de la matinée. Il dit à Tommy que, puisqu'ils avoient tant parlé d'humanité envers les animaux, il avoit choisi une fort jolie histoire, où il en étoit question ; et il l'invita à venir la lire lui-même.

Je le veux bien, monsieur, répondit Tommy, car je commence à aimer beau-

coup la lecture. Il me semble que depuis que j'ai appris à lire, je me trouve plus heureux. Je puis prendre du plaisir à ma volonté.

Je suis bien aise, réprit M. Barlow, que vous commenciez à le sentir. Un gentilhomme, puisque vous en aimez si fort le titre, peut goûter plus particulièrement que les autres cet avantage, parce qu'il a plus de temps à sa disposition. S'il veut s'élever au-dessus du reste des hommes, ne vaut-il pas mieux qu'il cherche à s'en distinguer par ses lumières que par de beaux habits, ou d'autres bagatelles, que ceux qui sont en état de les acheter peuvent avoir aussi bien que lui?

Tommy convint de la vérité de cette réflexion; et, s'étant assis entre M. Barlow et son ami, il se mit à lire d'une voix claire et distincte l'histoire suivante.

L'ENFANT DE BON NATUREL.

Le petit Collins sortit un jour de bonne heure, pour aller porter une lettre de son père dans un village éloigné de près de deux lieues de celui qu'il habitoit. Comme il ne devoit rentrer que le soir, il prit dans un panier les provisions dont il avoit besoin pour se nourrir pendant la journée. Il marchoit à grands pas, en chantant d'une voix joyeuse, lorsqu'un pauvre chien vint à sa rencontre d'un air triste et suppliant. Collins ne fit pas d'abord grande attention à sa contenance; mais, comprenant bientôt à ses cris plaintifs, et aux mouvemens de sa queue, qu'il étoit tourmenté par la faim, et qu'il le prioit de prendre pitié de ses souffrances, il lui dit, en le caressant: mon pauvre ami, tu parois tout languissant de foiblesse; mais, si je te donne de mon pain, je me trouverai ce soir comme toi. Cependant tu souffres en ce moment; et moi, qui viens de déjeûner, je n'ai pas à présent de besoin: tiens, tiens, voici de quoi te soutenir. En disant ces mots, il lui donna un

morceau de pain. Le chien se mit à le dévorer, comme s'il n'eût rien mangé depuis quinze jours ; et, lorsque son bienfaiteur reprit sa marche, il le suivit en cabriolant autour de lui, avec les plus tendres témoignages de reconnoissance et d'affection.

A un mille environ plus loin, Collins entendit des hennissemens. Il tourna la tête vers la prairie qui étoit à sa droite, et il vit un cheval, qui, en tournant autour d'un arbre auquel il étoit attaché, s'étoit si bien embarrassé dans son licol, qu'il étoit prêt à étouffer. Plus il se débattoit, et plus la corde serroit ses nœuds. Le premier mouvement de Collins fut de courir à son secours : mais, se dit-il à lui-même, si je m'arrête ainsi à chaque pas, j'ai bien peur que la nuit ne vienne avant que j'aie fait ma commission ; et l'on dit qu'il y a des bandes de voleurs dans le voisinage. Il ne faut pourtant pas laisser périr cette pauvre créature. Il se mit aussi-tôt à courir vers le cheval, et s'arrêta à une certaine distance, pour le flatter de la voix avant d'arriver jusqu'à lui, de peur qu'il ne fût trop effarouché. S'approchant ensuite tout doucement, après

avoir posé son panier à terre, il prit la bête par le licol; et, la faisant tourner en sens contraire autour de l'arbre, il parvint à la dégager. Le cheval, tout joyeux de respirer avec plus d'aisance, fit trois ou quatre soubresauts en l'honneur de son libérateur.

Collins venoit à peine de sortir de la prairie, qu'il arriva sur le bord d'un étang; et le premier objet qu'il aperçut, fut un vieillard à barbe blanche, debout au milieu de l'eau. Que faites-vous donc là, bon homme, lui cria-t-il? Est-ce que vous ne pouvez pas sortir de cet endroit dangereux? Hélas! non, répondit le vieillard. Secourez-moi, je vous en supplie, mon petit monsieur, ou ma petite demoiselle, car je ne sais qui vous êtes, quoique je connoisse bien à votre voix que vous êtes un enfant. Je suis tombé dans cette pièce d'eau, et je ne sais comment en sortir parce que je suis aveugle. Je n'ose faire aucun mouvement de peur de me noyer. Attendez, attendez, mon ami, repartit Collins. Quand je devrois me mouiller jusqu'aux os, je tâcherai de vous tirer de peine. Jetez-moi seulement votre bâton. L'aveugle alors jeta son bâton du côté d'où

il entendoit venir la voix. Collins le ramassa; et, après avoir en un clin-d'œil dépouillé ses habits, il entra tout de suite dans l'eau, tâtonnant avec son bâton devant lui, de peur de descendre dans un endroit trop profond. Il parvint bientôt jusqu'au pauvre malheureux, le prit par la main, et le ramena sur le bord. L'aveugle lui donna mille bénédictions, et le pria de le conduire au soleil pour sécher un peu ses hardes. Puis il lui dit de ne plus se mettre en peine sur son compte, et qu'il tâcheroit de trouver son chemin. Collins reprit alors ses vêtemens qu'il avoit laissés sur l'herbe, et se mit à marcher aussi vîte qu'il lui fut possible, afin de pouvoir être de retour avant la nuit. Il n'avoit pas fait encore deux cents pas, qu'il aperçut un pauvre matelot qui n'avoit plus de jambes, et qui se traînoit sur des béquilles. Que dieu soit avec vous, mon petit garçon, lui cria le matelot! Je me suis trouvé en plusieurs combats contre nos ennemis pour défendre la patrie; mais à présent je suis estropié, comme vous voyez, et je n'ai ni pain ni argent, quoique je meure de faim. Collins ne put résister à l'inclination

qu'il se sentoit à le secourir, et lui donna le reste de ses provisions, en lui disant: Tenez, mon pauvre ami, je ne puis vous donner de l'argent, mais voilà mon pain, et un morceau de lard. C'est tout ce que j'ai, autrement vous en auriez davantage. Je ne vous demande qu'une chose, c'est de conduire jusqu'au premier village un pauvre aveugle que vous trouverez là-bas occupé à sécher ses habits au soleil : il va heureusement du même côté que vous. Allez, je vous en prie, j'aurois peur qu'il ne se perdît dans la campagne. J'y vais, j'y vais, répondit l'invalide. Quand je ne saurois pas que nous devons nous secourir les uns les autres, vous m'en auriez donné la leçon. Collins plus tranquille continua sa marche jusqu'à l'endroit où il avoit dessein d'aller. Il eut bientôt rempli sa commission, et il s'en retourna vers son village avec toute la diligence dont il étoit capable. Cependant, avant qu'il eût fait la moitié du chemin, la nuit commença à devenir obscure. Le pauvre enfant, croyant abréger sa route en prenant un chemin de traverse, se trouva tout-à-coup au milieu d'un bois, où il erra long-

temps sans pouvoir découvrir une route pour en sortir. Enfin, épuisé de fatigue, et mourant de besoin, il fut pris d'une si grande foiblesse, qu'il lui fut impossible d'aller plus avant. Il tomba au pied d'un arbre, et resta dans cette fâcheuse situation jusqu'à ce que le petit chien qui ne l'avoit pas quitté, vint à lui en remuant la queue, et tenant à sa gueule un paquet, qui faisoit du bruit en traînant sur les feuilles séches. Collins le prit, et vit que c'étoit un mouchoir proprement attaché avec des épingles, qu'un voyageur avoit sans doute laissé tomber en traversant le bois. Il se hâta de l'ouvrir, et il y trouva un morceau de saucisson et du pain, qu'il se mit à manger de grand appétit, sans oublier pourtant son fidèle compagnon de voyage. Ce léger repas rétablit un peu ses forces; et il se leva en disant au petit animal: si je t'ai donné à déeûner, tu me donnes à souper. Je vois qu'un bienfait n'est jamais perdu, même orsqu'on le rend à un chien. Il voulut encore chercher à sortir du bois, mais ce fut nutilement. Il ne fit que se déchirer les ambes à travers les broussailles; et peu s'en

fallut qu'il n'allât tomber dans un bourbier, où il en auroit eu jusqu'aux oreilles. Il alloit s'abandonner peut-être au désespoir, lorsque la lune qui s'élèvoit à l'horison, lui fit voir, à travers les arbres, qu'il n'étoit pas fort éloigné de la prairie qu'il avoit traversée le matin. Il courut aussi-tôt de ce côté, et reconnut bientôt le même cheval qu'il avoit empêché de s'étrangler avec son licol. Puisque je l'ai secouru, dit-il, je puis bien à mon tour lui demander un bon office. Je n'ai qu'à monter sur son dos, et il me conduira jusqu'au bout de la prairie : ce sera autant de gagné sur la marche, car je n'en puis plus de lassitude. En disant ces mots, il alla vers le cheval, qui le laissa monter sur sa croupe sans regimber, comme s'il eût reconnu la voix et les caresses de son libérateur. Il le porta légèrement l'espace d'environ deux milles jusques à l'entrée d'un sentier, où Collins ne manqua pas de se reconnoître, parce qu'il menoit tout droit au village. Il descendit alors de sa monture, qui regagna la prairie; et Collins en la voyant partir, se dit à lui-même : si je n'avois pas sauvé la vie à ce pauvre animal, je

ne l'aurois pas trouvé tout à point, pour me porter dans la fatigue où j'étois. Graces au ciel, me voilà tout près de chez moi. Il y aura bien du malheur si je n'y suis rendu dans un quart-d'heure. Hélas! le pauvre enfant! il se croyoit au bout de ses disgraces; mais il avoit encore un bien plus grand danger à courir. A peine avoit-il fait quelques pas dans le sentier, qui en ce moment étoit fort solitaire, que deux hommes, cachés derrière les arbres, coururent à lui, et l'arrêtèrent par le collet. Ils alloient se mettre en devoir de le dépouiller de ses habits: mais le petit chien mordit la jambe de l'un de ces voleurs avec tant de force, qu'il le contraignit d'abandonner sa proie, pour se mettre en défense contre lui. Au même instant on entendit une voix de tonnerre qui crioit: Où sont ces coquins, que nous les assommions? Ce qui effraya tellement l'autre voleur, qu'il lâcha prise pour se sauver, et son compagnon le suivit. Collins à qui la frayeur alloit faire perdre l'usage de ses sens, ranimé tout-à-coup par ce secours imprévu, leva les yeux, et vit que c'étoit le pauvre matelot à qui il avoit donné son di-

ner, et qui étoit porté sur les épaules de l'aveugle qu'il avoit sauvé du milieu des eaux. Eh quoi, c'est vous, mon petit ami, lui dit l'invalide en lui tendant les bras! Que je suis heureux d'en avoir cru ce que me disoit mon cœur! J'ai vu passer tout-à-l'heure ces deux hommes, qui parloient tout bas de dépouiller un enfant qu'ils savoient devoir revenir par ce chemin. Il m'a semblé vous reconnoître au signalement qu'ils en faisoient. J'aurois voulu voler pour vous défendre. Mais, hélas! maudites béquilles! Je n'aurois jamais pu arriver assez vîte, si le bon aveugle, que vous m'aviez donné à conduire, ne m'eût proposé de me porter sur son dos. Vous nous voyez transportés de joie d'avoir pu vous sauver, en reconnoissance de ce que vous avez fait pour nous. Allons, mets-moi vîte à terre, Barnaby, que j'embrasse ce cher enfant. Et moi aussi, ajouta l'aveugle, que je le presse contre mon cœur, puisque je ne peux le voir. Collins se jeta dans leurs bras, et les remercia avec la plus vive tendresse du grand service qu'ils venoient de lui rendre. Il les pria de venir avec lui à la maison de

son père, qui seroit charmé de voir les libérateurs de son fils. Il les reçut en effet avec une joie extrême, les retint à souper et à coucher, et les mit en fonds le lendemain pour continuer gaiement leur voyage. Pour le petit chien, Collins en prit soin aussi long-temps qu'il vécut; et jamais il n'oublia la nécessité de faire du bien aux autres, si nous voulons qu'ils nous en fassent à leur tour.

En vérité, s'écria Tommy, en achevant sa lecture, je suis bien enchanté de cette histoire. Je ne serois point surpris qu'elle fût véritable. J'ai observé que tout ici, jusqu'aux animaux, semble aimer mon ami Sandford, parce qu'il est obligeant pour tout le monde. Je fus bien étonné, l'autre jour, de voir ce grand chien de notre voisin, qui semble toujours prêt à me mordre, venir à lui en rampant sur son ventre, et lui lécher les mains. Cela me fit souvenir de l'histoire d'Androclès et du Lion. Ce chien, répondit M. Barlow, vous aimera bientôt vous-même, si vous lui faites en passant quelques amitiés, car rien n'égale la reconnoissance et la sagacité de ces animaux. Mais

puisque vous venez de lire l'histoire d'un enfant de bon naturel, Henri va vous en lire une d'un enfant qui avoit un caractère bien opposé. Henri prit alors le livre, et lut l'histoire suivante.

L'ENFANT DE MAUVAIS NATUREL.

Il y avoit une fois un petit garçon, nommé Roberts, dont le père, malheureusement trop occupé du travail de plusieurs champs qu'il tenoit à ferme, avoit négligé de veiller à son éducation, et de le corriger de ses défauts. Par un triste effet de cette négligence, Roberts, qui, avec des soins attentifs, auroit pu devenir un enfant aimable et intéressant, devint au contraire hargneux, querelleur, et insupportable à tout le monde. Il lui arriva plus d'une fois d'être rudement battu pour ses impertinences, par des enfans plus grands que lui, souvent même par d'autres qui n'étoient pas si grands. Car, quoiqu'il fut toujours prêt à faire des malices, sa poltronnerie lui ôtoit la moitié de ses forces; et son grand prin-

cipe étoit qu'il ne falloit pas tant se confier à ses poings qu'à ses talons.

Il avoit élevé un jeune dogue, qui lui retraçoit l'image parfaite de son caractère. Léopard, c'étoit son nom, étoit bien l'animal le plus brouillon et le plus turbulent dont on puisse avoir l'idée. Il ne couroit point de cheval à son côté, qu'il ne se jetât entre ses jambes, aboyant après lui, jusqu'à perdre haleine. Il se plaisoit à porter le trouble au milieu des troupeaux qu'il rencontroit sur sa route ; et il ne tenoit qu'aux pauvres brebis de le prendre pour un loup, aux violentes morsures qu'elles en recevoient. Pour les voisins, ils aimoient mieux prendre un détour, que de passer devant la maison. Je vous laisse maintenant à juger vous-mêmes, si tous ces procédés de la bête et de l'enfant étoient capables de bien disposer en leur faveur les honnêtes habitans du village.

Le père de Roberts étoit un jour sorti de bonne heure, pour aller travailler jusqu'au soir dans une pièce de terre assez éloignée. Il avoit bien recommandé à son fils de ne pas s'écarter de la maison. Mais il en étoit

à peine sorti, que Roberts imagina de profiter de son absence, pour faire une de ses escapades ordinaines. Il prit un morceau de viande froide et du pain, et, ayant appelé son dogue Léopard, ils se mirent tous deux en campagne. Au bout d'une demi-heure de marche, il trouva un petit berger qui poussoit un troupeau de moutons vers une porte où il vouloit les faire entrer. Mon ami, lui cria le petit berger, arrêtez un moment, je vous prie, et retenez votre chien auprès de vous, de peur d'effaroucher mes moutons. Oh oui, vraiment, lui répondit Roberts, j'ai bien le temps d'attendre ici toute la matinée, jusqu'à ce que tes bêtes et toi, vous ayez défilé. Ne t'en mets pas en peine, je saurai bien me faire mon chemin, je n'ai besoin que d'un seul mot : pille, pille, Léopard. Léopard, à ce cri de guerre, se précipita tout au travers de la troupe effarée, aboyant à plein gosier, et mordant impitoyablement à droite et à gauche les tristes moutons, qui se dispersèrent de tous côtés, en poussant des bêlemens lamentables. Excité de plus en plus par son maître, Léopard trouvoit un cruel

plaisir à redoubler ce désordre : mais son triomphe ne fut pas de longue durée. S'étant avisé d'attaquer un vieux bélier, qui avoit à lui seul plus de courage que tout le reste ensemble de la troupe, celui-ci, au lieu de s'enfuir, soutint bravement l'attaque, et donna un coup de tête si violent à son ennemi, qu'il le renversa les quatre jambes en l'air : puis, se jetant aussi-tôt sur lui, et le travaillant vigoureusement de ses cornes, il l'obligea de s'enfuir à demi-éreinté. Le mauvais petit garçon, qui n'étoit capable d'aimer rien au monde, s'étoit bien diverti de la frayeur du troupeau ; mais la mésaventure de son chien lui sembla plus plaisante encore. Il en auroit ri plus longtemps, si le petit berger, perdant à la fin patience, n'eût pris un caillou, qu'il lui lança rudement à la poitrine. Roberts se mit alors à crier presque aussi fort que Léopard. Cependant, voyant venir à lui un homme qu'il imagina être le propriétaire du troupeau, il crut qu'il étoit de la prudence de suspendre ses clameurs, pour s'esquiver à toutes jambes à travers un taillis fourré.

Il ne se fut pas plutôt mis en sûreté, que la douleur du coup qu'il avoit reçu, s'étant un peu calmée, mille dispositions malicieuses se réveillerent à la fois dans son esprit ; et il ne songea plus qu'à les satisfaire à la première occasion. Elle ne tarda pas long-temps à se présenter. En sortant du bois, il aperçut une petite fille assise sur une pierre, avec un grand pot de lait à ses pieds. Ah! vous venez bien à propos, lui cria-t-elle, en le voyant. Aidez-moi, je vous prie, à charger ce pot sur ma tête. Ma mère m'a envoyé chercher du lait à un mille d'ici ; et je me suis sentie si fatiguée qu'il a fallu m'arrêter un moment pour me reposer. Mais il commence à se faire tard. Si je ne retourne au plutôt à la maison, ma mère sera fâchée contre moi ; et de plus nous courons le risque de n'avoir pas de gâteau au ris à notre dîner.

ROBERTS.

Oh, ce seroit dommage. Vous aimez donc bien le gâteau au ris, mamselle ?

LA PETITE FILLE.

Ah, si je l'aime! Vous me faites venir l'eau à la bouche, rien que de m'en parler.

Et puis ce n'est pas pour moi seule que je m'en réjouis.

ROBERTS.

Et pour qui donc encore, s'il vous plaît?

LA PETITE FILLE.

C'est que mon grand père Arthur, et mon oncle Williams doivent venir dîner à la maison, avec toute leur famille; et je serai bien aise de régaler mes petits cousins.

ROBERTS.

Voilà un repas qui promet d'être fort joyeux.

LA PETITE FILLE.

Oh! je vous en réponds. Nous allons tous nous divertir comme des gens de noces. Mais le temps presse. Aidez-moi, je vous prie, à charger mon pot au lait: je vous en serai bien obligée. Voulez-vous, mon petit ami?

ROBERTS.

C'est de tout mon cœur. J'aime que les petites demoiselles se réjouissent.

Il prit aussi-tôt le pot au lait par les deux anses, et le mit sur la tête de la petite fille, au-dessus du coussinet qu'elle avoit fait avec son mouchoir. Mais, au moment où elle le-

voit une de ses mains pour le tenir, il fit comme si une pierre l'eût fait trébucher; et donnant une secousse à la pauvre enfant, il lui fit perdre l'équilibre; et le pot au lait tomba à ses pieds. Elle se mit à crier et à verser un torrent de larmes; mais le méchant petit garçon s'en alla, riant à gorge déployée, en lui disant: adieu, mamselle, mes complimens, je vous prie, à votre grand-père Arthur, et à votre oncle Williams. N'oubliez pas sur-tout de donner du gâteau au ris à vos petits cousins.

Encouragé par le succès de cette odieuse malice, faite si lâchement à une petite fille, qui n'étoit pas en état de lui résister, il marcha vers une pelouse, où il voyoit de loin de petits garçons s'amuser à pousser une balle. C'étoit moins pour se divertir dans leur société, que pour leur jouer quelque mauvais tour. Il les pria d'une manière hypocrite de le mettre de leur partie. Ceux-ci ne demandoient pas mieux que d'avoir un nouveau compagnon, et ils le reçurent volontiers. Il joua d'abord de bonne intelligence avec eux. Mais quand ce fut à lui de pousser la balle, au lieu de la jeter du côté

té qu'il falloit, il l'envoya, comme par maladresse, dans un fossé bourbeux, qui étoit à quelque distance. Les petits garçons y coururent avec empressement pour savoir ce qu'elle étoit devenue. Roberts attendit qu'ils fussent tous sur le bord du fossé. Alors, passant en cachette derrière eux, il en poussa un violemment contre son voisin, qui se renversa sur un autre, et celui-ci sur le reste de la troupe qui étoit immédiatement sur le bord; ensorte qu'en voulant se retenir les uns les autres, ils tombèrent tous ensemble dans le fossé. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'ils vinrent à bout d'en sortir, couverts de fange des pieds jusqu'à la tête. Leur premier mouvement fut de se réunir contre leur ennemi commun, pour le punir de son indigne conduite. Mais Léopard, se mettant devant son maître, leur montra les dents avec tant de furie, qu'ils furent obligés de renoncer à leur juste vengeance; et Roberts fit ainsi retraite, avec la cruelle joie d'avoir commis impunément une nouvelle méchanceté.

Le premier objet qu'il rencontra ensuite sur sa route, fut un pauvre âne, qui pais-

soit fort tranquillement dans une prairie. Roberts voyant qu'il n'y avoit personne pour prendre sa défense, résolut d'en faire une victime de son mauvais cœur. Il alla couper un gros paquet d'épines, qu'il attacha sous la queue du paisible animal; et, détachant aussi-tôt Léopard à ses trousses, il l'anima de la voix à le poursuivre. Léopard n'avoit pas besoin de ces encouragemens pour mal-faire. Il couroit de toutes ses forces, aboyant après le pauvre animal, lorsque celui-ci, qui sentoit sur ses jambes de derrière la chaleur de la gueule fumante de son ennemi, lui détacha si à propos une ruade au milieu du front, qu'il fut renversé roide mort sur la place. Roberts n'avoit d'autre attachement pour son chien, que celui qu'un méchant peut avoir pour le complice de ses méchancetés. Ainsi il ne fut pas fort sensible à cette perte; et il se remit en marche pour s'en retourner chez lui, avec le dessein de tenter, chemin faisant, d'autres expéditions.

Il se présenta bientôt à ses regards un verger, où l'on voyoit les arbres plier sous le poids des plus beaux fruits. Ils n'étoient

défendus des insultes des passans que par une haie, qui auroit paru trop fourrée à un autre, mais que Robert ne désespéra pas de pénétrer. Il fit tant avec les pieds et les mains, qu'il vint à bout de se pratiquer une ouverture assez grande pour s'y glisser en rampant. Après avoir ainsi fait son entrée dans la place, il mesuroit déjà des yeux le plus bel arbre pour l'escalader, lorsqu'il entendit venir à lui un gros chien, qui remplissoit l'air d'aboiemens effroyables. La frayeur lui fit regagner précipitamment le trou qu'il venoit de s'ouvrir. Il y avoit heureusement passé la moitié de son corps; mais le chien qui survint aussi-tôt, le saisit à belles dents par le pan de son habit, et le tint ainsi en arrêt, accroupi et pelotonné sur lui-même, jusqu'à l'arrivée du fermier. Ha, c'est toi, petit voleur, lui cria celui-ci! Te voilà donc pris à la fin! Tu croyois pouvoir venir tous les jours me voler mes pommes sans être découvert! Qu'en penses-tu maintenant? Tu vas me payer une fois pour toutes. Il fit alors lâcher prise à son chien, qui n'en vouloit guère démordre; mais, retenant son voleur par le pied,

et, le trouvant dans la posture la plus favorable à ses vues, il se mit à le frapper rudement avec un fouet qu'il tenoit à la main. Roberts eut beau demander grace, en protestant que c'étoit pour la première fois, le fermier, qui prenoit cette excuse pour un mensonge, n'en fut que plus vivement irrité, et lui demanda comment il s'appeloit, et où demeuroit son père. Il fallut bien dire son nom ; et lorsque le fermier l'entendit: Quoi, s'écria-t-il, tu es ce coquin qui fait des malices à tout le pays! Ne seroit-ce pas toi qui as effarouché ce matin mon troupeau, malgré les prières de mon fils, ce qui nous a donné tant de peine pour le rassembler? Voyons, voyons ta scélérate figure. Oui effectivement, je te reconnois. Tu m'as échappé tout-à-l'heure; mais je te tiens bien à présent. En disant ces mots, il recommença à le battre encore plus fort qu'auparavant, en dépit de tous ses cris. Enfin, lorsqu'il crut l'avoir assez puni, il le fit repasser à coups de pied par son trou, et lui dit qu'il revint encore effrayer ses moutons et voler ses pommes, s'il trouvoit
 récompense de son goût. Roberts s'en

alla poussant des cris de rage, et versant des larmes de désespoir. Il sentit alors qu'il ne faut pas se flatter d'offenser long-temps les autres impunément. Cette dure leçon lui fit prendre le parti de s'en retourner tranquillement chez lui; mais il n'avoit pas encore reçu la peine de toutes ses mauvaises actions de la journée. Au moment où il tournoit le coin d'un petit sentier qui alloit aboutir à une prairie, il se trouva tout-à-coup au milieu de cette troupe d'enfans avec lesquels il en avoit si mal agi sur le bord du fossé. Ils poussèrent tous un cri de joie en voyant leur ennemi livré à leur vengeance sans le secours de son chien. Ils commencèrent à le persécuter de mille différentes manières. L'un lui tiroit les cheveux, un autre lui pinçoit les oreilles, celui-ci lui houspilloit les jambes avec son mouchoir, celui-là lui jetoit au visage des poignées de boue. En vain Roberts voulut prendre son recours ordinaire dans la fuite; ils le suivoient en l'accablant de huées et d'une grêle de cailloux. Au milieu de ce cruel embarras, il vint à passer auprès du pauvre âne qu'il avoit tourmenté si mé-

chamment, et qui portoit encore sous sa queue le paquet d'épines. Roberts, dans l'espérance de se dérober plus promptement à ses ennemis, s'élança lestement sur son dos. Il n'eut pas besoin de presser sa course. Effrayé des cris des enfans, l'âne se mit à trotter de toutes ses jambes ; et Roberts se vit bientôt hors de la portée de ses persécuteurs. Mais il n'eut pas beaucoup de sujet de se féliciter de sa fuite : car, lorsqu'il voulut arrêter son coursier, le pauvre animal, qui se sentoit toujours aiguillonné par les épines, ne fit que redoubler de vitesse, emportant Roberts à travers les ronces et les branches qui lui déchiroient le visage. Enfin, il ne s'arrêta que devant la porte de son écurie; et il se mit alors à bondir et à ruer avec tant de furie, que Roberts fut jeté à terre, et se cassa la jambe dans sa chute. Ses cris désespérés firent aussi-tôt accourir tous les habitans d'une maison voisine, parmi lesquels se trouvoit la petite fille dont il avoit cassé le pot au lait. Heureusement pour lui, elle étoit d'un aussi bon naturel que le sien étoit méchant. Bien loin d'insulter à son infortune, elle et

ses petits cousins en prirent pitié ; et ils aidèrent leurs parens à le transporter et à le mettre au lit. C'est là que le malheureux Roberts eut tout le loisir de faire réflexion sur sa mauvaise conduite, qui, dans l'espace d'un seul jour, venoit de lui attirer tant de maux : et il se promit bien à lui-même que s'il pouvoit se rétablir de son accident, il seroit aussi empressé de faire le bien, qu'il l'avoit été jusqu'alors de commettre toute espèce de méchancetés.

Lorsque l'histoire fut achevée, Tommy dit, qu'il étoit bien singulier de voir combien les deux enfans avoient eu des aventures diverses. Le premier étoit d'un bon caractère, et tout ce qu'il rencontroit, se déclaroit son ami, et lui faisoit du bien. L'autre, qui étoit d'un méchant naturel, se faisoit un ennemi de tout le monde, et ne trouvoit que des disgraces et des malheurs. Personne n'avoit eu de pitié pour ses maux, si ce n'est la petite fille qui l'avoit assisté à la fin ; ce qui étoit fort humain de sa part, après le tour indigne qu'il venoit de lui jouer. Votre observation est très-juste, dit M. Barlow : on ne se fait point aimer,

sans aimer les autres ; et l'on n'est point heureux, sans leur faire du bien. En montrant une affection sincère à ceux qui nous entourent, nous goûtons, dans leur amitié, le plaisir le plus cher à un cœur sensible; et, en les obligeant, nous travaillons à notre propre bonheur ; car nous pouvons avoir aussi besoin de leurs services. Cela est vrai, dans quelque situation brillante que l'on soit, et quelque solide qu'elle paroisse. On voit tous les jours des hommes précipités par la fortune des rangs les plus élevés, réduits à la merci de ceux qui se trouvoient à une distance infinie au-dessous d'eux. Je pourrois vous faire part d'une histoire à ce sujet. Mais vous avez assez lu pour aujourd'hui. Il est temps que vous alliez faire un peu d'exercice.

TOMMY.

Oh, monsieur, encore cette histoire, je vous prie. Il me semble maintenant que je pourrois lire toute la journée sans m'ennuyer.

M. BARLOW.

Non, s'il vous plaît, mon ami. Chaque

chose doit avoir son tour. Il faut maintenant aller travailler dans le jardin.

TOMMY.

En ce cas-là, monsieur, puis-je vous demander une grace ?

M. BARLOW.

Voyons. De quoi s'agit-il ? Si je puis vous l'accorder, j'en aurai autant de plaisir que vous-même.

TOMMY.

Ne pensez-vous pas qu'un homme devroit savoir faire tout ce qui peut lui servir un jour ?

M. BARLOW.

Sans doute. Plus il acquiert de connoissances, et plus il se ménage de ressources contre les malheurs.

TOMMY.

Eh bien, monsieur, Henri et moi, nous avons imaginé de bâtir une maison.

M. BARLOW.

A la bonne heure. Mais avez-vous rassemblé tous les matériaux qui vous sont nécessaires, comme des briques et du mortier ?

TOMMY, *en souriant.*

Oh, nous saurons bien nous bâtir une maison sans mortier ni briques.

M. BARLOW.

Et de quoi voulez-vous donc la faire ? De cartes ?

TOMMY.

Quoi, monsieur, est-ce que vous nous croyez encore assez enfans pour nous amuser à bâtir des châteaux de cartes ? Oh que non ! Nous voulons élever une maison véritable, où nous puissions habiter. S'il nous arrive quelque jour d'être jetés sur une côte déserte, comme ces pauvres gens dont nous avons lu l'histoire, au moins serons-nous en état de nous procurer les choses les plus nécessaires à la vie, jusqu'à ce qu'il vienne un vaisseau pour nous prendre, et même de nous en passer, s'il n'en venoit pas.

M. BARLOW.

Je crois qu'il est fort sage de se préparer contre tout évènement, car on ne sait pas ce qui peut arriver dans le cours de la vie. Mais revenons à votre maison. Que vous faut-il pour la construire ?

TOMMY.

La première chose dont nous ayons besoin, c'est du bois, et une hache pour le tailler.

M. BARLOW.

Vous aurez tout le bois qui vous sera nécessaire. Mais pour la hache, avez-vous jamais appris à vous en servir?

TOMMY.

Non, monsieur.

M. BARLOW.

En ce cas, je crains de vous en donner une, parce que c'est un outil fort dangereux, et que, si vous n'avez pas l'habitude de le manier, vous pourriez vous blesser cruellement. Mais il y a un parti à prendre. Vous n'aurez qu'à me dire ce que vous voudrez faire; et moi, qui ai plus de force que vous, et qui m'entends mieux à faire usage de cet instrument, je le ferai à votre place.

TOMMY.

Je vous remercie, monsieur. Vous avez bien de la bonté.

M. BARLOW.

Je n'y mets qu'une condition. C'est que vous ne me demanderez mon avis sur rien.

Je suivrai vos instructions à la lettre, même quand je verrois que vous me faites aller tout de travers. Je veux voir comment vous vous y prendrez.

TOMMY.

Eh bien, soit, monsieur. Nous prenons sur nous seuls la conduite de l'édifice. Nous aurons ou l'honneur ou la honte de l'ouvrage.

M. Barlow alla prendre une hache; et ses deux élèves le menèrent dans un petit taillis, qui s'élevoit au bout du jardin. Ils choisirent eux-mêmes les arbres les plus droits, qui pouvoient leur donner des perches de huit pieds de hauteur. M. Barlow eut la bonté de les abattre, et de les aiguiser ensuite par un bout, pour qu'ils pussent être fichés dans la terre. A mesure qu'ils étoient taillés, Henri et son camarade les transportoient dans le jardin. Tommy, oubliant absolument qu'il étoit gentilhomme, ne mettoit plus son orgueil que dans le travail.

Après avoir choisi leur emplacement au pied d'une petite colline, pour que leur habitation fût plus chaude et mieux abritée, ils en tracèrent d'abord l'enceinte,

qui pouvoit avoir à-peu-près dix pieds de long, et huit pieds en largeur. Ils creusèrent ensuite des trous, où ils établirent, de leur mieux, les piquets à un pied de distance l'un de l'autre, avec la précaution de laisser un espace vuide au milieu, pour y placer la porte. Leurs piquets une fois établis, ils rassemblèrent toutes les menues branches qu'on avoit séparées de la tige des arbres, et ils les entrelacèrent adroitement, de manière à former une espèce de claie, aussi serrée qu'il leur fût possible de le faire. Ce travail, comme on l'imagine aisément, leur coûta plusieurs jours. Mais, comme ils voyoient à chaque instant le progrès de leur ouvrage, leur ardeur ne se ralentit point; et Tommy, en le voyant achevé, en eut autant de joie, que s'il fût parvenu à fonder un grand empire.

Le succès de son établissement ne lui fit pourtant pas oublier l'histoire que lui avoit promise M. Barlow; et la voici telle qu'ils la lurent ensemble le lendemain.

LE TURC RECONNOISSANT.

Un Corsaire Vénitien s'étant emparé d'un vaisseau Turc, le capitaine conduisit tous les prisonniers à Vénise ; et, suivant une coutume barbare, il les fit vendre dans la place publique. Un de ces esclaves tomba entre les mains d'un marchand, dont la maison touchoit au palais du riche sénateur Contarini, qui n'avoit qu'un seul fils appelé Francisco. Ce jeune enfant, toutes les fois qu'il passoit devant la boutique où travailloit l'esclave, s'arrêtoit pour le considérer. Hamet, c'étoit le nom du pauvre Turc, remarquant sur le visage de l'enfant des traits qui annonçoient un caractère doux et humain, le saluoit toujours avec des marques d'amitié. Ils trouvèrent bientôt l'un et l'autre le plus grand plaisir à se voir. Francisco ne laissoit plus passer un seul jour sans visiter Hamet, et sans lui apporter tous les petits présens qu'il étoit en son pouvoir de lui offrir. Mais, quoique Hamet parut toujours recevoir avec plaisir les innocentes caresses de son petit ami, Fran-

cisco ne put s'empêcher d'observer qu'il étoit souvent fort chagrin ; et il surprenoit quelquefois des larmes dans ses yeux, malgré ses efforts pour les cacher. Il en fut tellement ému, qu'il en parla un jour à son père, et le supplia, si la chose étoit en sa puissance, de rendre heureux le pauvre esclave. Contarini qui aimoit beaucoup son fils, et qui avoit de plus observé qu'il ne lui demandoit jamais rien que par le mouvement d'un cœur généreux, lui promit de voir lui-même le Turc, et de s'informer du sujet de sa tristesse. Il l'alla trouver en effet dès le lendemain, et après l'avoir regardé quelque temps en silence, il fut frappé d'un caractère extraordinaire de noblesse qui éclatoit sur sa physionomie. Êtes-vous, lui dit-il enfin, ce Hamet que mon fils aime si tendrement, et dont il me parle tous les jours avec tant de transport? Oui, répondit le Turc, vous voyez ce malheureux, qui depuis trois ans languit dans l'esclavage. Dans tout cet intervalle, Francisco, votre fils, est la seule créature humaine qui ait paru avoir senti quelque pitié de mon infortune. C'est aussi le seul objet auquel je

sois attaché dans cette malheureuse contrée. Je prie tous les jours cet Être suprême, qui est également le dieu des Chrétiens et des Turcs, de le préserver sur-tout de l'état affreux où je suis tombé. Je vous suis obligé pour mon fils, reprit Contarini; quoique, dans la situation où l'appelle sa naissance, il ne paroisse pas trop exposé au péril que vos prières cherchent à détourner de lui. Mais dites-moi, car je desire de vous faire du bien, en quoi puis-je vous secourir? Mon fils me dit que vous êtes en proie à des regrets continuels. Quelle peut en être la source? Est-il étonnant, répondit Hamet, avec le transport d'une noble indignation qui anima soudain sa physionomie, est-il étonnant que je m'afflige en silence, et que je déplore ma destinée, quand je suis privé du premier et du plus noble présent de la nature, la liberté? Et cependant, s'écria Contarini, combien de milliers de personnes de notre nation ne retenez-vous pas dans les fers! Je ne vous accuse point de la barbarie de vos compatriotes, répliqua Hamet, pourquoi voulez-vous me rendre responsable de l'inhumanité des miens? Quant

à moi, je n'ai jamais pratiqué l'exécrable coutume d'enchaîner mes semblables. Jamais je n'ai dépouillé de Vénitiens de leurs richesses pour accroître les miennes. J'ai toujours respecté les droits de l'humanité; et je n'en ressens que plus vivement la douleur de les voir si indignement violés à mon égard. Ici quelques larmes s'échappèrent de ses yeux, et se répandirent sur ses joues. Cependant il se rendit bientôt maître de sa foiblesse; puis, croisant les bras sur son estomac, et baissant doucement la tête : Dieu est bon, s'écria-t-il, et l'homme doit se soumettre à ses décrets. Contarini fut touché de cette noble résignation, et lui dit: Hamet, je suis attendri de vos malheurs, et je serai peut-être en état de les adoucir. Que feriez-vous pour recouvrer votre liberté? Ce que je ferois, répondit Hamet? J'atteste le ciel que j'affronterois tous les périls qu'il est au pouvoir de l'homme de surmonter. Eh bien, reprit Contarini, si votre courage répond à l'idée que j'en ai conçue, votre délivrance est assurée. Je n'ai qu'une seule épreuve à vous proposer. Quelle est-elle, quelle est-elle? s'écria le Turc impatient.

Placez la mort devant moi sous les formes les plus horribles, et si vous me voyez balancer..... Doucement, doucement, reprit Contarini; on pourroit nous entendre. Parlons plus bas, et prêtez-moi toute votre attention. J'ai dans cette ville un ancien ennemi, qui a rassemblé sur moi toutes les injures qui peuvent blesser le plus cruellement le cœur d'un homme. Il est aussi brave qu'orgueilleux; et j'avoue que la réputation de sa valeur m'a fait craindre, jusqu'à ce jour, de poursuivre ma vengeance. Mais vous, Hamet, votre regard décidé, votre contenance imposante, et la fermeté de vos discours, tout me persuade que vous êtes né pour les entreprises les plus hasardeuses. Prenez ce poignard. Aussi-tôt que les ombres de la nuit envelopperont la ville, je vous conduirai moi-même dans un lieu où vous pourrez regagner votre liberté, en vengeant votre libérateur.

A cette proposition, le dédain et la honte éclatèrent dans les yeux enflammés de Hamet. La colère le priva quelques instans de l'usage de la parole. Enfin, élevant ses bras autant que la longueur de ses chaînes put le

lui permettre, il s'écria, d'une voix indignée : Puissant Prophete, voilà donc les hommes auxquels vous permettez que vos fidèles sectateurs soient asservis ! Sors de ma présence, indigne Chrétien, et sache que Hamet ne feroit pas l'exécrable métier d'assassin pour toutes les richesses de Vénise, pas même pour racheter de la mort son père et ses enfans. A cette réponse, Contarini, sans paroître confus, lui dit qu'il se reprochoit de l'avoir offensé ; mais qu'il avoit cru que la liberté lui étoit plus chère. Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, en le quittant, vous réfléchirez sur ma proposition ; et peut-être demain aurez-vous changé de pensée. Hamet se détourna sans daigner lui répondre ; et Contarini rentra dans son palais.

Il revint de bonne heure le lendemain, accompagné de son fils ; et, abordant Hamet avec douceur, il lui tint ce discours : La proposition que je vous fis hier, dut peut-être vous étonner dans la première chaleur. Je viens aujourd'hui la discuter plus froidement avec vous ; et je ne doute pas que lorsque vous aurez entendu mes raisons....

Chrétien, interrompit Hamet d'une voix sévère, mais calme, cessez d'insulter un malheureux par des discours plus cruels encore pour lui que les horreurs de la servitude. Si votre religion vous permet des actions pareilles à celle que vous me proposez, apprenez qu'elles sont abominables aux yeux d'un vrai musulman. C'est pourquoi, rompons, dès ce jour, tout commerce, et soyons pour jamais étrangers l'un à l'autre. Non, non, répondit Contarini, en jetant ses bras autour du cou de Hamet, soyons plutôt unis dès ce moment, et pour toute la vie. Musulman généreux, dont la vertu peut éclairer les chrétiens mêmes, l'amitié que vous aviez inspirée à mon fils, m'avoit d'abord intéressé à votre destinée. Mais dès le premier instant où je vous vis hier, je résolus de vous rendre la liberté. Pardonnez-moi une épreuve inutile de vos sentimens, qui n'a fait que vous élever plus haut dans mon estime. Le cœur de Contarini est aussi loin des projets de meurtre et de trahison que celui de Hamet lui-même. Soyez libre dès ce jour. Votre rançon est déjà payée, sans autre obligation que de vous souvenir

à jamais de l'amitié de cet enfant, qui vous serre entre ses bras. Lorsqu'à l'avenir vous verrez un Chrétien soupirer dans les chaînes des Turcs, puissiez-vous penser à Venise !

Qui pourroit peindre les mouvemens de surprise et les transports de reconnoissance que fit éclater Hamet, en entendant ce discours! Je ne répéterai point, dans la crainte de l'affoiblir, ce qu'il dit à ses bienfaiteurs. Il suffira de savoir qu'il fut mis ce jour même en liberté; que Contarini l'adressa au capitaine d'un vaisseau prêt à faire voile vers une des îles de la Grèce, et le força d'accepter une bourse pleine d'or pour les dépenses de son voyage. Ce ne fut pas sans un extrême regret que Hamet se sépara de son jeune ami, dont l'affection généreuse avoit fait rompre ses fers. Il l'embrassa avec des transports inexprimables de tendresse, le baigna de ses larmes, et pria ardemment le ciel de répandre sur lui toutes ses bénédictions.

Six mois environ après cette aventure, un incendie subit éclata dans le palais de Contarini. Ce fut dans le temps de la nuit

où le sommeil est le plus profond ; et personne ne s'en aperçut, que lorsque presque tout le bâtiment fut enveloppé dans les flammes. Les domestiques effrayés, eurent à peine le temps de réveiller le sénateur, et de le faire descendre. Il ne fut pas plutôt au bas de l'escalier, que le plancher de son appartement s'effondra, et tomba avec un bruit horrible au milieu de mille tourbillons de feux et de fumée. Mais, si Contarini se félicita un moment de leur avoir échappé, ce fut pour s'abandonner l'instant d'après au plus violent désespoir, lorsqu'il apprit que son fils, qui dormoit dans une partie plus élevée du palais, avoit été oublié dans le tumulte général, et se trouvoit encore au milieu de l'incendie. Ce n'est pas avec des paroles que l'on pourroit décrire les tourmens dont ce père tendre fut déchiré à cette nouvelle. Il se seroit précipité à travers les feux dévorants, s'il n'eût été retenu par ses domestiques. Dans l'accablement de son désespoir, il eut encore assez de force et de voix pour offrir la moitié de sa fortune à l'homme intrépide qui hasarderoit sa vie pour sauver celle de son enfant. Comme il

passoit pour l'un des plus riches habitans de Venise, plusieurs échelles furent, dans un instant, dressées contre les murs; et quelques aventuriers, excités par la grandeur de la récompense, oserent tenter l'entreprise. Mais bientôt la violence des flammes qui sortoient avec impétuosité par les fenêtres, les charbons enflammés et les décombres qui tomboient de tous côtés, les fit descendre précipitamment. Le malheureux Francisco qui parut en ce moment sur le comble, étendant ses bras, et implorant du secours, paroissoit être dévoué à une destruction inévitable. A ce spectacle, Contarini perdit tout-à-coup l'usage de ses esprits, et tomba dans un état d'insensibilité. Mais dans ce moment d'horreur, un homme se précipite à travers la foule, monte sur la plus haute des échelles, avec une audace qui annonce qu'il est résolu de périr, s'il ne réussit; et, en un clin d'œil, il a disparu à tous les regards. Un tourbillon de fumée et de flamme, qui soudain éclata dans le même endroit où il venoit de s'élancer, avoit déjà fait craindre à tous les spectateurs qu'il ne fût la victime de son courage, lorsque tout-

à-coup on le vit reparoître, tenant l'enfant dans ses bras, et descendre le long de l'échelle, sans avoir éprouvé aucun accident. Un concert de cris d'admiration et de joie retentit alors dans toute la place. Mais qui pourroit donner une foible idée des sentimens du père désolé, lorsqu'en recouvrant ses esprits, il vit son fils sain et sauf dans ses bras! Après lui avoir prodigué les premières effusions de sa tendresse, il demanda quel étoit son sauveur. On lui montra un homme d'une noble stature, mais couvert de misérables vêtemens. Son visage étoit si baigné de sueur et si obscurci par la fumée, qu'il étoit impossible de distinguer ses traits. Contarini cependant se jeta avec transport sur son sein, et, lui présentant une bourse pleine d'or, le supplia de l'accepter pour le moment, jusqu'à ce qu'il pût lui remettre, dès le lendemain, le reste de la récompense promise. Non, non, répondit l'étranger, ce n'est pas à vous, généreux Contarini, que je vends mes services. Ma vie vous appartenoit déjà lorsque je l'ai hasardée. Juste ciel, s'écria celui-ci, quelle est cette voix! Je la reconnois. C'est lui, c'est lui, sans

doute. Oui, mon père, s'écria soudain à son tour le jeune Francisco, en se précipitant dans les bras de son libérateur, c'est le brave Hamet, c'est mon ami. C'étoit lui-même en effet, qui étoit debout devant eux, dans les mêmes habits qu'il portoit six mois auparavant, lorsque la générosité du sénateur l'avoit délivré de l'esclavage. Rien ne peut égaler la surprise, la joie et la reconnoissance de Contarini. Mais, comme ils étoient environnés d'une foule immense de peuple, il pria Hamet de le suivre dans la maison de l'un de ses amis; et, lorsqu'ils furent seuls, il l'embrassa tendrement, et lui demanda par quel hasard extraordinaire il étoit devenu une seconde fois esclave, en lui faisant un doux reproche de ne l'avoir pas instruit de sa nouvelle captivité. J'en rends graces au ciel, répondit Hamet, puisqu'elle m'a donné l'occasion de vous témoigner que je ne suis pas indigne de ce que vous avez fait pour moi, et de sauver la vie de ce cher enfant, que j'estime mille fois plus que la mienne. Je n'ai point voulu abuser une seconde fois de votre bienfaisance; mais il est temps aujourd'hui que

mon bienfaiteur soit instruit de toute la vérité. Sachez donc que lorsque je fus fait prisonnier par l'un de vos vaisseaux, mon père, sous un autre maître, éprouva, ainsi que moi, les horreurs de l'esclavage. C'étoit sa seule destinée qui me faisoit souvent répandre les larmes qui m'attirèrent l'attention de votre fils. Lorsque vos mains brisèrent mes fers, je volai vers le chrétien qui avoit acheté mon père, je lui représentai que son esclave étoit infirme, et déjà affoibli par l'âge, et que j'étois, moi, jeune et vigoureux. Je m'offris de le remplacer dans sa servitude. En un mot, j'obtins de son maître que mon père fût renvoyé pour moi dans le même vaisseau où vous aviez préparé mon passage, sans lui faire cependant connoître l'origine de sa liberté. Depuis ce temps, je suis resté ici esclave volontaire, pour sauver l'auteur de mes jours, et acquitter envers lui la dette sacrée de la nature.

A ce trait si touchant, Henri, qui avoit eu déjà beaucoup de peine à retenir ses larmes, les laissa couler avec une telle abondance, Tommy lui-même fut si vivement affecté,

que M. Barlow leur dit qu'il falloit interrompre ici leur lecture, et chercher à se distraire par quelque autre occupation. Ils allèrent en conséquence dans le jardin pour reprendre leur édifice. Mais quelle fut leur consternation, en voyant le triste état où se trouvoit une entreprise qui leur avoit coûté tant de soins et de travaux! Il venoit de s'élever un vent fougueux qui, soufflant de toute sa violence contre leur cabane encore mal affermie sur ses frêles appuis, l'avoit mise de niveau avec la terre. Tommy fut prêt à verser des larmes de dépit à l'aspect de ces monceaux de ruines confusément épars autour de lui. Mais Henri, qui supportoit sa disgrace avec plus de philosophie, lui dit de ne pas se mettre en peine, que le dommage pouvoit aisément se réparer, et que cet accident étoit venu fort à propos pour leur apprendre à donner des fondemens plus solides à leur construction. Oui, je le vois, ajouta-t-il, tout le mal vient de n'avoir pas enfoncé assez avant dans la terre ces piquets qui soutiennent notre cabane. Il ne faut pas s'étonner que le vent, ayant eu tant de prise contre elle, en l'attaquant par

son côté le plus large, l'ait si promptement renversée. Je me souviens, maintenant que j'y pense, d'avoir vu les maçons, en commençant un bâtiment, creuser dans la terre à une grande profondeur, pour y jeter des fondemens inébranlables. Ainsi donc, si nos piquets étoient bien affermis, je pense que cela produiroit le même effet; et nous n'aurions plus rien à craindre à l'avenir de toutes les malices du vent, quand il seroit même un peu plus fort que celui qui vient de nous jouer un aussi mauvais tour. M. Barlow étant venu les joindre en ce moment, ils lui racontèrent leur malheur, et lui firent part de l'expédient qu'ils avoient imaginé pour s'en garantir dans la suite. Il approuva beaucoup cette idée; et, comme ils étoient trop petits pour atteindre jusqu'à l'extrêmité des piquets, il leur offrit tous ses secours. Il alla soudain chercher un gros maillet de bois, avec lequel il frappa sur le bout des piquets, et les enfonça assez avant dans la terre, pour qu'il ne restât plus le moindre danger de les voir renversés par le vent. Encouragés par cette espérance, nos deux petits ouvriers s'appliquèrent si

constament à leur entreprise, qu'en peu de jours ils eurent réparé le dommage, et remis la cabane au même point qu'elle étoit avant l'accident.

Tous les côtés de l'édifice étant achevés, il ne restoit plus qu'à lui donner une couverture. Pour cet effet, ils prirent des perches, qu'ils mirent en travers l'une près de l'autre au-dessus du bâtiment, dans le sens où il étoit le plus étroit; et sur ces perches ils étendirent de la paille en plusieurs couches; ensorte qu'ils imaginèrent avoir une cabane qui les mettroit entièrement à l'abri des injures du temps. Mais par malheur ils furent encore trompés dans cette idée. Une violente averse de pluie étant survenue au moment où ils croyoient avoir couronné leur ouvrage, ils allèrent avec confiance se réfugier dans la cabane. Ils eurent en effet le plaisir de se féliciter pendant quelques instans de se trouver si bien à couvert Peu-à-peu cependant la paille s'étant tout-à-fait pénétrée, l'eau commença bientôt à tomber dans l'intérieur, non en gouttes menues, mais par grosses gouttières. Henri et Tommy supportèrent d'abord avec assez de courage cet

inconvénient imprévu ; mais il augmenta au point qu'ils furent obligés de lui céder et d'aller chercher un meilleur abri dans la maison. C'est là qu'après avoir mûrement réfléchi sur la cause de leur nouvelle disgrace, Tommy s'écria, d'un air important, qu'il l'avoit devinée, et qu'il ne falloit l'attribuer qu'à ce qu'ils n'avoient pas mis encore assez de paille sur la couverture. Il me semble, dit Henri, d'un ton plus modeste, qu'on pourroit en trouver une autre raison. Je viens de me rappeler que toutes les maisons que j'ai vues, ont leur toît en pente, apparemment pour que la pluie en découle à mesure qu'elle y tombe. Au lieu que la couverture de notre cabane étant tout-à-fait plate, elle a dû retenir toute la pluie qu'elle a reçue; et il a bien fallu que l'eau, après avoir filtré entre les brins de paille, tombât en-dessous. Tommy fut obligé de convenir que son ami avoit rencontré plus juste que lui dans la découverte du principe du mal. Il ne s'agissoit plus que de réunir leurs idées, pour y chercher un remède. Voici celui qu'ils jugèrent à propos d'employer.

Après avoir pris bien exactement leurs

mesures pour que tous les piquets qu'ils avoient fichés en terre fussent de la même hauteur, ils prirent des perches qu'ils coupèrent d'une longueur égale. Ils les attachèrent chacune par un bout à leurs piquets, et l'autre bout, ils le firent rencontrer, en l'élevant dans le milieu, avec celui de la perche qui étoit attachée tout vis-à-vis de l'autre côté de la cabane, comme deux cartes que les enfans réunissent par le haut en commençant leur château. Par ce moyen ils formèrent une charpente semblable, en petit, à celles que nous voyons sur les maisons, avant qu'on les couvre de tuiles ou d'ardoises. Ils placèrent ensuite d'autres perches en travers de celles-ci, en forme de treillage, pour leur donner plus de solidité. Puis enfin, ils y mirent une couverture de paille avec des lattes et des chevilles pour la bien maintenir. Cette opération finie, ils virent avec joie qu'ils pouvoient se vanter d'avoir une très-bonne maison. Seulement les côtés n'étant formés que de branches entrelacées, cette cloison légère ne mettoit pas assez à l'abri des incursions du vent. Henri, en

sa qualité de principal architecte, se chargea d'y remédier. Il se procura de la terre grasse, il la détrempa avec un peu d'eau; et, en y ajoutant un peu de paille menue, il fit un excellent torchis dont il revêtit sa cloison soit en dedans soit en dehors. l'air ne trouva plus alors d'entrée pour pénétrer dans la cabane; et, avec une bonne porte qu'on y plaça, elle devint presque aussi close que si on l'eût bâtie en pierres de taille.

Il s'étoit déjà passé quelque temps depuis que les grains de froment avoient été semés dans le jardin; et ils commençoient à pousser avec tant de vigueur, que leurs tiges formoient sur la terre un riche tapis de verdure. Tommy ne laissoit passer aucun jour sans les visiter. Il remarquoit avec la plus vive satisfaction leur croissance rapide. Maintenant, dit-il à Henri, je crois que nous serions en état de pourvoir à notre subsistance, si nous étions jetés sur une île déserte. Il est vrai, répondit Henri: nous avons déjà satisfait aux besoins les plus pressés; mais il faudroit nous donner encore quelque chose à manger avec notre pain.

M. Barlow avoit derrière sa maison un verger planté des plus beaux arbres à fruits. Il avoit eu la précaution de ménager une partie du terrein pour y semer des pepins et des noyaux, dont il venoit de jeunes arbres sur lesquels il greffoit des bourgeons d'une espèce choisie. Aussi-tôt qu'ils étoient parvenus à l'âge de porter du fruit, il les transplantoit dans le verger, pour y remplacer ceux que leur vieillesse, ou quelque autre accident, commençoit à mettre hors d'état de produire. Tommy, qui connoissoit mieux que personne tous les arbres du verger, avoit trouvé leurs fruits délicieux. La réflexion qu'il venoit d'entendre de la bouche de Henri, lui en fit naître une autre dont il s'applaudit. Ne seroit-ce pas, dit-il en lui-même, un grand agrément pour notre maison, d'être entourée d'arbres dont le feuillage nous mettroit à l'abri du soleil, et dont les fruits serviroient à nous rafraîchir dans nos travaux? Il courut aussi-tôt chercher M. Barlow, lui communiqua son projet, et le pria de lui permettre de l'exécuter. M. Barlow y consentit avec plaisir, et le conduisit lui-même dans le

pépiniere, pour y prendre tous les arbres dont il auroit besoin. Tommy, en homme de goût, choisit les plus droits et les plus vigoureux; et, avec le secours de Henri, il les transplanta dans son jardin, d'une manière que l'on ne sera peut-être pas fâché de connoître pour l'employer dans la même occasion.

Ils prirent d'abord l'un et l'autre leur petite bêche, et creusèrent adroitement autour de l'arbre, pour le pouvoir enlever sans endommager ses racines. Ils firent ensuite un grand trou dans l'endroit, qu'ils lui avoient destiné, et brisèrent avec soin la terre, pour qu'elle fût plus légère. Alors on planta l'arbre au milieu du trou. Tommy le tenoit bien droit, tandis que Henri jetoit doucement sur ses racines des pelletées de terre, qu'il foula ensuite sous ses pieds pour la bien affermir. Enfin, il planta un grand bâton à côté de la tige, qu'il y attacha, de peur que les vents fougueux d'hiver ne pussent l'ébranler et même la renverser. Ils ne bornèrent pas là leurs attentions. Il y avoit à l'extrémité du jardin un rocher sauvage, d'où s'échappoit une pe-

tite source, qui couroit se perdre au-dehors, le long d'un sentier. Tommy et son ami entreprirent de creuser un canal, pour conduire une partie de ses eaux près des racines de leurs arbres, attendu que le temps se trouvant alors d'une sécheresse extrême, il y avoit à craindre que leurs plantations ne vinssent à périr faute d'humidité. M. Barlow les vit avec la plus grande satifaction exécuter cette entreprise. Il leur dit que dans plusieurs contrées la chaleur étoit si excessive, que rien ne pouvoit croître dans la terre, à moins qu'elle ne fût arrosée de cette manière. Il y a particulièrement, ajouta-t-il, un pays appellé l'Égypte, célèbre, de toute antiquité, par la quantité de belles moissons qu'il produit, et qui est naturellement arrosé par un grand fleuve qui le traverse dans toute son étendue. Ce fleuve, qu'on nomme le Nil, à un certain temps de l'année, commence à s'élever au-dessus de ses bords; et, comme le pays est plat, il le couvre bientôt tout entier de ses eaux. Cette inondation dure plusieurs semaines; et, lorsque le fleuve rentre dans son lit, il laisse sur les champs qu'il a couverts

un engrais si fécond, que tous les grains qu'on y seme croissent rapidement avec la plus grande vigueur.

HENRI.

Pardonnez-moi, monsieur, de vous interrompre: mais, n'est-ce pas le pays où l'on trouve le crocodile, ce terrible animal, dont vous m'avez plusieurs fois entretenu?

M. BARLOW.

Oui, mon ami, je suis bien aise que vous ne l'ayez pas oublié.

TOMMY.

Mais moi, monsieur, je ne le sais pas. Qu'est-ce qu'un crocodile, je vous prie?

M. BARLOW.

C'est un animal amphibie, c'est-à-dire, qui peut vivre également sur la terre et dans l'eau.

TOMMY.

Voilà qui est singulier. Et qui est ce qui le produit?

M. BARLOW.

Il vient d'un œuf que sa mère ensevelit dans le sable après l'avoir pondu. Lorsque les feux brûlans du soleil l'ont échauffé

pendant plusieurs jours, le jeune crocodile perce sa coque et en sort tout formé. Il est d'abord très-petit. Son corps est aussi long que ses jambes sont courtes. Elles lui servent également à marcher sur la terre, et à nager dans l'eau. Il a de plus une longue queue, ou plutôt son corps s'allonge en diminuant, jusqu'à ce qu'il se termine en pointe. Au reste, rien ne peut mieux vous donner une idée de sa forme que celle du lézard, que vous connoissez, n'est-ce pas ?

TOMMY.

Oh ! sans doute. Mais le crocodile est-il beaucoup plus grand ?

M. BARLOW.

Je vous en réponds. Il en est qui croissent jusqu'à la longueur de plus de trente pieds.

TOMMY.

Oh ! cela me fait peur. Si leur férocité répond à leur taille, ils doivent être bien dangereux.

M. BARLOW.

Ils le sont en effet. Le crocodile est un animal très-glouton, qui dévore tout ce qu'il

peut saisir. Il sort fréquemment de l'eau pour s'étendre sur le rivage, et en cet état il ressemble à une longue solive. Si quelque brebis ou quelqu'enfant vient, sans y prendre garde, jusqu'à sa portée, il s'élance soudain sur la pauvre créature et la dévore.

TOMMY.

Et ne dévore-t-il jamais des hommes?

M. BARLOW.

Quelquefois, s'il les surprend. Mais, ceux qui sont accoutumés à rencontrer souvent de ces animaux, ont un moyen facile de leur échapper. Quoique le crocodile puisse courir assez vîte, en suivant une ligne droite, la masse de son corps l'empêche de se tourner avec aisance. Ainsi, l'on n'a qu'à courir en cercle, ou se détourner brusquement, pour le laisser de côté.

TOMMY.

Il me semble que c'est prendre le bon parti. Car, le moyen de tenir tête à un ennemi puissant!

M. BARLOW.

Tout est possible, avec du sang froid et du courage. Il est des hommes qui, loin de craindre le crocodile, vont l'attaquer sur

la terre, sans d'autres armes, qu'une longue pique. Aussitôt que cet animal en voit un à sa portée, il ouvre sa vaste gueule pour l'engloutir. Mais le chasseur profite de ce moment pour plonger sa pique dans le gosier de son ennemi, et l'étend mort à ses pieds. J'ai même oui-dire qu'il est des plongeurs assez intrépides pour aller à la chasse du crocodile dans le sein des eaux. Ils prennent pour cet effet un morceau de bois d'environ un pied de longueur, et gros comme la jambe, mais affilé par les deux bouts, auquel ils attachent une longue corde. Le plus hardi prend ce morceau de bois de la main droite, et va nageant de tous côtés jusqu'à ce qu'il aperçoive un crocodile. Celui-ci vient alors à lui, ouvrant ses deux énormes mâchoires, armées de plusieurs rangs de dents pointues. Le plongeur l'attend; et au moment qu'il approche, il lui enfonce le morceau de bois debout dans la gueule, de manière que le crocodile, en la refermant, fasse entrer les deux bouts pointus dans l'une et dans l'autre mâchoire, et ne puisse plus les fermer ni les ouvrir. Dans cet état, il est incapable de faire aucun mal;

et par le moyen de la corde, on le tire sans peine sur le rivage.

TOMMY.

Et dites-moi, je vous prie, monsieur, ce terrible animal est-il susceptible d'être apprivoisé ?

M. BARLOW.

Oui, mon enfant: je crois, comme je vous l'ai déjà dit, qu'il n'est point d'animal si féroce, dont on ne puisse adoucir le caractère par de bons traitemens. Il est certains lieux dans l'Égypte, où l'on tient des crocodiles apprivoisés. Ils ne font jamais de mal à personne; et ils souffrent même que les petits enfans jouent avec eux, et montent en sûreté sur leur croupe.

Ces détails sur le crocodile amusèrent beaucoup Tommy. Il remercia M. Barlow, et lui dit qu'il seroit bien curieux de voir tous les animaux que renferme l'Univers. Il ne seroit pas facile, répondit M. Barlow, de vous procurer cette satisfaction, parce que chaque pays produit quelqu'espèce particulière qui ne se trouve pas dans les autres parties du monde. Mais si vous voulez lire les descriptions que les Naturalistes nous en ont

données, et voir leurs figures dans des estampes fidèles qui les représentent, vous aurez de quoi intéresser assez vivement votre curiosité.

Sandford et Merton s'étant un jour levés de fort bonne heure, il leur prit fantaisie d'aller faire un tour de promenade avant le déjeûner, après en avoir obtenu la permission de M. Barlow. La matinée étoit si belle, et leur entretien si joyeux, qu'ils allèrent toujours en avant, sans s'apercevoir de la longueur de la route, jusqu'à ce que, se trouvant tous deux épuisés de fatigue, ils s'assirent sous une haie pour se reposer. Tandis qu'ils s'entretenoient ensemble de ce qu'ils avoient observé dans la campagne, il vint à passer une femme proprement vêtue, qui, voyant deux enfans assis tout seuls, s'arrêta devant eux, et leur dit: Que faites-vous donc là, mes petits amis? Est-ce que vous auriez perdu votre chemin? Oh non, ma bonne femme, répondit Henri, nous ne sommes pas en peine de notre route; mais nous sommes si fatigués, que nous avons pris le parti de nous asseoir un moment pour reprendre nos forces. C'est fort

bien fait, dit la femme ; mais, si vous voulez venir dans ma petite maison, que vous voyez à cent pas d'ici, vous pourrez vous y reposer plus à votre aise. Ma fille aînée est allée traire les vaches. Venez, venez, je vous donnerai, à son retour, une écuelle de lait et du pain. Tommy, qui avoit pour le moins autant de faim que de lassitude, dit à Henri qu'il se sentoit tout disposé à profiter de l'invitation de cette bonne femme. Henri se trouvoit du même avis. Ils se levèrent donc aussi-tôt, se mirent à ses côtés, et la suivirent vers une maison assez petite, mais de fort jolie apparence, qui s'élevoit entre des arbres sur le bord d'un ruisseau. Ils entrèrent dans une cuisine très-propre, meublée d'une vaisselle grossière, mais où rien ne manquoit. On les fit asseoir auprès d'un bon feu de mottes de gazon que leur officieuse hôtesse s'empressa d'allumer. Tommy, qui n'avoit jamais vu de feu pareil, ne put s'empêcher de faire des questions à ce sujet. Vous êtes étonné, je le vois, répondit la bonne femme ; mais de pauvres gens comme nous le sommes, n'ont pas le moyen d'acheter du bois ou du charbon de terre

C'est pourquoi nous allons peler la surface du champ voisin, qui est couverte de gazon, de bruyère et de racines de cent herbes différentes. Nous en faisons de petits carrés que nous laissons sécher dans l'été aux rayons du soleil. Lorsqu'ils sont bien secs, nous les portons à la maison dans un endroit bien couvert, et nous les employons ensuite pour notre foyer. Mais, dit Tommy, est-ce que vous avez assez bon feu, par ce moyen, pour faire cuire votre dîner? Je suis quelquefois descendu dans la cuisine de mon papa; et j'y ai toujours vu du feu, jusqu'à la moitié de la cheminée. Encore le cuisinier n'en trouvoit-il jamais assez. Oh, répondit la bonne femme en souriant, M. votre père est sans doute un homme riche qui a beaucoup de viandes à faire cuire. Nous autres, pauvres gens, nous sommes plus aisés à contenter. Mais au moins, reprit Tommy, vous avez tous les jours un morceau de viande à rôtir. Hélas! non, répliqua la bonne femme, on voit rarement du roti dans notre maison: nous sommes bien contens lorsque nous pouvons avoir un morceau de lard bouilli dans un pot avec

des choux et des navets, et nous bénissons le ciel de ce régal. Il y a beaucoup d'honnêtes gens qui valent mieux que nous, et qui ont de la peine à avoir même un morceau de pain tout sec. Pendant le cours de cet entretien, Tommy, ayant tourné par hasard les yeux d'un autre côté, vit, par l'ouverture de la porte, une chambre qui étoit presque remplie de pommes entassées. Apprenez-moi, je vous prie, dit-il, ce que vous pouvez faire de toutes ces pommes-là? Il me semble qu'il vous seroit impossible de venir à bout de les manger, quand vous n'auriez pas autre chose pour vivre. Cela est très-vrai, répondit la femme, mais c'est que nous en faisons du cidre.

TOMMY.

Quoi, vous savez faire cette boisson qui est tout-à-la-fois si piquante et si douce?

LA FEMME.

Vraiment oui, mon petit monsieur.

TOMMY.

Et c'est avec des pommes que vous la faites?

LA FEMME.

Certainement.

TOMMY.

Et comment la fait-on, je vous prie?

LA FEMME.

Je vais vous le dire. Nous cueillons d'abord les pommes, lorsqu'elles sont assez mûres; puis nous les écrasons dans une machine faite exprès. On prend ensuite cette marmelade, et on la met entre des couches de paille que l'on serre fortement sous une grande presse, jusqu'à ce que le jus en découle.

TOMMY.

Et ce jus est du cidre?

LA FEMME.

Je peux vous le faire voir, puisque vous êtes si curieux.

Elle le conduisit alors dans une autre chambre, où il y avoit un grand cuvier plein de jus de pommes. Elle en puisa dans une coupe, et le pria de goûter si c'étoit du cidre. Tommy goûta, et dit que la liqueur étoit assez agréable, mais que ce n'étoit point là le cidre qu'il connoissoit. Fort bien, reprit la femme, essayons d'un autre. Elle tourna le robinet d'un petit baril, en reçut la liqueur dans un verre, et l'offrit à

Tommy, qui, après l'avoir goûtée, dit que pour cette fois, c'étoit bien du cidre qu'il avoit bu. Mais, dites-moi, je vous prie, ajouta-t-il, que faites-vous au jus de pommes pour en faire du cidre?

LA FEMME.

Moi? rien du tout.

TOMMY.

Et comment devient-il donc du cidre de lui-même? car je suis bien sûr que ce que vous m'avez donné d'abord n'en étoit pas.

LA FEMME.

Nous mettons ce jus dans un grand cuvier; et nous avons soin de le tenir bien chaudement, pour qu'il puisse entrer en fermentation.

TOMMY.

Fermentation? Que veut dire cela?

LA FEMME.

Vous allez voir.

Elle lui montra alors un grand cuvier, et le pria d'observer la liqueur qu'il contenoit. Il l'observa, et il vit qu'elle étoit couverte dans toute sa surface d'une écume épaisse, comme d'une croute liquide.

TOMMY.

C'est-là ce que vous appellez fermentation ?

LA FEMME.

Oui, monsieur.

TOMMY.

Et qui peut produire cet effet ?

LA FEMME.

Voilà ce que je ne sais pas. Mais, lorsque le jus de pommes a été quelques heures dans ce cuvier, il commence à travailler ou à fermenter de lui-même, ainsi que vous le voyez; et après avoir passé un certain temps dans cette fermentation, il acquiert le goût et les propriétés du cidre. Alors nous le mettons en des tonneaux, et nous le vendons, ou bien nous le gardons pour notre usage. On m'a dit que c'étoit la manière dont on faisoit le vin dans d'autres pays.

TOMMY.

Quoi donc le vin est fait aussi de pommes?

LA FEMME.

Non, monsieur, le vin est fait de raisins; mais on en tire le jus en les écrasant; et on le gouverne de la même manière que nous faisons le jus de pommes.

TOMMY.

J'avoue que cela est bien curieux. Ainsi donc le cidre, n'est que du vin fait de pommes ? et le vin n'est que du cidre fait de raisins ?

LA FEMME.

Oui, mon cher petit monsieur, tout comme vous l'entendrez.

Tandis qu'ils conversoient de cette manière, il entra une jeune fille fort propre, qui présenta gracieusement à chacun des deux petits garçons une écuelle de terre pleine de lait encore tout chaud, avec un grand morceau de pain bis. Nos deux amis, dont l'appétit n'avoit fait qu'augmenter depuis leur arrivée, firent, de leur mieux, honneur au déjeûner. Tommy sur-tout mangea le sien avec tant de plaisir, qu'il protesta n'avoir jamais fait un meilleur repas de sa vie. Il se seroit même un peu oublié dans cette opération, si son camarade à qui le plaisir ne laissoit jamais perdre de vue ses devoirs, ne lui eût fait observer qu'il étoit temps de retourner à la maison, de peur de causer de l'inquiétude à M. Barlow. Ils remercièrent affectueusement la bonne

femme de toutes les amitiés qu'ils avoient reçues d'elle ; et Tommy, portant la main à sa poche, en tira un shelling qu'il la pria d'accepter. Moi, prendre de votre argent, mon cher petit monsieur, lui répondit-elle, en se reculant ! Que dieu m'en préserve ! Non, non, je ne recevrois pas de vous un farthing (un liard) quand je n'en aurois pas un seul dans toute la maison. Je perdrois le plaisir que j'ai eu à vous régaler. Quoique nous ne soyons pas riches, mon mari et moi, nous en avons assez, dieu merci, pour vivre, et pouvoir donner, sans nous faire tort, une écuelle de lait à de braves enfans, comme vous l'êtes.

Tommy la remercia de nouveau ; et il étoit prêt à la quitter, lorsqu'il vit entrer brusquement deux hommes d'assez mauvaise mine, qui demandèrent à la femme si elle ne se nommoit pas Tosset. Oui, répondit-elle, c'est mon nom, je n'ai jamais eu honte de le porter. En ce cas, dit l'un d'eux, voici une exécution contre vous, à la requête de Richard Gruff ; et si votre mari ne paye à l'instant la dette, avec les intérêts et dépens, le tout montant à la somme de

trente-neuf livres sterling, six shellings et deux sols, nous allons dresser un inventaire de tous vos meubles, et nous les ferons vendre à l'enchère, pour l'acquit de la dette. En vérité, messieurs, répliqua la femme avec un peu d'émotion, il faut qu'il y ait certainement ici quelque méprise. Je n'ai jamais entendu parler de votre Richard Gruff. De plus, je ne crois pas que mon mari doive une obole à personne au monde, si ce n'est peut-être quelques arrérages de rente à la seigneurie; et Mylord n'est pas homme à tourmenter pour de pareilles misères, un de ses plus anciens fermiers. Non, non, la bonne femme, dit l'homme de justice, nous savons trop bien notre métier pour commettre une erreur si grossière. Lorsque votre mari sera de retour, nous en raisonnerons avec lui. Je vais toujours commencer mon verbal en l'attendant. En achevant ces mots, il prit un air impérieux, et fit signe à son camarade de le suivre dans la chambre prochaine. Un moment après il survint un homme, âgé d'environ quarante ans, d'une grande taille, et d'une belle figure, qui du seuil de la porte s'écria gaie-

ment: Eh bien, ma femme, le déjeûner est-il prêt? O mon cher Williams, lui répondit-elle, quel triste déjeûner tu vas faire! Mais je ne pense pas qu'il soit vrai que tu sois perdu de dettes, n'est-ce pas, mon ami? Il faut que ce soit une fausseté, ce que ces gens-là m'ont dit de Richard Gruff. A ce nom, Williams qui s'avançoit vers elle, s'arrêta tout-à-coup; et son visage qui étoit animé des plus belles couleurs, devint subitement d'une pâleur extrême. Sûrement, reprit sa femme, il ne se peut pas que tu doives quarante livres à Richard Gruff. Hélas! répondit Williams, je ne sais pas exactement la somme; mais, lorsque ton frère Peterson fut arrêté, et que ses créanciers firent saisir tout ce qu'il avoit, ce Richard Gruff alloit l'envoyer en prison, si je ne fusse convenu de répondre pour lui, ce qui le mit en état de s'embarquer. Il me promit bien de me faire passer une partie de ses gages, pour empêcher que j'eusse aucune inquiétude sur cette affaire; mais tu sais que depuis trois ans qu'il est parti, nous n'avons pas reçu la moindre de ses nouvelles. En ce cas, dit la femme, nous et nos pau-

vres enfans, nous sommes tous perdus pour avoir obligé un ingrat. Il y a deux baillis dans la maison, qui sont venus saisir nos meubles et les vendre. Deux baillis! s'écria Williams, avec un transport de fureur. Où sont-ils? où sont ils? Je vais apprendre à ces misérables ce que c'est que de porter le désespoir dans le cœur d'un honnête homme. Il courut aussi-tôt saisir une vieille épée suspendue à la cheminée; et, la tirant avec violence du fourreau, il tomba dans un accès de rage, qui auroit pu devenir funeste aux baillis ou à lui-même, si sa femme ne se fût jetée à ses genoux, et ne l'eût supplié de l'entendre un moment. Au nom du ciel, mon cher homme, regarde bien où tu vas t'emporter. Tu ne peux rien faire pour moi, ni pour nos enfans, par cette violence. Bien loin de-là, si tu étois assez malheureux pour tuer quelqu'un de ces gens, ne seroit-ce pas un assassinat? Et notre malheur ne seroit-il pas mille fois plus horrible qu'à présent? Cette douce prière parut faire quelque impression sur le fermier. Ses enfans aussi, quoique trop petits pour comprendre la cause de ce désordre, s'attrou-

pèrent autour de lui, et se suspendirent à ses habits, en sanglottant de concert avec leur mère. Henri, lui-même, quoiqu'il n'eût jamais vu le pauvre fermier, entraîné par le mouvement d'une tendre sympathie, se regarda comme un de ses enfans, et, lui prenant une de ses mains, il la baigna de ses larmes. Enfin, attendri par les supplications de tout ce qu'il avoit de plus cher, Williams laissa échapper le fatal instrument, et s'assit sur une chaise, couvrant son visage de ses mains, et s'écriant avec un soupir douloureux : Eh bien, que la volonté du ciel s'accomplisse !

Tommy, quoiqu'il n'eût pas dit un seul mot, n'avoit pu voir cette scène touchante sans la plus vive émotion. Dès que le fermier lui parut plus tranquille, il courut prendre Henri par la main, et l'entraîna presque malgré lui. Son cœur étoit si plein de ce qui venoit de se passer en sa présence, qu'il ne sortit pas une seule parole de sa bouche pendant tout le chemin. Mais, lorsqu'il fut arrivé chez M. Barlow, il se jeta dans ses bras, et le pria de le faire conduire tout de suite chez son père.

M. Barlow, étonné de cette prière, voulut savoir ce qui le portoit si brusquement à le quitter, et lui demanda s'il s'ennuyoit dans sa maison. M'ennuyer auprès de vous, lui répondit Tommy? Non, monsieur, je vous assure. Vous avez tant de bontés pour moi! Je m'en souviendrai toujours avec la plus tendre reconnoissance. Mais j'ai besoin de parler en ce moment à mon papa; et je suis sûr que, lorsque vous en saurez la raison, vous serez bien loin de la désapprouver. M. Barlow ne voulut pas le presser davantage. Il ordonna à un domestique de confiance de seller son cheval, ainsi que le petit cheval de Tommy, et de le conduire au château.

Monsieur et madame Merton eurent autant de surprise que de joie de voir arriver auprès d'eux leur cher fils. Mais Tommy, dont l'esprit n'étoit occupé que du projet qu'il avoit conçu, après avoir répondu aux premières caresses de ses parens, se tourna vers son père, et lui dit: Serez-vous fâché contre moi, mon papa, si je vous demande une grande faveur?

M. MERTON.

Non sans doute, mon fils: tu sais que je

n'ai pas de plus vif plaisir, que lorsque je puis te donner des preuves de ma tendresse.

TOMMY.

Eh bien, mon papa, daignez m'écouter, je vous en supplie. J'ai souvent oui-dire que vous étiez fort riche, et que vous pouviez donner de l'argent sans vous appauvrir. Voudriez-vous bien m'en donner, s'il vous plaît?

M. MERTON.

Quoi, c'est de l'argent que tu demandes? à la bonne heure. Voyons, combien te faut-il?

TOMMY.

Oh, c'est que j'ai besoin d'une grande somme, je vous en avertis.

M. MERTON.

Une guinée, peut-être?

TOMMY.

Oh, mon papa, c'est bien davantage. Il me faut beaucoup, beaucoup de guinées.

M. MERTON.

Et combien donc, s'il te plaît?

TOMMY.

Je n'en sais pas le compte. Voyez vous-

même combien il en faut pour faire quarante livres sterling.

M. MERTON.

Y penses-tu, mon fils, est-ce que M. Barlow t'a dit de me les demander?

TOMMY.

M. Barlow? Oh que non. Il n'en sait rien du tout. C'est pour mes propres affaires.

M. MERTON.

Mais un petit garçon, comme toi, quel besoin peut-il avoir de tant d'argent?

TOMMY.

Voilà mon secret. Tout ce que je puis vous dire, c'est que lorsque vous saurez l'usage que j'en aurai fait, vous en serez sûrement fort content.

M. MERTON.

J'en doute beaucoup, je te l'avoue.

TOMMY.

Eh bien, mon papa, arrangeons-nous. Si vous ne voulez pas me donner cette somme, prêtez-la moi seulement. Je vous la rendrai peu à peu.

M. MERTON.

Et comment seras-tu en état de me payer?

TOMMY.

Ce n'est pas l'embarras. Vous savez que vous avez la bonté de me donner quelquefois des habits neufs et de l'argent pour me divertir? Eh bien, donnez-moi ce que je vous demande, et je vous promets de n'avoir pas besoin de nouveaux habits, ni de rien au monde, jusqu'à ce que nous soyons quittes.

M. MERTON.

Mais enfin, ne puis-je savoir....

TOMMY.

Rien du tout à présent. Attendez seulement quelques jours, et je vous le dirai. Si j'ai fait un mauvais usage de votre argent, alors ne m'en donnez plus de toute ma vie.

M. Merton fut vivement frappé de l'air grave et du ton animé avec lesquels Tommy persévéroit dans ses instances. Comme il étoit d'une humeur fort généreuse, il résolut de hasarder l'épreuve, et de satisfaire les vœux de son fils. Il alla chercher la somme qu'il lui avoit demandée, et la mit entre ses mains, en lui disant qu'il espéroit d'être bientôt instruit de l'emploi qu'il en auroit fait; et que s'il n'étoit pas content du compte qui lui en seroit rendu, il ne se fieroit jamais

à lui. Tommy parut enchanté d'avoir inspiré à son père une si grande confiance, et, après l'en avoir remercié par les plus tendres caresses, il lui demanda la permission de s'en retourner aussi-tôt. En arrivant chez M. Barlow, son plus vif empressement, fut de prier Henri de l'accompagner chez le fermier. Ils s'y rendirent avec la plus grande célérité, et trouvèrent la malheureuse famille dans la même situation. Tommy qui la première fois n'avoit pas osé se livrer à ses sentimens, dans l'incertitude du succès de son projet, se trouvant maintenant en état de l'exécuter, courut vers la bonne femme qui étoit à sanglotter dans un coin de la chambre; et, la prenant doucement par la main, il lui dit: Ma bonne femme, vous m'avez rendu service ce matin, il faut que je cherche à vous rendre service à mon tour.

LA FEMME.

Je vous remercie, mon cher petit monsieur. Ce que j'ai fait pour vous, je l'ai fait de bon cœur, parce que je pouvois le faire. Mais vous, malgré toute votre pitié, vous ne pouvez rien pour soulager notre détresse.

TOMMY.

Et comment savez-vous cela, je vous prie? Je suis peut-être en état de faire plus que vous ne l'imaginez.

LA FEMME.

Hélas! je crois bien que la bonne volonté ne vous manque pas. Mais tous nos meubles vont être saisis et vendus, à moins que nous ne trouvions sur le champ quarante livres sterling, et c'est une chose impossible. Nous n'avons pas un ami qui soit assez riche pour nous assister d'une si forte somme. Il faudra donc nous voir, nous et nos pauvres enfans, chassés de notre maison! Il n'y a plus que Dieu seul qui puisse nous empêcher de mourir de faim. Le cœur de Tommy fut trop vivement ému par ces plaintes pour la tenir plus long-temps en suspens. Il tira la bourse de sa poche, et la posant sur les genoux de la pauvre femme: Tenez, ma chère amie, lui dit-il, prenez ceci, payez votre dette, et que le Ciel vous rende tous heureux, vous, votre mari, et vos enfans. Qui pourroit exprimer la surprise de la bonne femme à cette vue! Elle regarda d'abord d'un air étonné autour d'elle, puis elle fixa son petit bienfaiteur, et, joignant ses

mains dans une extase de joie et de reconnoissance, elle retomba en arrière sur sa chaise, avec une espèce de tremblement convulsif. Son mari, qui étoit dans la chambre voisine avec les gens de justice, accourut au bruit, et la voyant dans cet état, il la prit entre ses bras, et lui demanda avec la plus vive tendresse ce qui lui étoit arrivé. Mais elle, sans lui répondre, se dégageant tout-à-coup de ses embrassemens, se précipita aux genoux de Tommy, en versant un torrent de larmes, en le comblant de mille bénédictions entrecoupées de sanglots, et en lui baisant les pieds et les mains. Williams, qui ne pouvoit savoir ce qui venoit de se passer, imagina que sa femme avoit perdu l'esprit; et les petits enfans qui s'amusoient, à jouer dans un coin de la chambre, coururent à leur mère en la tirant par sa robe, et cachant leur tête dans son sein. La pauvre femme, frappée de tant de mouvemens, sembla revenir à elle-même. Elle ramassa tous ses enfans dans ses bras, en leur criant d'une voix étouffée: Pauvres malheureux, vous seriez tous morts de faim sans l'assistance de ce petit ange! Que ne tombez-vous

à ses pieds pour l'adorer comme moi! Son mari, de plus en plus fortifié dans sa première idée, la regarda d'un air attendri, et lui dit: Pauvre Marie, hélas! il ne te manquoit plus que de perdre la raison. Reviens à toi, regarde, que peut faire pour nous ce jeune petit monsieur? Comment empêcheroit-il nos enfans de mourir de faim? O mon cher Williams, répondit la femme, non, je ne suis pas folle, quoique je puisse le paroître à tes yeux. Mais, tiens, vois ce que la Providence vient de nous envoyer par les mains de ce petit ange, et puis sois étonné si je suis hors de moi-même. En disant ces mots, elle ramassa la bourse qui étoit tombée à côté d'elle, et avec laquelle la plus petite de ses filles s'amusoit à jouer. Elle la pressa sur son cœur en la montrant à son mari, dont le ravissement alloit être bientôt égal au sien. Tommy, le voyant immobile de surprise, et muet de joie, courut à lui, et lui prenant la main: Mon bon ami, dit-il, c'est de bon cœur que je vous la donne. J'espère qu'elle va vous mettre en état de sortir d'embarras, et de conserver ces pauvres petits enfans. Ap-

toute la grandeur, redoubla si vivement ses instances auprès du sauveur de son fils, qu'il parvint à lui faire accepter une partie du prix que sa générosité naturelle vouloit mettre à un si grand bienfait. Après l'avoir pressé vainement de s'établir à Venise, pour y passer sa vie au sein de l'amitié, il le délivra une seconde fois de la servitude, et fréta exprès un vaisseau pour le renvoyer dans son pays. Les trois amis s'embrassèrent avec tous les transports que la plus vive reconnoissance pouvoit leur inspirer. Il fallut enfin se quitter au milieu des larmes, après des adieux qu'ils croyoient devoir être éternels.

Plusieurs années s'écoulèrent sans qu'il arrivât à Venise aucune nouvelle de Hamet. Pendant cet intervalle, le jeune Francisco parvint à l'âge d'homme; et, comme il avoit acquis tous les talens qui servent à orner l'esprit, ces avantages, réunis à d'excellentes qualités naturelles, lui avoient concilié l'estime et l'amitié de tous ses concitoyens.

Il arriva, dans ce temps, que des affaires importantes l'obligèrent d'aller avec son

père dans une ville maritime du voisinage. Séduits par l'espérance de faire un trajet plus court et plus facile par la voie de la mer, ils s'embarquèrent sur un vaisseau Vénitien, destiné pour le même port où ils avoient dessein de se rendre. Ils mirent à la voile avec un vent favorable, et tout sembloit promettre le voyage le plus heureux, lorsqu'à la moitié de leur course, ils aperçurent un vaisseau Turc, qui cingloit vers eux à pleines voiles. Comme leur ennemi les surpassoit de beaucoup en vîtesse, ils virent bientôt qu'il leur étoit impossible d'échapper à sa poursuite. La plus grande partie de l'équipage, frappée de consternation, ne songeoit qu'à se rendre sans combat: mais le jeune Francisco, tirant son épée, reprocha vivement à ses compatriotes leur lâcheté, et les anima si bien, par ses encouragemens, qu'ils résolurent d'opposer à l'attaque une défense désespérée. Le vaisseau Turc les approcha d'abord dans un terrible silence: puis tout-à-coup on entendit le bruit épouvantable de l'artillerie. Les cieux étoient obscurcis d'une épaisse fumée, mêlée d'éclats de feu passa-

gers. Trois fois les Turcs, en poussant des cris horribles, s'élancèrent sur le tillac du vaisseau Vénitien; et trois fois ils furent repoussés par la résistance vigoureuse que la valeur du brave Franscisco inspiroit à tous ses compagnons. Bientôt la perte des Turcs fut si grande, qu'ils se virent réduits à suspendre un combat trop désavantageux. Ils sembloient même se disposer à prendre une autre course. Les Vénitiens virent avec la plus grande joie les apprêts de leur retraite. Ils se félicitoient déjà d'être sortis d'un si grand péril, graces à la fermeté de Francisco. Soudain il parut aux extrémités de l'horizon deux autres vaisseaux, qui marchoient vers eux avec une vitesse incroyable. De quel effroi tous les cœurs furent glacés, lorsqu'en observant de plus près ces vaisseaux, ils reconnurent le fatal pavillon de leurs ennemis, et qu'ils se virent dans l'impossibilité de résister, ou de prendre la fuite! Il fallut bientôt céder à des forces si supérieures; et dans un instant, ils tombèrent au pouvoir des pirates, qui les tenoient enveloppés, et qui s'élançoient de tous côtés sur eux avec la violence et la rage de bêtes féroces.

Tout ce qui restoit vivant du brave équipage Vénitien, fut étroitement renfermé dans la cale du vaisseau, jusqu'à son arrivée sur la côte de Barbarie. Alors tous les prisonniers furent chargés de chaînes, et exposés dans le marché public, pour être vendus en esclaves. Ils eurent la douleur de se voir tour-à-tour marchandés, suivant leur âge, leur taille et leur force apparente, par des hommes qui faisoient métier de les acheter pour les revendre avec profit. Enfin, un Turc s'approcha, qui, par la noblesse de son maintien, et la richesse de ses habits, sembloit être d'un rang supérieur. Après avoir tourné de tristes regards sur ces malheureux avec une expression de pitié, il arrêta la vue sur le jeune Francisco; et, s'adressant au capitaine, il lui demanda quel étoit le prix de ce captif. Je ne le céderai pas; répondit le capitaine, à moins de cinq cents pièces d'or. — Voilà qui est bien extraordinaire. Je vous en ai vu vendre qui le surpassent beaucoup en vigueur, pour moins de la cinquième partie de cette somme. — Cela peut être; mais il faut qu'il me dédommage un peu de la perte

qu'il m'a causée, ou qu'il passe le reste de sa vie à la rame. — Quelle perte peut-il vous avoir causée de plus que les autres, que vous avez vendus à si bon marché? — C'est lui qui animoit les chrétiens à cette résistance opiniâtre, qui m'a coûté la vie d'un si grand nombre de mes plus braves matelots. Trois fois nous nous sommes élancés sur son navire avec une furie à laquelle il sembloit que rien ne devoit résister; et trois fois il nous a repoussés avec une vigueur si déterminée, que nous avons été obligés de nous retirer sans gloire, laissant à chaque charge vingt de nos gens sans vie. C'est pourquoi, je vous le répete, je veux en avoir le prix que je vous ai demandé, si exorbitant qu'il paroisse, ou je satisferai ma vengeance, en le voyant sécher toute sa vie, de désespoir, sur les bords de ma galère.

A ce discours, le Turc examina le jeune Francisco avec une nouvelle attention. Celui-ci, de son côté, qui, jusqu'alors avoit tenu les yeux fixés vers la terre, dans un morne silence, les releva en ce moment. Mais à peine eut-il envisagé la personne qui

parloit au capitaine, qu'il poussa un grand cri, et laissa échapper le nom de Hamet. Le Turc, saisi d'une émotion aussi vive, n'eut besoin que d'un seul regard; et, se jetant dans les bras de Francisco, il le pressa contre son sein, avec les transports d'un père qui retrouve son fils qu'il a perdu depuis long-temps. Il seroit inutile de répéter ici toutes les expressions tendres que la joie et l'amitié dictèrent au sensible Hamet. Mais, en apprenant que son ancien bienfaiteur étoit au nombre de ces malheureux esclaves, exposés sur la place publique, il cacha, pour un moment, sa tête sous le pan de sa robe, et parut comme un homme accablé de surprise et de douleur. Bientôt, reprenant ses esprits, il éleva les bras vers le ciel, et bénit la Providence, qui alloit le rendre à son tour l'instrument de la délivrance de son libérateur.

Il courut aussi-tôt à l'endroit du marché, où le vieux Contarini attendoit son destin dans le silence du désespoir. Le voir, le reconnoître, lui prodiguer les noms les plus tendres, et les plus vives caresses, tout cela fut l'ouvrage d'un instant. Il brisa lui-même

ses chaînes, et le conduisit lui et son fils dans une magnifique maison qu'il occupoit dans la ville. Dès qu'ils furent revenus de leurs premiers transports, et qu'ils eurent le loisir de s'instruire de leurs mutuelles fortunes, Hamet apprit aux deux Vénitiens que, sorti d'esclavage, et rendu à son pays par leur générosité, il avoit pris du service dans les armées turques, et qu'ayant eu le bonheur de se distinguer dans plusieurs occasions, il avoit été par degrés élevé à la dignité de Bacha de Tunis. Depuis que j'occupe ce poste, ajouta-t-il, je n'ai rien de plus agréable que de pouvoir alléger l'infortune des malheureux chrétiens. Lorsqu'il arrive ici un vaisseau chargé de quelques-unes de ces victimes, je cours aussitôt au marché pour racheter un aussi grand nombre de captifs que peut me le permettre ma fortune. Le Tout-Puissant me montre aujourd'hui qu'il a daigné approuver les soins que j'ai pris de chercher à m'acquitter du devoir sacré de la reconnoissance pour ma rédemption, puisqu'il a mis en mon pouvoir de servir les dignes amis à qui j'en suis redevable.

Pendant les dix jours que le vieux Contarini et son fils passèrent dans la maison de Hamet, il mit tout en usage pour leur faire perdre par mille amusemens le souvenir de leur disgrace. Mais, lorsqu'ils s'aperçut qu'ils desiroient de retourner dans leur patrie, il leur dit qu'il ne vouloit pas les tenir plus long-temps privés d'un bien si cher, et qu'ils étoient maîtres de s'embarquer le lendemain sur un vaisseau prêt à faire voile pour Venise. Après les avoir tenus long-temps dans ses bras, et les avoir baignés de ses larmes, il leur donna un détachement de ses propres gardes pour les conduire à bord du vaisseau. Quelle fut leur joie, en y entrant, de le reconnoître pour celui où ils avoient été faits prisonniers, et de retrouver autour d'eux tous les compagnons de leur infortune, rachetés par la générosité de Hamet, et remis en possession de tout ce qu'ils avoient perdu! Ils levèrent l'ancre en bénissant leur digne ami, et, après une traversée fort heureuse, ils arrivèrent dans leur pays, où ils vécurent plusieurs années, se rappelant sans cesse la vicissitude des choses humaines, et dignes

de se faire aimer et respecter de tout le monde, par l'attention la plus touchante à remplir envers leurs semblables tous les devoirs de l'humanité.

M. Barlow et ses éleves, étant allés un jour se promener sur le grand chemin, apercurent de loin trois hommes qui paroissoient mener chacun par une corde une grande bête noire et toute velue. Ils étoient suivis d'une foule d'enfans et de femmes que la nouveauté du spectacle attiroit après eux. En approchant de plus près, M. Barlow reconnut les trois bêtes pour trois ours apprivoisés, et leurs conducteurs pour des Savoyards, qui gagnoient leur vie à les montrer au peuple. Sur le dos de chacun de ces formidables animaux étoit assis un singe, qui, par ses étranges contorsions, excitoit les ris de toute l'assemblée.

Tommy, qui n'avoit vu d'ours de sa vie, fut charmé de pouvoir satisfaire sa curiosité. Il le fut bien davantage lorsqu'au premier mot de commandement, l'animal se leva sur ses pieds de derrière, et se mit à danser d'un pas lourd, mais mesuré, au son du fifre et du tambour. Après s'être amusés un

moment de ce spectacle, ils continuèrent leur route; et Tommy demanda à M. Barlow si l'ours s'apprivoisoit aisément, et s'il étoit fort dangereux lorsqu'il étoit encore sauvage. Cet animal, répondit M. Barlow, n'est pas aussi redoutable, ni aussi destructeur que le lion et le tigre. Il est cependant très-féroce; et il dévore les femmes, les enfans, et même les hommes, lorsqu'il les surprend sans armes pour lui résister. Il se plaît en général dans les pays froids; et l'on a remarqué que plus le climat est rigoureux, plus il acquiert de force et contracte de férocité. Vous devez vous souvenir d'avoir lu dans l'histoire de ces pauvres Russes qui furent obligés de vivre si long-temps sur les côtes du Spitzberg, qu'ils furent souvent en danger d'être dévorés par les ours dont ce pays abonde. Dans les plages affreuses du nord qui sont perpétuellement couvertes de neiges, on trouve une espèce d'ours blancs, dont la force et la furie sont incroyables. On voit souvent ces animaux gravir d'énormes bancs de glaces, qui flottent le long des côtes, et se nourrir de poisson, et d'autres animaux qui vivent

également sur la terre et dans la mer. Il me souvient d'avoir lu qu'une ourse de cette espèce vint un jour surprendre quelques matelots, occupés à faire cuire leur dîner sur le rivage. Vous jugez bien que les matelots ne furent pas extrêmement flattés de cette visite ; et leur premier soin fut de se jeter dans la chaloupe qui les avoit portés, pour regagner le navire. L'ourse alors se saisit de la viande qu'ils avoient abandonnée, et la mit devant ses petits, qui la suivoient, sans en prendre qu'une très-petite portion pour elle-même. Mais à peine ils commençoient à la manger, que les matelots, indignés de la perte de leurs provisions, ajustèrent, du bord du vaisseau, leurs mousquets vers les jeunes ours, et les tuèrent tous deux. Ils blessèrent aussi la mere, mais pas assez dangereusement, pour lui ôter la force de se traîner. Vous auriez été émus de compassion, en voyant la tendresse de cette pauvre bête pour ses petits. Quoique le sang coulât à grands flots de sa blessure, et qu'elle eût à peine la force de se soutenir, elle leur porta le morceau de viande qu'elle tenoit à la gueule, et le mit

à leurs pieds. Voyant qu'ils ne faisoient aucun mouvement pour le prendre, elle mit ses pattes sur l'un, puis sur l'autre, et tâcha de les relever, en poussant de pitoyables hurlemens. Elle se traîna ensuite à quelque distance, regardant toujours en arrière, et jetant des cris plaintifs, pour engager ses petits à la suivre. Comme ils restoient toujours immobiles, elle retourna vers eux, flaira toutes les parties de leur corps, et lécha leurs plaies. Elle s'écarta une seconde fois, en se retournant à chaque pas, et les appelant; puis elle revint encore auprès d'eux, tourna autour de l'un et de l'autre, les toucha de sa patte, mêlant aux tendresses qu'elle leur prodiguoit, des murmures douloureux. Enfin, lorsqu'elle se fut bien assurée qu'ils étoient sans vie, elle leva sa tête vers le vaisseau, et se mit à pousser d'horribles hurlemens, comme si elle eût appelé la vengeance sur les meurtriers de sa famille. Mais les matelots, qui venoient de recharger leurs mousquets, les tournèrent alors contre elle, et lui firent de si cruelles blessures, qu'elle alla tomber expirante entre ses deux nourrissons. Cepen-

dant, au milieu de ses douleurs, elle ne paroissoit sensible qu'à leur état; et elle mourut en léchant leurs plaies.

Hélas! s'écria le bon Henri, comment est-il possible que les hommes soient si barbares envers des animaux! Il est trop vrai, répondit M. Barlow, qu'ils se permettent souvent dans leurs jeux des cruautés atroces. Mais, dans le cas dont nous venons de parler, il faut croire que la crainte du péril rendit les matelots plus impitoyables qu'ils ne l'auroient été sans cette circonstance. Ils avoient peut-être couru souvent le danger d'être dévorés : ils venoient de s'y trouver encore dans le moment. Cette considération acheva d'enflammer leur haine contre leurs ennemis naturels, et les porta à la satisfaire. Mais ne seroit-ce pas assez, répliqua Henri, de porter des armes pour se défendre, si l'on en veut à votre vie, sans détruire, hors de nécessité, d'autres créatures, qui ne vous attaquent pas? Cela seroit mieux sans doute, repartit M. Barlow. Il est d'une ame généreuse d'épargner son ennemi plutôt que de le détruire; et j'espère que ce sera toujours votre premier sentiment.

Leur entretien fut interrompu en cet endroit par les cris d'une troupe d'enfans et de femmes, qui fuyoient de toutes parts, avec les plus vives marques de terreur. Ils tournèrent les yeux de ce côté, et ils virent que l'un des ours avoit rompu sa chaîne, et couroit à grands pas, en remplissant l'air de ses hurlemens. M. Barlow, qui étoit d'un courage intrépide, et qui avoit, par bonheur, un gros bâton à la main, dit à ses élèves de ne pas bouger de place, et s'avança aussi-tôt au-devant de l'ours, qui s'arrêta soudain au milieu de sa course, prêt à s'élancer sur lui, pour le punir d'avoir eu l'audace de s'ingérer dans ses affaires. Mais M. Barlow ne lui en donna pas le temps. Il le frappa le premier de quelques rudes coups; et, le menaçant d'une voix forte et sévère, il saisit le bout de sa chaîne avec autant de hardiesse que de dextérité. Étonné de cette brusque manœuvre, l'animal se soumit paisiblement au vainqueur. Son maître étant aussi-tôt accouru, M. Barlow remit le prisonnier entre ses mains, en lui recommandant d'être à l'avenir plus attentif à garder une créature si dangereuse.

Pendant le cours de cette scène, il venoit de s'en passer une autre du même genre. Le singe qui étoit porté sur le dos de l'ours, et qui avoit été jeté à terre, lorsque celui-ci avoit rompu sa chaîne, imagina de profiter d'une si belle occasion pour se remettre en liberté. Il avoit déjà pris sa course, et se sauvoit à toutes jambes, en faisant mille cabrioles sur sa route. Malheureusement pour lui, Tommy venoit d'être témoin de la bravoure de M. Barlow. Animé par une noble émulation, il résolut de disputer à son maître l'honneur de cette mémorable journée. Il courut donc aussi-tôt se poster devant le fuyard; et, lui fermant le passage, il saisit la corde qu'il traînoit après lui. Le singe n'étoit pas d'humeur de se rendre sans combat. Il s'élança brusquement sur le bras de son adversaire, et le mordit. Il croyoit, par ce moyen, lui faire lâcher prise, ignorant sans doute combien Tommy avoit pris de courage depuis ses derniers démêlés avec la truie et le jar. Aussi cet assaut lui fut-il inutile. Tommy, loin de se laisser effrayer par ses prémières morsures, l'empêcha bien d'y revenir, en le frappant de la baguette

qu'il tenoit à la main. Le singe voyant alors qu'il avoit à faire à un antagoniste si aguerri, se désista de ses projets, et souffrit que le petit héros victorieux l'amenât en triomphe, pour reprendre sa place sur le dos de son ami l'ours.

Cette escarmouche s'étoit passée dans un moment où M. Barlow étoit trop occupé pour en voir les premières circonstances. Tommy, réservé sur sa propre gloire, ne s'occupa qu'à féliciter son maître sur la défaite de son ennemi, et lui demanda s'il ne croyoit pas qu'il fût dangereux d'apprivoiser un si terrible animal. M. Barlow lui dit que cette entreprise n'étoit pas sans danger; mais qu'il y en avoit cependant beaucoup moins que l'imagination ne se le figuroit peut-être. Il n'est presque point d'animaux, ajouta-t-il, auxquels on n'en puisse imposer par une contenance intrépide: au lieu que l'on accroît leur audace par des signes de foiblesse et de terreur. J'étois déjà porté à le croire, dit Henri; car j'ai souvent observé le manège des chiens, qui se rencontrent pour la première fois. Ils s'approchent ordinairement avec précaution,

comme s'ils avoient peur l'un de l'autre, ou qu'ils voulussent tâter mutuellement leur courage. Si l'un des deux s'enfuit, l'autre le poursuit avec un air d'insolence ; mais dès que le premier se retourne, le second s'enfuit à son tour. Cet instinct, reprit M. Barlow, n'est pas borné aux chiens seulement. Presque toutes les bêtes sauvages sont sujettes à recevoir de soudaines impressions de terreur. C'est pourquoi les hommes, qui se trouvent sans armes au milieu des forêts, écartent souvent les animaux les plus féroces qu'ils rencontrent sur leur chemin, en allant droit à eux d'un pas ferme, et en poussant de grands cris. Mais, pour revenir à notre ours, ce qui m'a prescrit la manière dont je devois me conduire à son égard, c'est l'éducation qu'il a reçue depuis qu'il a quitté sa tanière. Tommy n'avoit pu s'empêcher de sourire au mot d'éducation. M. Barlow, s'en étant aperçu, continua ainsi : Ne croyez pas, je vous prie, que j'aie employé cette expression au hasard. Toutes les fois qu'on instruit un animal à faire une chose qui ne lui est pas naturelle, c'est proprement lui donner une éducation. N'aver-

vous jamais vu de jeunes poulains bondir d'un air sauvage sur la prairie ?

TOMMY.

Pardonnez-moi, monsieur, je me suis arrêté souvent pour les regarder.

M. BARLOW.

Et pensez-vous que dans cet état il fût aisé de monter sur leur dos, et de les conduire?

TOMMY.

Oh, point du tout, monsieur. J'imagine au contraire, qu'en se cabrant comme ils font, ils auroient bientôt jeté leur homme à bas.

M. BARLOW.

Cependant votre petit cheval vous reçoit souvent sur son dos, et vous porte sans accident chez votre père.

TOMMY.

C'est qu'il y est accoutumé.

M. BARLOW.

Mais il ne l'a pas toujours été, sans doute. Il n'y a pas bien long-temps que c'étoit un poulain, aussi sauvage que ceux que vous avez vu bondir sur la prairie.

TOMMY.

Il est vrai, monsieur.

M. BARLOW.

Et vous n'auriez pas osé le monter alors ?

TOMMY.

Je m'en serois bien gardé. Il se fût bien vîte débarrassé de moi.

M. BARLOW.

Et comment donc a-t-il été possible de le soumettre au point qu'il vous reçoive docilement sur sa croupe, et qu'il obéisse à tous les mouvemens que vous voulez lui donner ?

TOMMY.

Je ne sais pas, monsieur, à moins qu'on n'en soit venu à bout, lorsqu'on a pris soin de le nourrir.

M. BARLOW.

C'est bien un des moyens dont on a fait usage, mais ce n'est pas le seul. On habitue d'abord le poulain, qui suit naturellement sa mère, à se rendre avec elle dans l'écurie. Alors on le caresse, et on lui présente sa nourriture dans la main, jusqu'à ce qu'il devienne un peu familier, et qu'il souffre qu'on l'approche. On saisit bientôt cette occasion pour lui passer une corde au cou, pour l'accoutumer ensuite à rester pai-

siblement dans l'écurie, et à se laisser attacher au ratelier. On procède ainsi par degrés d'une instruction à une autre, tant qu'à la fin il apprend à supporter le frein et la selle, et à soumettre ses caprices aux volontés du cavalier qui le monte. Voilà ce qu'on peut appeller proprement l'éducation d'un animal, puisque, par ce moyen, il est obligé de contracter des habitudes qu'il n'auroit jamais prises, s'il eût été abandonné à lui-même. Je savois que l'ours n'avoit été réduit qu'à force de coups à se laisser conduire par une chaîne, et à se montrer en spectacle. Je savois qu'il avoit dû souvent trembler au son de la voix humaine; et je me suis fondé sur la force de ces impressions, pour le faire soumettre sans résistance à l'autorité que je voulois prendre sur lui. Vous voyez que je ne me suis pas trompé dans mon opinion, et que j'ai heureusement prévenu les accidens qui alloient sans doute arriver à quelqu'un de ces enfans, ou de ces femmes.

Pendant que M. Barlow parloit ainsi, il s'aperçut que le bras de Tommy étoit ensanglanté et lui en ayant demandé la rai-

son, Henri s'empressa de prévenir son ami, pour raconter tous les détails glorieux de son aventure avec le singe. M. Barlow examina la blessure, qu'il trouva n'être pas bien profonde. Il dit à Tommy qu'il étoit bien fâché de cet accident ; mais qu'il le croyoit trop fermé pour s'en laisser abattre. Tommy l'assura qu'il n'y songeoit plus ; et, pour l'en persuader, il lui fit mille différentes questions sur la nature des singes, auxquelles M. Barlow répondit de la manière suivante.

" Le singe est un animal très-extraordinaire, qui approche beaucoup de l'homme dans plusieurs parties de sa conformation, ainsi que vous l'avez peut-être observé. On ne le trouve que dans les pays chauds ; et il est certaines contrées de l'Amérique, où les forêts sont peuplées de troupes innombrables de ces animaux. Le singe est très-adroit ; et ses pattes de devant ressemblent assez à nos mains. Il ne s'en sert pas seulement pour marcher, mais encore pour grimper sur les arbres, et pour empoigner ses alimens. Il se nourrit principalement des fruits sauvages qui naissent dans les

forêts qu'il habite. Aussi c'est sur les arbres qu'il fait son séjour ordinaire, parce qu'il y trouve à la fois son habitation et sa subsistance.

Les singes se hasardent aussi quelquefois à sortir de leurs forêts, pour aller en troupe piller les jardins du voisinage. On assure qu'ils mettent dans ces expéditions autant de précaution et de vigilance, qu'on pourroit en attendre des hommes eux-mêmes. Ils ont soin de poster quelques-uns d'entre eux en faction, pour défendre le reste de la troupe de toute surprise. Si l'une des sentinelles voit quelqu'un approcher du jardin, elle donne l'allarme par un cri particulier; et nos brigands s'échappent aussi-tôt de tous côtés.

Je ne suis point du tout surpris de ce que vous nous apprenez là, monsieur, dit Henri; car j'ai observé que lorsqu'un vol de corneilles s'abat sur un champ, il y en a toujours deux ou trois qui vont se percher sur l'arbre le plus élevé. Dès qu'elles voient quelqu'un s'avancer vers leurs compagnes, elles les en instruisent soudain par leur croassement, et toute la troupe prend soudain la volée.

Ce n'est pas tout, reprit M. Barlow, on prétend que les singes emploient aussi une autre méthode fort ingénieuse dans leurs pirateries. Lorsqu'ils veulent aller à la picorée, ils forment une ligne prolongée depuis leur forêt jusqu'au jardin qu'ils ont le projet de dévaster, en se plaçant à une petite distance l'un de l'autre. Alors ceux qui sont grimpés sur les arbres, en cueillent le fruit, et le jetent à leurs compagnons, qui sont au-dessous. Ceux-ci le jetent à leurs voisins, qui, à leur tour, le jetent aux plus proches; et ainsi, de patte en patte, le fruit arrive en un moment jusques dans la forêt où est établi le magasin général des provisions.

Les singes, lorsqu'on les prend très-jeunes, se laissent aisément apprivoiser; mais ils conservent toujours une grande disposition à mal-faire. Ils possèdent sur-tout un talent merveilleux pour imiter ce qu'ils voient faire aux hommes. On raconte à ce sujet quelques histoires vraiment risibles. Je me contenterai de vous en rapporter une.

Un singe, qui venoit familièrement dans la chambre de son maître, avoit eu souvent occasion d'assister à sa toilette, et de lui

voir faire la barbe. Il lui prit là-dessus fantaisie de se faire barbier. S'étant un jour saisi de l'éponge, qui étoit autour d'un écritoire, il attendit au passage un petit chat blanc, qui demeuroit dans la même maison; et le pressant étroitement contre son corps avec une patte, il le porta jusques au plus haut de l'escalier. Les domestiques, attirés par les cris du pauvre minet, montèrent pour s'instruire du sujet de ses plaintes. Quelle fut leur surprise de voir le singe gravement assis sur son dos, tenant le chat en respect sous une de ses pattes de devant, et de l'autre lui frottant le museau avec l'éponge impregnée d'encre, comme il avoit vu le barbier faire à son maître avec la savonnette! Toutes les fois que le petit chat risquoit un mouvement pour s'échapper, le singe lui donnoit un coup de patte, en faisant les grimaces les plus risibles: puis il étreignoit l'éponge sur son museau, et lui en frottoit les moustaches, pour recommencer son opération.

Cet entretien amusant les avoit ramenés jusqu'à la porte de M. Barlow. Ils y trouvèrent un domestique de M. Merton, et un

cheval pour conduire Tommy chez son père, qui vouloit lui faire passer le reste du jour au château. Il fut reçu de ses parens avec les plus tendres caresses. Mais quoiqu'il leur fît un long détail de ses occupations et de ses plaisirs, il ne leur dit pas un mot sur l'argent qu'il avoit donné à la pauvre famille.

Le lendemain, c'étoit un dimanche, M. et madame Merton allèrent avec leur fils à l'église. A peine y étoient-ils entrés, qu'il se répandit dans l'assemblée un bourdonnement général, et que tous les regards se tournèrent à la fois vers le petit garçon. M. et madame Merton en furent frappés; mais ils crurent devoir attendre, pour s'éclaircir, que le service fût achevé. Alors, comme ils sortoient ensemble, en se donnant la main, M. Merton demanda à son fils quel pouvoit être le sujet de l'attention générale qu'il avoit excitée dans l'église. Tommy n'eut pas le temps de répondre; car une femme très-proprement vêtue, vint avec ses enfans se jeter à ses pieds, en le nommant son ange tutélaire, et en priant, à haute voix, le ciel de répandre sur lui toutes les bénédictions

qu'il méritoit par sa bienfaisance. M. et madame Merton furent quelques instans sans rien comprendre à cette scène extraordinaire. Mais, lorsqu'enfin ils apprirent le secret de la générosité de leur fils, ils n'en parurent guère moins affectés que la personne même qui en avoit été l'objet. Ils répandirent des larmes de tendresse sur Tommy, et l'embrassèrent avec transport, sans faire attention à la foule dont ils étoient environnés. Enfin, revenus un peu à eux-mêmes, ils prirent congé de la pauvre femme, et s'empressèrent de remonter dans leur voiture, saisis d'un sentiment délicieux, qu'il est plus aisé de concevoir que de décrire.

Il y avoit près de six mois écoulés, depuis que Tommy étoit entré dans la maison de M. Barlow. Combien il étoit changé depuis ce temps! Ce n'étoit plus cet enfant orgueilleux et pusillanime, qui se croyoit fait pour dominer sur les autres, et qui n'étoit capable d'aucun empire sur lui-même. Son esprit commençoit à prendre une idée plus juste des choses; sa raison s'étoit agrandie; ses sentimens s'étoient ennoblis; et toutes les par-

ties de son corps avoient acquis en même temps une nouvelle vigueur.

L'hiver commençoit maintenant à régner avec une rigueur extraordinaire. Les ruisseaux s'étoient convertis en masses solides de glace. La terre couverte de frimats, offroit à peine une maigre subsistance à ses habitans. Les petits oiseaux, qui se plaisoient, il y avoit peu de jours, à sautiller dans la verdure, en répétant leur jolies chansonnettes, sembloient déplorer en silence les horreurs de la saison. Tommy fut un jour bien étonné en entrant dans sa chambre, d'y voir un petit oiseau qui voltigeoit dans tous les coins, sans avoir cependant l'air de s'effaroucher de sa présence. Il courut aussi-tôt appeller M. Barlow, qui, après avoir regardé son nouvel hôte, lui dit qu'on nommoit cet oiseau *Rouge-gorge*, et qu'il étoit naturellement plus familier avec les hommes, et plus disposé à cultiver leur société qu'aucun autre oiseau. La pauvre petite créature, ajouta-t-il, manque aujourd'hui de subsistance, parce que la terre est couverte de neige; et c'est la faim qui lui inspire cette hardiesse extraordinaire. En ce cas,

monsieur, dit Tommy, si vous voulez me le permettre, je vais chercher un morceau de pain, et je me chargerai du soin de le nourrir. Je le veux bien, répondit M. Barlow; mais commencez par ouvrir la fenêtre, pour qu'il voie que vous n'avez pas intention de le retenir prisonnier. Tommy courut aussi-tôt chercher du pain; et à son retour, il ouvrit la fenêtre, après avoir jeté quelques miettes sur le plancher. Il eut la satisfaction de voir son joli hôte sautiller légèrement autour de lui, et faire, avec confiance, le plus joyeux repas. L'oiseau, s'envolant ensuite hors de la chambre, alla se percher sur un arbre voisin, et se mit à chanter, comme s'il eût voulu payer Tommy de l'hospitalité qu'il lui avoit donnée.

Tommy fut enchanté d'avoir formé cette nouvelle connoissance. Depuis ce jour, il ne manqua jamais de tenir sa fenêtre ouverte, et de jeter des miettes de pain sur le plancher. L'oiseau, de son côté, ne manquoit jamais de venir, et de se régaler hardiment, sous la protection de son bienfaiteur. Cette douce intimité s'accrut bientôt à tel point, que le petit oiseau alloit se percher sur l'é-

paule de Tommy, et manger dans sa main, en répétant sa plus jolie chanson. Tommy en étoit si transporté, qu'il appeloit souvent Henri et M. Barlow, pour les rendre témoins des caresses de son favori; et il auroit, je crois, oublié son déjeûner, plutôt que de manquer à lui en réserver une partie.

Mais hélas! que les félicités de ce monde sont passageres! Tommy étoit monté un jour pour donner la ration ordinaire à son petit ami. De quel spectacle il fut frappé en ouvrant la porte de la chambre! il vit le pauvre oiseau étendu tout sanglant sur le plancher, et rendant le dernier soupir. Un gros chat, qui profita de l'occasion de la porte ouverte pour s'esquiver, lui apprit quel étoit l'auteur de ce meurtre. Il descendit aussi-tôt, les larmes aux yeux, pour raconter à M. Barlow la mort déplorable de son favori, et solliciter sa vengeance contre le matou. M. Barlow prit beaucoup de part à son affliction, et lui demanda quelle peine il vouloit infliger au meurtrier.

TOMMY.

Quelle peine, monsieur? Ah! il n'en est point d'assez rigoureuse contre ce méchant

animal. Il faut que je le tue, comme il a tué le pauvre oiseau.

M. BARLOW.

Mais pensez-vous qu'il se soit porté à cette action par quelque sentiment d'animosité contre l'oiseau, ou contre vous?

Tommy réfléchit un moment, et répondit qu'il ne soupçonnoit pas le chat d'avoir eu contre l'un ni l'autre aucune inimitié particulière.

M. BARLOW.

Il me semble donc que vous auriez tort de vouloir le traiter comme un ennemi. Mais, dites-moi, je vous prie, n'avez-vous jamais observé à quoi le porte son instinct, à la vue d'un oiseau, d'un rat, d'une souris, ou de quelque autre petit animal?

TOMMY.

J'ai vu qu'il les poursuit pour les prendre; et, que lorsqu'il les attrape, il les dévore avec avidité.

M. BARLOW.

Et l'avez-vous jamais corrigé, pour s'être comporté de cette manière? Avez-vous jamais essayé de lui faire prendre d'autres habitudes?

TOMMY.

Non, Monsieur. Il est bien vrai que j'ai vu Henri, lorsque le chat avoit pris une souris, et qu'il la tourmentoit, la ravir de ses griffes, et la remettre en liberté; mais, moi, je ne l'ai jamais fait.

M. BARLOW.

En ce cas, vous êtes plus blâmable que le chat lui-même. Vous avez observé qu'il est naturel à tous ceux de son espèce de détruire les souris et les oiseaux, lorsqu'ils peuvent les atteindre; et cependant vous n'avez pris aucune peine pour mettre votre favori à l'abri de ce danger. Tout au contraire, en l'accoutumant à venir dans votre chambre, et à se croire en sûreté sous votre protection, vous l'avez livré à une mort violente, qu'il auroit sans doute évitée, s'il fût resté dans son état sauvage. N'auroit-il pas été plus sage d'apprendre au chat à ne plus faire sa proie des petits oiseaux, qu'il ne seroit juste de lui donner la mort, pour une action que vous ne l'avez jamais instruit à regarder comme une chose défendue?

TOMMY.

Est-ce que cela auroit été possible?

M. BARLOW.

Très-possible, sans doute; et je me flatte de vous le faire voir par l'expérience.

TOMMY.

Ah, pourquoi ne l'ai-je pas su plutôt! Mais, monsieur, à quoi bon laisser vivre un méchant animal, qui ne se nourrit que de sang?

M. BARLOW.

Parce que, si vous vouliez exterminer toutes les créatures qui font leur proie des autres, vous en laisseriez peut-être bien peu de vivantes.

TOMMY.

Oh! mon pauvre petit oiseau, que ce vilain chat m'a tué, je suis bien sûr qu'il n'a jamais été coupable d'une méchanceté pareille.

M. BARLOW.

Je n'en répondrois pas avec autant d'assurance que vous. Allons voir dans les champs de quoi se nourrissent ceux de son espèce: nous serons en état d'en parler avec plus de certitude.

M. Barlow mena Tommy se promener dans la campagne, et ils ne tardèrent pas à

voir un Rouge-gorge, qui furetoit dans la neige, et qui prit bientôt quelque chose avec son bec.

M. BARLOW.

Ha, ha! qu'est-ce donc qu'il tient ainsi?

TOMMY.

Oh! monsieur, c'est un gros ver de terre. Voyez, voyez comme il l'avale. Je n'aurois jamais cru qu'un si joli petit oiseau pût être si cruel.

M. BARLOW.

Et croyez-vous qu'il se doute du tourment qu'il vient de faire souffrir à cet insecte?

TOMMY.

Non, monsieur, je ne le crois pas.

M. BARLOW.

Vous voyez donc que ce qui seroit une cruauté en vous, qui êtes doué d'intelligence et de réflexion, n'en est pas une en lui. La nature lui a donné du goût pour les insectes; et il obéit aveuglément à son instinct, de la même manière que le bœuf obéit au sien, en se nourrissant de gazon, et l'âne, en mangeant des chardons et des épines.

TOMMY.

Le chat ne savoit donc pas qu'il commettoit une cruauté, lorsqu'il a mis en pièces le pauvre oiseau ?

M. BARLOW.

Pas plus que l'oiseau, que nous venons de voir, ne croyoit en commettre une, en dévorant l'insecte. La nourriture naturelle des chats, c'est les rats, les souris et les oiseaux, qu'ils peuvent saisir par violence, ou surprendre par ruse. Il étoit impossible que le mien connût le prix que vous attachiez à votre Rouge-gorge. Ainsi, en le prenant, il n'avoit pas plus intention de vous offenser, que s'il eût pris une souris.

TOMMY.

Mais en ce cas, si j'apprivoisois un autre oiseau, il le tueroit, comme il a tué le premier ?

M. BARLOW.

Peut-être ne seroit-il pas difficile de prévenir ce malheur. J'ai oui-dire à des gens qui vendent des oiseaux, qu'il est un moyen d'empêcher les chats de les manger.

TOMMY.

Ah! monsieur, si vous le savez, hâtez-vous, je vous en conjure, de me l'apprendre.

M. BARLOW.

Vous pourriez l'oublier. Attendons que l'occasion se présente d'en faire l'épreuve.

TOMMY.

Nous verrons, monsieur le Matou, si l'on ne saura pas vous guérir de votre gourmandise.

M. BARLOW.

Vous avez raison. Il vaut toujours mieux corriger les mœurs d'un animal, que de le détruire. D'ailleurs, j'ai une affection particulière pour ce chat, parce que je l'ai eu tout petit, et que j'ai su le rendre presque aussi caressant et aussi familier qu'un bon chien. Il vient tous les matins gratter à la porte de ma chambre, et il miaule tout doucement jusqu'à ce que je l'aie fait entrer. Pendant nos repas, il s'assied, comme vous le savez, à un coin de la table, avec autant de gravité qu'un convive de cérémonie, sans jamais s'aviser de toucher au moindre plat. Vous-même, je vous ai vu souvent le caresser avec une grande affection, tandis qu'il relevoit son dos et remuoit sa queue,

pour vous montrer qu'il étoit sensible à vos amitiés.

Quelques jours après cet entretien, un autre Rouge-gorge, qui souffroit aussi de la rigueur du temps, vint chercher un asyle dans la maison. Tommy, qui se rappelloit le sort déplorable du premier, ne voulut lier connoissance avec celui-ci, et l'encourager à aucune familiarité, jusqu'à ce qu'il eût appris le secret de prévenir les insultes du chat. Il courut aussi-tôt avertir M. Barlow, qui s'empressa de remplir la promesse qu'il lui avoit faite. Pour cet effet, il attira l'oiseau dans une cage de fil de laiton; et dès qu'il y fut entré, il ferma la porte, pour l'empêcher d'en sortir. Il prit ensuite un petit gril de fer, dont on se servoit dans la cuisine pour faire cuire la viande sur les charbons. Il le fit chauffer, jusqu'à ce qu'il fût près de rougir, et le plaça debout à terre, tout près de la cage, après l'avoir entouré de meubles, de manière qu'on n'en pût approcher que par ce côté. Il fit alors venir le chat; et, après s'être assuré qu'il avoit bien remarqué l'oiseau, dont il s'imaginoit déjà faire sa proie, il sortit de la chambre avec

les deux enfans, pour laisser le matou plus libre dans ses opérations. Ils avoient eu soin de ne pas fermer entièrement la porte, afin de pouvoir regarder à travers l'ouverture ce qui alloit se passer. Ils virent d'abord le chat fixer des yeux enflammés sur la cage, et s'en approcher dans un profond silence, pliant son corps sur ses jambes, et touchant le plancher de son ventre. Puis, lorsqu'il se crut à une distance convenable, il s'élança d'un saut impétueux, qui auroit été probablement funeste au prisonnier, si le gril, placé devant sa cage, n'eût brisé, par sa résistance, la violence de l'assaut. Ce n'est pas tout. Les barres en avoient été si bien chauffées, que le chat, en bondissant contre elles, se brûla les pattes et le museau. Il se retira du champ de bataille, en poussant des miaulemens désespérés: et telle fut la force de cette leçon, qu'il ne lui arriva jamais, depuis une aventure si mémorable, de chercher encore à manger les oiseaux.

La rigueur du froid augmentant de jour en jour, tous les animaux sauvages se virent forcés, par la faim, d'approcher de plus près des habitations des hommes, pour y

trouver quelque nourriture. Les lievres même, les plus craintifs des animaux, venoient par troupes roder autour du jardin, cherchant le peu d'herbages que les soins des jardiniers avoient sauvé des ravages de la gelée. Ils les eurent bientôt dévorés, et la faim les pressant toujours de plus en plus, ils commencèrent à ronger l'écorce des arbres, pour satisfaire à leurs besoins. Tommy, se promenant un jour dans ses plantations, eut le chagrin de voir que ses plus beaux arbres, qu'il avoit plantés de ses propres mains, et dont il s'étoit promis de si beaux fruits, avoient été dépouillés jusqu'à la racine. Il fut si désolé de voir toutes ses espérances détruites, qu'il courut, les larmes aux yeux, vers M. Barlow, pour lui demander justice des avides déprédateurs.

Je suis bien fâché du tort qu'ils vous causent, dit M. Barlow; mais il est maintenant trop tard pour l'empêcher. Hélas! oui, répondit Tommy; mais il faut fusiller tous ces brigands, pour les punir du dégât qu'ils ont fait. Il y a peu de temps, répliqua M. Barlow, que vous avez fait grace au chat, quoiqu'il vous eût pris votre oiseau; et main-

tenant vous voulez détruire les lievres pour quelques pieds d'arbres qu'ils vous ont rongés. Tommy parut un peu confondu par cette réflexion, puis il dit : Encore, si ce n'étoit pas les miens ! Je vous suis obligé de la préférence, répondit M. Barlow. Au moins, reprit Tommy, si ce n'étoit pas des arbres à fruit! Eh, mon cher ami, répliqua M. Barlow, comment pouvez-vous exiger d'un lievre, qu'il distingue un ormeau d'un abricotier, ou qu'il s'attache à mes arbres plutôt qu'aux vôtres ? Si vous aviez voulu les mettre à l'abri de ses atteintes, il falloit les entourer de ronces piquantes, comme j'ai mis un gril brûlant devant votre oiseau. Mais, mon cher Tommy, c'est à votre cœur que je m'adresse. Dans une disette aussi cruelle que les animaux la souffrent à présent, ne croyez-vous pas qu'il seroit généreux de leur pardonner ce que le besoin leur a fait faire malgré eux-mêmes. M. Barlow prit alors les deux amis par la main, et les mena dans un champ de navets qui lui appartenoit. A peine y étoient-ils entrés, qu'il s'en éleva un vol d'alouettes si nombreux, qu'il obscurcissoit presque les airs.

Voyez, dit M. Barlow, ces oiseaux m'ont à peine laissé un brin de verdure. Cependant, je serois bien fâché de vouloir leur faire du mal pour le dommage qu'ils me causent. Jetez les yeux autour de vous dans toute l'étendue de l'horison, vous ne voyez qu'un triste désert, qui ne présente plus aucune subsistance aux pauvres animaux. Eh bien, refuserai-je de faire en leur faveur quelque léger sacrifice de ma richesse? Non, non, que le ciel me préserve de cette ingratitude! Ce sont ces mêmes oiseaux, qui, dans un temps plus doux, ont égayé mes promenades par leurs joyeuses chansons. Ils me le rendront bien encore, lorsque le printemps sera venu.

Tommy fut vivement touché de ces paroles attendrissantes; et se jetant au cou de M. Barlow: Non, monsieur, lui dit-il, je n'ai plus de regret à mes pertes. Mais, hélas! que l'hiver est une saison cruelle! Elle n'est bonne qu'à faire souffrir toutes les créatures. Je voudrois que ce fût toujours l'été.

M. BARLOW.

Prenons garde, mon enfant, à ne pas nous laisser égarer par nos desirs. Il est quelques

pays où l'été regne pendant toute l'année. Mais les habitans de ces climats se plaignent des chaleurs insupportables qu'ils éprouvent, encore plus que vous ne vous plaignez ici du froid. Avec quel plaisir ils verroient l'hiver s'approcher, lorsqu'ils sont accablés sous les pesantes chaleurs d'un soleil dévorant!

TOMMY.

En ce cas, j'aimerois à vivre dans un pays, où il ne fît jamais ni trop froid, ni trop chaud.

M. BARLOW.

Une pareille température est difficile à trouver; et, si elle regne en quelque endroit, c'est dans une si petite portion de la terre, qu'elle ne pourroit contenir un grand nombre d'habitans.

TOMMY.

Je penserois alors qu'elle devroit être si peuplée, qu'on auroit de la peine à s'y remuer; car chacun doit desirer naturellement d'y passer sa vie.

M. BARLOW.

J'en conviens avec vous. Cependant les peuples qui vivent sous les plus beaux climats, sont quelquefois moins attachés à leur

pays, que les habitans des plus tristes régions. L'habitude enchaîne les hommes au genre de vie qu'ils mènent depuis l'enfance, et les rend également satisfaits de la place où ils ont reçu le jour. Il est un pays que l'on nomme la Laponie, qui s'étend beaucoup plus avant vers le nord, qu'aucune partie de l'Angleterre, et dont la surface est couverte de neige pendant presque toute l'année. Eh bien, les malheureux qui l'habitent, ne voudroient pas changer leur triste séjour, contre aucune autre partie de l'univers.

TOMMY.

Et comment font-ils pour vivre dans un pays si affreux?

M. BARLOW.

Vous auriez de la peine à l'imaginer. Le sol ne pouvant produire aucune espèce de moisson, ils sont absolument étrangers à l'usage du pain. Ils n'ont point d'arbres qui leur donnent de fruits; et ils ne connoissent ni moutons, ni chèvres, ni vaches, ni cochons.

TOMMY.

Mais enfin qu'ont-ils pour subsister?

M. BARLOW.

Ils ont une espèce de cerf plus grand

qu'aucun de ceux que vous aurez pu voir dans les parcs de nos grands seigneurs. Ces animaux, que l'on nomme *Rennes*, se laissent apprivoiser ; et on les instruit à vivre en troupeaux, et à obéir à leurs maîtres. Dans le court espace de temps que dure l'été de ce pays, ils vont paître dans des vallées, où l'herbe vient fort épaisse, et d'une grande hauteur. Pendant l'hiver, lorsque la terre est couverte de neige, ils fouillent avec le pied, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé une espèce de mousse, qui croît par-dessous, et dont ils se nourrissent. Les rennes ne fournissent pas seulement des alimens à leurs maîtres, ils leur donnent encore de quoi se vêtir, et se tenir plus chaudement dans leurs habitations. Une partie du lait de ces animaux sert au Lapon pour vivre pendant l'été. Il réserve le reste dans des vaisseaux de bois, pour lui servir pendant l'hiver. Ce lait, exposé à la gelée, devient si dur, que lorsqu'on veut en faire usage, on est obligé de le briser à coups de hache. Il arrive souvent que la neige est si épaisse, que les pauvres rennes peuvent à peine trouver même de la mousse. Alors le maître est

dans la nécessité de les tuer, et de se nourrir de leur chair. Il emploie leurs peaux à se faire de bons habits à lui et à sa famille, ou il les étend à terre l'une sur l'autre, pour y dormir plus mollement.

Les maisons, en Laponie, ne sont que des huttes faites avec des perches qu'on enfonce de biais dans la terre, et que l'on réunit au sommet, en y laissant néanmoins un vuide, pour y donner passage à la fumée. Cette légère charpente est couverte de peaux d'animaux, ou de toile grossière, ou même d'écorce d'arbre et de gazon. On ménage du côté du midi une petite ouverture, à travers laquelle on se glisse en rampant, soit pour entrer dans la hutte, soit pour en sortir. Le milieu est occupé par un large foyer. Des hommes qui sont si faciles à contenter, ignorent absolument l'usage de la plûpart des choses que l'on croit ici nécessaires. Chacun d'eux fait pour soi-même ce que lui demandent ses besoins réels. Ils ne se nourrissent que d'oiseaux, de poissons, de lait, et de la chair de rennes, ou des ours qu'ils peuvent tuer à la chasse. Ils dépouillent l'écorce du sapin, qui est pres-

que le seul arbre qui croisse sur leurs tristes montagnes; ils en ôtent ensuite la pellicule intérieure, et la font bouillir, pour la manger avec leurs viandes enfumées. Le plus grand bonheur de ce peuple est de se conserver libre et de vivre sans frein. Aussi ne restent-ils pas toujours fixés dans le même endroit. Ils enlevent aisément leurs maisons, et en chargent les pièces sur leurs traîneaux, avec le peu de meubles qu'ils possèdent, pour aller s'établir dans quelque autre partie de la contrée.

TOMMY.

Ne m'avez-vous pas dit, monsieur, qu'ils n'ont ni chevaux, ni bœufs? Ils tirent donc leurs traîneaux eux-mêmes?

M. BARLOW.

Non, mon ami. Les rennes sont si dociles, qu'ils se laissent attacher aux traîneaux, et les tirent avec une vîtesse surprenante sur la neige endurcie par la gelée. Ils courent environ six lieues par heure. C'est de cette manière que vivent les Lapons, avec la facilité de changer de séjour aussi souvent qu'ils en ont fantaisie. Dans le prin-

temps, ils mènent paître leurs rennes sur les montagnes. Dès-que l'hiver s'approche, ils descendent avec eux dans les vallées, où ils sont mieux protégés contre la violence des vents. Au reste, ils n'ont ni villes, ni villages, ni champs cultivés, ni routes frayées, ni auberges pour les voyageurs, ni magasins, ni boutiques pour se procurer les commodités de la vie. Toute la face de la contrée ne présente qu'un horrible désert. De quelque côté qu'on tourne la vue, on ne découvre que de hautes montagnes, couvertes de neige, et couronnées de brouillards. On n'y voit aucune autre espèce d'arbres que de noirs sapins, et de tristes bouleaux. Ces montagnes fournissent une retraite à des milliers d'ours affamés, qui sont continuellement à courir, pour chercher leur proie parmi les troupeaux de rennes; ensorte que les Lapons sont obligés de se tenir sans cesse en garde pour leur propre défense. Ils attachent à leurs pieds de longues planches, pour pouvoir se soutenir sur la neige sans enfoncer; et, malgré ce poids, ils sont si agiles, qu'ils atteignent les ours à la course, et les tuent avec des flèches qu'ils

jamais entendu parler d'autre chose que de manger et de boire.

M. BARLOW.

Et vous souvenez-vous d'avoir vu des paysans perdre aussi l'usage de leurs membres par la même maladie?

TOMMY.

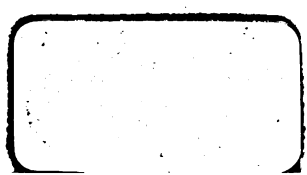
Non, monsieur, je n'en ai jamais vu.

M. BARLOW.

Ainsi donc la fatigue et une nourriture légère ne sont peut-être pas aussi contraires à la santé que vous l'auriez imaginé. Ce genre de vie pourroit bien n'être pas aussi malsain que l'intempérance à laquelle on voit les personnes les plus riches se livrer ordinairement. J'ai lu, il n'y pas long-temps, une histoire sur ce sujet, que je vais vous dire, si vous le voulez.

TOMMY.

Si je le veux, monsieur! Oh, oui, sans doute. Vous savez bien que je ne demande pas mieux.

M: Barlow se mit alors à raconter l'histoire suivante.

FIN DU PREMIER VOLUME.